

CAROLINE.

TOME PREMIER.

RB.23 a.6946

Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom soutienne cet ouvrage;
Règne dans mes écrits, ainsi que dans mon cœur,
Tu m'appris à connoître, à sentir le bonheur.

VOLTAIRE, *Mélanges de Poésie.*

*Idol of the just heart & passion of the sage
Friendship, may thy name sustain the present
entire work
Reign in my writings as well as in my heart
And teach me happiness to feel & also to impart*

CAROLINE
DE
LICHTFIELD.

PAR
MADAME DE***.

Publié par le Traducteur de Werther.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A LONDRES,

& se trouve à Paris

Chez Buisson, Libraire, Hôtel de
Mesgrigny, rue des Poitevins, No. 13.

M. D C C. LXXXVI.



CAROLINE

LIGHTFIELD

MADAME DE

THE LONDON

OF THE

TO THE

A LONDON

OF A

OF THE

OF THE

IN D. C. B. X. X. V. I.



C A R O L I N E

DE

L I C H T F I E L D.

CAROLINE, dit un jour le baron de Lichtfield (grand chambellan de la cour de Prusse, & l'un des ministres du roi) à sa fille, âgée de quinze ans, qui déjeûnoit avec lui — Chère Caroline, ton cœur est-il aussi libre que lorsque tu quit-
tas la retraite où je t'ai fait élever? Et depuis deux mois que tu vis à la cour, n'as-tu distingué personne?

Cette question, faite assez brusquement par un père, embarrasse toujours du plus au moins celle à qui elle est adressée; cependant Caroline auroit pu répondre hardiment: son jeune cœur, aussi pur, aussi tranquille que dans les jours se-
reins de son enfance, n'avoit encore pal-
pité que pour des plaisirs innocens comme elle. — A la campagne, une fleur nou-
vellement éclos, un oiseau qui chantoit
mieux que les autres, un petit chien fa-
vori, la lecture d'un conte des Fées, avoient

eu seuls le droit de l'intéresser & de l'émouvoir. Depuis qu'elle habitoit la cour, un bal, un concert, une partie de traîneaux, une mode nouvelle les avoient remplacés; mais Caroline n'imaginoit pas même encore qu'un homme pût influencer sur le bonheur ou le malheur de sa vie. Les meilleurs & les plus infatigables danseurs étoient certainement ceux qu'elle préféroit; mais le bal fini, Caroline dormoit tranquillement douze heures de suite, se réveillait en chantant, & se préparait à une fête nouvelle, sans penser au danseur de la veille. La question de son père la surprit donc plutôt qu'elle ne l'embarrassa, elle garda quelques minutes le silence, enfin, elle lui dit en hésitant : mon père, votre question... elle est bien singulière.—Elle est très-naturelle, ma fille, & je vais vous faire sentir combien elle est importante; donnez-moi toute votre attention. Chère Caroline, ajoutait-il en s'approchant d'elle & lui serrant la main, — vous avez le malheur d'être fille unique du premier chambellan du roi, & l'héritière de 25,000 écus de rente. — Son air à demi ironique, le ton emphatique avec lequel il pesoit sur ses titres & sa fortune; prouvoient assez que ce *malheur* étoit pour lui le bien suprême; mais il lui convenoit dans ce moment-là de jouer

la philosophie, le sentiment, le désintéressement; il falloit en imposer à sa fille, la toucher, pénétrer dans son jeune cœur, le disposer doucement à l'obéissance; & cela lui fut d'autant plus facile qu'il joignoit à la souplesse d'un courtisan une certaine éloquence naturelle, qui dans l'occasion lui tenoit lieu d'esprit & de sensibilité: est-ce d'ailleurs à quinze ans qu'on peut distinguer le vrai du faux, sur-tout quand c'est un père qui parle? Ce mot de *malheur* l'étonna cependant; elle crut qu'il s'étoit trompé, & le répéta en fouriant. — Le malheur, mon père! — Oui, le malheur, ma fille, reprit-il alors d'un ton sentimental; je vois avec plaisir que vous n'en avez point encore senti les conséquences; c'est me dire que vous êtes telle que je désirois vous trouver. Mille idées confuses se croisèrent dans la tête de Caroline; elle & le malheur ne s'étoient jamais présentés ensemble à son imagination; elle baissa les yeux tristement; & pendant que son père continuoit, elle effeuilloit, lentement & sans s'en appercevoir, une rose qu'elle tenoit à la main. — “ Oui, ma fille, reprit le baron en se levant & se promenant dans le salon, c'est trop souvent un bien grand malheur de naître dans un rang élevé & de posséder une

grande fortune; nos chaînes dorées font quelquefois bien pesantes". Mais j'espère, ajouta-t-il en se rassurant, que celles qui doivent lier ma Caroline feront aussi douces, aussi légères qu'elle le mérite. Il s'arrêta quelques instans; elle le regardoit avec surprise, sans comprendre à quoi tendoit ce préambule; il reprit la parole. — Ma chère enfant, mes vœux les plus ardens ont toujours été pour ton bonheur; j'ai prévu depuis long-temps qu'il ne dépendroit pas de moi qu'un monarque absolu ne disposât de ton sort, & non point un tendre père; j'ai du moins voulu t'éviter le tourment d'avoir à combattre ce cœur qui ne devoit pas être consulté; & depuis la mort de ta mère, je t'ai fait élever auprès d'une amie, dans une retraite profonde, où j'étois sûr que ton cœur conserveroit sa liberté; je sacrifiois au bonheur d'une fille chérie le plaisir de vivre avec elle, de diriger son éducation, d'être témoin de ses progrès; mais si mon but a réussi, si je vois ma Caroline heureuse, je suis trop payé de mon sacrifice. — Ah! mon père, mon bon père, s'écria Caroline toute interdite, en baisant la main du baron, & la mouillant de ses larmes; elle alloit ajouter quelque chose, mais il l'interrompit. — Voici le moment, ma fille, d'as-

furer le succès de mes soins : il y a deux mois (tu étois encore à Rindaw) que le roi me dit qu'il verroit avec plaisir ton union avec le comte de Walsstein, son favori déclaré, & actuellement son ambassadeur à Pétersbourg. — Quoique ce mariage dût remplir tous les vœux du père le plus ambitieux, j'alléguai ta grande jeunesse pour obtenir qu'il fût différé, & mon désir de t'avoir quelques temps auprès de moi. — Vouz la verrez autant que vous le voudrez lorsqu'elle sera mariée, me répondit le roi; Caroline doit avoir quinze ans, il est temps qu'elle vienne orner ma cour, & faire le bonheur du comte; il revient incessamment de son ambassade; rappelez votre fille, & marions-les tout de suite. Je n'eus rien à opposer à des ordres aussi précis de mon souverain, & je fus dès le lendemain te chercher moi même; mais à peine étions-nous arrivés, que j'appris que le comte étoit tombé dangereusement malade en route, ce qui retardoit son retour & nos projets : je crus inutile alors de te parler d'un engagement qui peut-être alloit se rompre pour jamais, & je voulus au moins te laisser jouir tranquillement de tes premiers plaisirs; mais le comte arriva hier au soir, très-bien remis de sa maladie : à l'instant même le roi

me fit appeler, & me présenta mon gendre futur, en m'ordonnant de tout préparer pour qu'il le devint au plutôt. Je ne pouvois donc plus tarder à t'apprendre ton sort, tu vois, mon enfant, qu'il est fixé sans retour; ma seule crainte étoit que pendant ces deux mois de séjour à la cour, & de fêtes continuelles, ton cœur n'eût fait un choix parmi nos jeunes seigneurs, & que je ne fusse dans le cas d'exiger un sacrifice; mais ton innocence me rassure, ce cœur est libre, je le vois, & c'est sans peine que ma chère Caroline va m'assurer qu'elle portera dans peu les titres de comtesse de Walstein & d'ambassadrice à la cour de Russie; n'est-il pas vrai, mon enfant, tu vas me donner ta promesse, & me la donner avec plaisir?

En effet, ces beaux titres, prononcés avec emphase, avoient ébloui la jeune Caroline; étonnée, confondue, mais ne voyant rien de si beau, que de devenir tout d'un coup ambassadrice & comtesse, elle leva sur son père ses charmans yeux bleus, étincelans de joie. — Quoi! je ferai tout cela, dit-elle, avec sa naïveté ordinaire: oh oui, papa, je vous promets que j'en ferai bien aise; & tout de suite, sentant qu'elle en avoit trop dit, elle baissa de nouveau les yeux, d'un air confus, sur son

tablier, & ses joues devinrent comme les feuilles de roses dont il étoit couvert. Après un instant de silence, elle ajouta d'un ton bien bas, & les yeux toujours baissés : — “ Cependant je ne le connois point ce comte; si j'allois ne pas l'aimer ”. — Vous l'épouseriez également, ma fille, reprit vivement le baron. Nous ne vous demandons que ce dont vous pouvez disposer, votre main & votre foi; pour votre cœur il restera libre. Ni l'autorité royale, ni l'autorité paternelle, n'ont le pouvoir de le gêner.

Cette morale peut paroître étrange dans la bouche d'un père; celui-ci sans doute avoit des raisons pour être aussi coulant. — Caroline reprit avec surprise : je ne vous comprends point, mon père, ma main au comte sans lui donner mon cœur ! En vérité, je ne vous comprends point. — Vous n'aurez pas vécu six mois à la cour que vous me comprendrez fort bien, dit le baron en se levant; mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent; c'est votre main que je vous demande, & non pas votre cœur; donnez-la moi, ma fille, jurez-moi que vous remplirez l'engagement que j'ai pris hier en votre nom; on m'attend à la cour où je dois annoncer votre consentement, j'y dînerai, & ce soir je vous

amènerai le comte : allez vous habiller, & vous préparer à le recevoir comme un homme à qui vous appartiendrez dans quelques jours ; & il sortit après avoir reçu la promesse solemnelle de la docile Caroline, & l'avoir tendrement embrassée.

On s'attend peut-être que notre héroïne, laissée à elle-même, va réfléchir bien sérieusement sur tout ce qu'on vient de lui dire, sur l'engagement prochain de son sort ; à vingt ans, il y auroit eu dequoi rêver au moins toute la matinée ; mais, à quinze, on ne peut s'occuper si long-temps du même objet ; cependant Caroline resta bien dix minutes immobile à la place où son père l'avoit laissée, & c'étoit beaucoup pour elle ; enfin, voyant qu'à force d'avoir à penser elle ne pensoit à rien, & que ces idées s'embrouilloient dans sa tête, elle se leva brusquement & courut à son piano-forte, où, pendant une demi-heure, elle joua des contredanses & des wals ; il lui vint tout à-coup à l'esprit, en les jouant, que le comte les répéteroit avec elle, & qu'il seroit assez doux d'avoir toujours un danseur à ses ordres.—Un danseur ?—Son excellence ? Eh ! oui sans doute un danseur ; le baron avoit eu soin de prévenir sa fille que, malgré son rang & ses dignités, M. l'ambassadeur

n'avoit tout au plus que trente ans , & cette circonstance lui plaisoit peut-être autant que les titres ; quoique ce fût le double de l'âge actuel de Caroline , elle avoit fort bien remarqué , depuis qu'elle étoit à la cour , que les hommes de trente , & les femmes de quinze , sont à-peu-près contemporains. Ce fut donc en formant un projet de danse continuelle, dans son nouveau ménage , qu'elle courut au jardin , cueillir son bouquet pour la soirée ; tout en le cueillant , elle vit voltiger autour des fleurs quelques beaux papillons , elle s'échauffa long-temps à les poursuivre , n'en prit pas un seul , & se consola en pensant que le comte seroit peut-être plus lesté qu'elle , & sauroit mieux les attraper : quand nous ferons deux , dit-elle en sautant , il y a bien du malheur s'ils nous échappent. Elle fut ensuite se mettre à sa toilette , où bientôt l'idée des bijoux qu'elle alloit avoir , des parures de toute espèce , des équipages , &c. effaça celle des papillons & de la danse , ou plutôt la promena de plaisirs en plaisirs. Comme Mde. l'ambassadrice sera brillante , fêtée , enviée ; comme de beaux diamans feront mieux dans mes cheveux que cette fleur ; enfin le bonheur conjugal de Caroline , fondé sur la danse , les papillons & la parure , lui

parut la chose du monde la plus assurée ; elle se trouva d'avance la plus heureuse des femmes, employa tous ses soins pour être belle aux yeux du comte, & l'attendant avec une impatience mêlée tout au plus d'une forte de crainte de ne pas lui plaire : quant à lui, elle étoit sûre qu'il lui plairoit à l'excès. Caroline réfléchissoit quelquefois ; une réflexion profonde l'avoit persuadée que le comte étoit tout ce qu'il y avoit de plus charmant : il est le *favori* du roi, lui avoit dit son père, or ce mot de *favori* emportoit beaucoup de choses dans l'idée de Caroline ; elle se rappeloit qu'à la campagne, elle avoit aussi sa petite cour, & ses petits favoris ; l'oiseau *favori*, le chien *favori*, le mouton *favori*, étoient toujours les plus jolis de leur espèce ; donc le *favori* d'un roi devoit certainement être le phénix de la fienne, & le plus beau, & le plus aimable des êtres. Elle en étoit si convaincue, & se réjouissoit si fort de le voir, que lorsqu'on vint l'avertir qu'il étoit là, & que son père l'attendoit, elle ne fit qu'un saut jusqu'à la porte du fallon ; elle y trouva le chambellan, qui lui rappela sa promesse, lui prit la main, qui trembloit peut-être autant de plaisir que d'émotion, & l'exhortant à être bien raisonnable, la conduisit auprès de ce fa-

voré du roi. Caroline leva les yeux, fut si frappée de ce qu'elle vit que, les couvrant à l'instant de ses deux mains, elle fit un cri perçant, & disparut comme un éclair.

Pendant que son père la fuit, & qu'il emploie toute l'éloquence paternelle pour la calmer & la ramener, esquifions le portrait du comte, & justifions l'effroi qu'il inspire à l'innocente & jeune Caroline. Le comte de Walstein n'avoit en effet guères plus de trente ans, mais une énorme cicatrice qui lui couvroit toute une joue, sa maigreur excessive, son teint jaune & plombé, sa taille voûtée, une perruque au lieu de cheveux, lui donnoient l'air d'en avoir au moins cinquante; son grand œil noir étoit assez beau; mais hélas! il n'en avoit qu'un, l'autre étoit entièrement perdu par un coup de feu qu'il avoit reçu; il étoit né pour être grand & bien taillé, mais son attitude courbée lui ôtoit cet avantage: il avoit la jambe belle, mais cet homme qui devoit danser du matin jusqu'au soir, & courir après des papillons, marchoit avec peine, en boitant excessivement. Tel étoit l'extérieur du comte; on verra, dans la suite, si le moral y répondoit; en voilà bien assez sans doute pour excuser le premier mouvement de notre jeune fugitive;

peut-être, si elle se fût donné le temps de l'examiner, auroit-elle trouvé dans cette figure un air de noblesse & de bonté qui la caractérisoit; mais elle n'avoit vu que la cicatrice, que l'œil qui lui manquoit, que son dos voûté, sa perruque & sa jambe traînante. La première impression étoit donnée, & la pauvre Caroline, presque évanouie dans son appartement, entendoit à peine les sollicitations de son père pour l'engager à revenir; elle n'y répondoit que par des torrens de larmes; enfin elle se trouva si mal qu'il fallut la délasser: son père, voyant qu'il étoit impossible de la ramener, la quitta pour retourner auprès du comte; il réfléchit même qu'il valoit mieux rentrer seul, & qu'un mal subit, survenu à sa fille, lui serviroit d'excuse; il trouva son gendre futur très-inquiet de la réception qu'on lui avoit faite, & n'en soupçonnant que trop le motif; mais le grand chambellan avoit une éloquence si persuasive, quand il vouloit parvenir à ses fins, & l'employa avec tant de succès dans cette occasion, que le comte fut convaincu qu'une douleur de tête violente, suite de l'émotion de la journée, avoit seule occasionné le cri & la fuite de Caroline. Peut-être aussi feignit-il de le croire; on ne fait trop sur quoi

compter avec les courtisans , ils savent dérouter l'historien le plus exact : quoi qu'il en soit , il se sépara du chambellan avec l'espoir de trouver le lendemain Mlle. de Lichtfield mieux disposée , & sortit très-affligé , dans le fond , de ce qui venoit de se passer. Ce n'est pas qu'il fût amoureux de Caroline , qu'à peine il avoit entrevue ; mais ce mariage lui convenoit à tant d'égards qu'il y avoit attaché l'idée du bonheur de sa vie. Ensuite le roi le vouloit : raison qui devoit être aussi décisive pour son favori que pour son chambellan ; elle étoit si forte pour celui-ci , qu'il n'avoit pas même imaginé qu'on pût lui résister. Il auroit mieux fait sans doute de prévenir sa fille sur la figure du comte ; il le sentoît trop tard , & s'en repentoit mortellement , mais il avoit cru qu'il valoit mieux d'abord extorquer sa promesse , & que Caroline intimidée n'oseroit y manquer , il n'avoit point prévu l'effet de son faïssissement , rendu plus frappant par l'idée qu'elle s'étoit formée du comte. Dès qu'il fut libre , il revint auprès d'elle , & la trouva dans le même état où il l'avoit laissée ; elle eut cependant la force de se jeter à ses pieds , & de le conjurer de ne pas sacrifier sa fille. — Il vit qu'elle étoit trop émue dans ce moment pour raisonner avec elle : il fut touché lui-

même de l'excès de sa douleur, & la relevant avec tendresse, il lui dit de se calmer, d'être sûre qu'il ne vouloit que son bonheur, & qu'il lui parleroit le lendemain matin; il la quitta en l'exhortant à prendre quelque repos. Le malheureux qui se noye s'accroche, dit-on, à un brin de paille. Caroline saisit avec ardeur cette lueur d'espérance, & fut presque consolée. Mon père est bon, pensa-t-elle, il m'aime, il ne veut que mon bonheur. Ah! s'il veut le bonheur de Caroline, il ne l'unira pas à ce monstre qui n'a qu'un œil, qu'une jambe, une bosse & une perruque. Elle étoit dans l'âge où l'on porte toute à l'extrême, & la douleur & la joie. D'abord elle s'étoit crue perdue sans ressource; à présent elle se crut pour jamais délivrée du comte, & reprit à-peu-près sa gaieté du matin; mais encore abattue, elle se coucha, & s'endormit en pensant au singulier goût des rois dans le choix de leurs favoris, & protestant bien que si elle étoit reine, le comte de Walsstein ne seroit pas le sien. Son sommeil fut aussi tranquille que si rien ne l'avoit agitée; à peine lui restoit-il encore le lendemain cette légère impression d'effroi que laisse un mauvais songe, & lorsque son père entra chez elle, il retrouva le même sourire, les mêmes grâces

enfantines avec lesquelles il étoit reçu tous les matins ; plus careffante , plus empressée même qu'à l'ordinaire , elle sembloit le remercier à chaque instant de sa condescendance, dont elle ne doutoit pas ; & sans oser rien dire qui eût trait à ce qui s'étoit passé la veille , tout en elle exprimoit la joie & la reconnoissance ; elle se livroit d'autant plus à l'espoir que son père , au lieu de lui faire des reproches , l'accabloit d'amitié.

Aimable enfant ! jouis de ta douce illusion , tu n'as vécu que deux mois à la cour , tu ne fais pas encore que l'ame d'un courtisan est fermée à tous les sentimens de la nature : tu crois avoir un père , un tendre père , & tu vas bientôt apprendre combien ce titre lui est moins cher , moins précieux que ceux de ministre & de grand chambellan. — Cependant le baron chérissoit sa fille ; après ses emplois & sa fortune , elle étoit certainement ce qu'il aimoit le plus au monde , mais ces deux objets passaient avant tout ; d'ailleurs , il croyoit de bonne foi , & d'après sa façon de penser , assurer son parfait bonheur par un aussi brillant mariage , fait directement sous les auspices du roi , & par l'ordre du roi. Très-décidé donc à le terminer de gré ou de force , il voulut d'abord essayer d'y parvenir par

la douceur & le sentiment : il prit les deux mains de sa fille dans les siennes , & les ferrant tendrement : — Caroline , lui dit-il , aimes-tu ton père ? — Oh ! si je l'aime , répondit-elle en embrassant ses genoux , qu'il me permette de passer ma vie auprès de lui , il verra jusqu'où peut aller l'amour & le respect de sa fille reconnoissante. — Je n'en doute pas , mais j'exige une autre preuve. — Tout , tout ce que vous voudrez , mon père , excepté. . . . Elle alloit dire d'épouser le comte ; mais le baron , reprenant un instant la sévérité paternelle , lui ferma la bouche avec la main. — Point d'exception , Caroline , & la première preuve d'amour que je vous demande est de m'écouter en silence. Qu'est-ce que vous feriez , ma fille , si la vie de votre père étoit entre vos mains ? — Votre vie ! Je la sauverois aux dépens de la mienne ! En pouvez-vous douter ? Mais comment Pourquoi ? — Je n'en attendois pas moins de vous , ma chère enfant , & vous venez de décider de votre sort & du mien. Oui , mon existence , ma vie dépendent de vous seule ; n'espérez pas que je survive un jour à ma disgrâce , & elle est assurée si votre union avec le comte de Walfstein n'a pas lieu : hier , en vous quit-

tant , effrayé de votre répugnance pour ce mariage , je fus me jeter aux pieds du roi , j'osai le conjurer de nous rendre notre promesse & notre liberté. — Caroline est un enfant , dit-il en fronçant le sourcil , qui ne fait ce qui lui convient , & dont on doit faire ce qu'on veut : cependant vous êtes bien le maître de disposer d'elle à votre gré ; mais si elle persiste dans son refus , vous pouvez la reconduire à sa retraite , & y rester avec elle. Un père aussi foible ne peut être un bon ministre. — Il me tourna le dos & ne m'a rien dit de plus de la soirée ; jugez de mon état , je n'ai que trop vu que l'on soupçonnoit ma disgrâce prochaine , & qu'on dispoisoit déjà de mes emplois. Oh ! ma fille , ma fille , feras-tu donc la cause du malheur , que dis-je du malheur , de la mort certaine de celui qui t'a donné le jour. La sensible & tremblante Caroline , plus effrayée cent fois de cette idée qu'elle ne l'avoit été de l'aspect du comte , se précipita en frémissant dans les bras de son père : oh ! j'obéirai , j'obéirai , répétoit-elle en sanglotant , j'épouserai le comte à l'instant même s'il le faut. Causer votre mort ! Moi ! Grand Dieu ! Oh , mon père ! courez vite , allez dire au roi que je ferai tout

ce qu'il voudra , pour qu'il vous rende son amitié , je vous promets , je vous jure d'être au comte ; mais promettez-moi donc que vous ne mourrez pas. Cette idée de mort l'avoit si fort frappée qu'elle craignoit qu'un instant de retard ne coûtât la vie à son père , & qu'elle auroit voulu aller dire elle-même au comte qu'elle étoit prête à l'épouser. Elle ne laissa aucun repos au baron qu'il n'y fût allé , & s'engagea de nouveau par les promesses les plus fortes & les plus positives. Laisée seule encore cette fois , elle ne pensa ni à danser des wals ni à courir après des papillons ; tristement appuyée sur une main dont elle se couvroit les yeux , elle étoit agitée de mille sentimens contraires , & sembloit craindre de faire un seul mouvement , comme s'il pouvoit décider de son sort ; quelquefois son enthousiasme filial se ranimoit , sa tête s'exaltoit en pensant au sacrifice qu'elle alloit faire à son père : il me devra la vie , disoit-elle avec une tendresse mêlée d'admiration pour elle-même , qui produisoit une sensation assez douce : oui , mais à quel prix & avec qui vais-je passer la mienne ? Alors l'image du comte se présentoit , celle du père s'effaçoit , Caroline frémissait , & ne comprenoit pas qu'elle pût avoir la force

de tenir ce qu'elle avoit promis ; elle étoit encore & dans la même attitude & dans le même trouble lorsque son père rentra avec précipitation , la joie peinte sur tous ses traits ; il put à peine lui dire , tant il étoit effoufflé , que le roi lui-même étoit en chemin pour venir chez elle , & lui amenoit le comte. Oui , le roi , en personne , répétoit-il ; cela fera du bruit , & ceux qui se réjouissoient hier de ma disgrâce pourront s'affliger ce matin : voyez ce que c'est que d'être obéissante , Caroline , & comme vous en êtes récompensée. La pauvre Caroline , peu sensible à cette récompense , n'y vit qu'une confirmation du cruel engagement qu'elle venoit de prendre , & qu'une raison de plus de s'affliger. Son père la gronda de n'avoir pas employé à sa toilette le temps de son absence ; quelques jours auparavant , elle eût été bien fâchée elle-même d'être surprise par le roi dans son déshabillé de matin ; mais tout lui devenoit si indifférent qu'elle attendit cette auguste visite dans le salon , sans avoir même jeté un coup-d'œil sur son miroir. Le baron lui répétoit pour la quatrième fois comment elle devoit le recevoir quand le bruit des carrosses l'interrompit ; il courut au-devant de son maître ; la tremblante Caroline se-

leva , se raffit , respira des fels , & raffembla toutes ses forces pour cette pénible entrevue. Le monarque entra , suivit seulement de son favori & de son chambellan tout gonflé de joie & d'honneur. “ Belle “ *Caroline*”, dit-il en s'avancant près d'elle , & lui présentant le comte : “ foyez la récompense des services qu'il m'a rendu ; “ & vous , mon cher comte , recevez de “ main celle de cette charmante épouse , “ & sentez bien tout le prix du présent “ que je vous fais ”. Le comte alors s'approchant , & prenant cette main qu'elle retiroit à demi , la pria , d'un ton bas & timide , de vouloir bien confirmer son bonheur. Pour le monde entier *Caroline* n'auroit pu articuler une seule parole : si elle eût levé les yeux sur son futur époux , peut-être eût-elle trouvé la force de dire non , mais elle avoit pris le sage parti de ne point le regarder ; elle se contenta d'une révérence respectueuse , & s'affit en silence par l'ordre du roi ; il en étoit temps , peu s'en fallut qu'elle ne réitérât la scène de la veille ; un tremblement général l'avoit saisie , elle fut obligée d'avoir encore recours à son flacon , & elle alloit peut-être se trahir par un évanouissement ou par un déluge de larmes ; mais un regard jeté sur son père , prêt à prendre
mal

mal lui-même d'inquiétude, lui rendit toute sa fermeté; elle lui sourit à demi pour le rassurer, eut même la force de dire que ce n'étoit rien, qu'elle étoit bien, & tout fut mis sur le compte de la timidité d'une jeune fille élevée à la campagne. Elle espéroit que la compagnie alloit se retirer, ou tout au moins changer de sujet de conversation, mais elle se trompoit: ce que les rois entendent le moins, c'est de ménager la sensibilité de leurs sujets. Celui-ci, charmé du mariage qu'il venoit de conclure, ne pouvoit parler d'autre chose, & sans s'appercevoir de tout ce qu'il faisoit souffrir à la pauvre petite, il s'appesantissoit cruellement sur tous les détails, il falloit nommer le jour, l'heure, le lieu de la cérémonie. Enfin, Caroline n'y pouvant plus tenir, retrouva la parole, pour demander la permission de se retirer, elle lui fut accordée, & S. M. ne manqua point lorsqu'elle sortit, de la saluer sous le nom de comtesse de Walftein. La malheureuse petite comtesse, seule dans son appartement, s'affligea d'abord à l'excès: enfin, après avoir beaucoup pleuré, elle comprit que cela ne changeroit rien à son sort, qu'il étoit décidé sans retour, qu'il falloit bien s'y soumettre, & tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. Qu'on ne s'é-

tonne point de voir une étourdie de quinze ans raisonner aussi sensément ; rien ne forme une jeune fille comme le malheur ; & ces trois jours de trouble , d'inquiétude & de chagrins , avoient plus avancé Caroline , & lui avoient plus appris à réfléchir , que n'auroient fait dix années d'une vie tranquille. Elle entendit enfin partir le carrosse du roi , avec moins d'émotion qu'elle ne l'avoit entendu arriver , & son père eut le plaisir de la retrouver assez calme , lorsqu'il vint lui faire part des arrangemens. Le mariage étoit fixé à huit jours de là. Le comte avoit désiré qu'il fût aussi secret que possible , aussi devoit-il être célébré dans sa terre de Walsstein , à six lieues de Berlin : les fêtes , la présentation à la cour , les visites , les présens , &c. n'auroient lieu qu'après la célébration. Caroline approuva fort ce projet , & demanda à son père de passer dans la retraite les huit jours de liberté qui lui restoient : il étoit si content d'elle & de sa docilité , qu'à la rupture près de son mariage , elle auroit pu lui demander tout , sans crainte d'être refusée : il le lui promit & lui tint parole. Sa solitude ne fut interrompue que par quelques visites de son futur époux ; le baron se chargeoit de l'entretenir , & pendant qu'ils

se perdoient dans la politique , Caroline se confirmoit dans la résolution qu'elle avoit prise. Nous ne la suivrons point dans le détail des tristes idées qui l'occupèrent pendant ces huit jours , il suffit de savoir qu'elle réfléchit plus qu'elle n'avoit fait dans tout le cours de sa vie , & nous verrons bientôt ce qu'il en résulta.

Le temps passe dans la douleur tout comme dans le plaisir : voilà bientôt Caroline arrivée à ce jour redouté , qui doit la lier irrévocablement ; elle avoit eu le temps de s'y préparer , & paroissoit tout-à-fait résignée ; son père étoit au comble de la joie & des honneurs. Le monarque en personne vouloit accompagner sa fille à l'autel : il auroit bien désiré , le bon chambellan , que toute la terre en fût le témoin , mais deux ou trois seigneurs & leurs épouses , furent seuls nommés pour y assister : il s'en consola , dans l'espoir d'avoir beaucoup de chose à raconter au retour. On part pour la terre du comte : la jeune épouse plus occupée que triste , soutint assez bien le voyage & même la cérémonie , qui se fit en arrivant , & son père s'applaudissant de l'habileté avec laquelle il l'avoit amenée à obéir , eut enfin le bonheur de la présenter au roi sous le titre *de comtesse de Walstein* : ce fut le

seul moment où la fermeté de Caroline parut l'abandonner : troublée par les caresses du chambellan , qui l'accabloit d'éloges , elle s'en défendoit , le supplioit de l'épargner ; & plus le père paroissoit content , plus la tristesse de sa fille augmentoit. On devoit retourner le soir à Berlin , installer la jeune comtesse dans son nouvel hôtel , & l'on parloit déjà de repartir , lorsque , saisissant le moment où son époux étoit seul dans une embrasure de fenêtre , elle s'approcha de lui , lui présenta un papier , le suppliant de le lire avec indulgence , & passa dans un cabinet voisin , où elle lui dit qu'elle attendroit sa réponse & ses ordres. Surpris autant qu'on peut l'être , le comte ouvre promptement le papier , & lut ce qui suit.

“ J'ai obéi , monsieur le comte , aux
“ ordres absolus de mon père & de mon
“ roi ; ils ont voulu me donner à vous ,
“ je vous appartiens donc à présent ; je
“ suis à vous , uniquement à vous , je
“ ne reconnois plus d'autre maître ; c'est
“ à vous seul à disposer actuellement de
“ mon sort , & c'est de vous que j'ose
“ attendre de la bonté , de l'indulgence ,
“ de la générosité. Oui , c'est à celui qui
“ vient de jurer de me rendre heureuse
“ que je veux demander sans crainte ce

“ qui peut-affurer mon bonheur , & fans
 “ doute le sien. Oh, M. le comte ! vous ne
 “ savez , vous ne pouvez imaginer com-
 “ bien la petite fille à qui vous venez de
 “ donner votre main & votre nom en est
 “ peu digne encore ! combien elle est
 “ enfant , peu raisonnable ; combien elle
 “ a besoin de passer quelques années de
 “ plus dans la retraite , auprès de l’amie
 “ respectable qui lui servit de mère.
 “ Consentez ; oh ! consentez de grace ,
 “ que je retourne ce soir même à Rin-
 “ daw , & que j’attende là que ma rai-
 “ son ait fait assez de progrès pour me
 “ soumettre sans mourir aux liens que j’ai
 “ formés ; votre consentement me péné-
 “ trera de la plus vive reconnoissance , il
 “ avancera peut-être cette époque. Un
 “ refus au contraire..... Soyez sûr qu’un
 “ refus vous priveroit également & pour
 “ jamais de la malheureuse Caroline.

“ Je sens fort bien tous les reproches
 “ que vous pouvez me faire , cette lettre
 “ auroit dû vous parvenir plutôt , mais,
 “ en vous confiant ma résolution avant
 “ notre union , je risquois la vie de mon
 “ père ; à présent je ne risque plus que
 “ la mienne : il m’a juré qu’il n’auroit
 “ pas soutenu sa disgrâce , elle étoit sûre
 “ si je ne devenois pas votre épouse ;

“ hé bien , je la suis , le roi doit être
“ content : j’ose encore attendre de vous ,
“ qu’il ne rendra pas mon père respon-
“ sable de ma résolution , si elle lui dé-
“ plaît. Ah ! ce n’est pas au roi à se
“ plaindre de son zèle & de son dévoue-
“ ment ; je ne m’en plaindrai pas non plus ,
“ si vous consentez à ce que je vous de-
“ mande ”.

Cette lettre , écrite & déchirée plus de trente fois pendant les huit jours précédens , avoit été finie telle qu’on vient de la lire , le matin même avant le départ. Si jamais un homme fut frappé d’étonnement , ce fut le comte de Walstein ; il ne pouvoit en croire ses yeux. Quoi ! cet enfant si timide en apparence , & qui lui a paru si soumise , ose avoir une volonté & l’annoncer avec cette fermeté & ce courage. Il relut ce billet une seconde fois , & la plus tendre pitié succéda bientôt à la surprise ; il vit alors qu’elle avoit été sacrifiée au despotisme du roi & l’ambition de son père , & il se reprocha mortellement d’en avoir été la cause & l’objet. Quoiqu’on se fasse toujours un peu d’illusion sur sa figure , & que le comte n’en fut peut-être pas plus exempt qu’un autre , il se rendit cependant assez de justice pour n’avoir jamais imaginé qu’on pût l’épouser par goût ,

mais du moins il avoit cru , sur les assurances les plus positives du chambellan , & sur la résignation apparente de Caroline , que c'étoit sans répugnance & sur-tout sans contrainte. L'instant où il apprit qu'il s'étoit trompé , ou plutôt qu'on l'avoit trompé , fut sans doute affreux pour lui , mais il ne balança pas une minute sur le parti qu'il avoit à prendre , & voulant commencer par rassurer Caroline , il écrivit avec un crayon , dans l'enveloppe de son billet.

“ Intéressante & malheureuse victime
 “ de l'obéissance , vous allez être obéie à
 “ votre tour ; je cours obtenir du roi
 “ ce que vous demandez , & réparer au-
 “ tant qu'il est possible une tyrannie dont
 “ je suis la cause sans en être le complice.
 “ Si j'étois refusé , fiez-vous alors à moi
 “ seul du soin de vous rendre cette liberté
 “ qu'on vous a si cruellement ravie : je
 “ sens tout le prix de votre confiance
 “ en moi , & je saurai la mériter en vous
 “ sacrifiant tout mon bonheur : heureux
 “ encore si ce sacrifice me rend moins
 “ odieux à celle qui en est l'objet ! ”

Il entr'ouvrit la porte du cabinet où Caroline s'étoit retirée , attendant la vie ou la mort , il lui tendit son petit écrit ,

qu'elle reçut en tremblant , comme l'arrêt de son sort , & disparut à l'instant même. Elle le lut avec saisissement , & pendant un moment elle en fut si touchée & si reconnoissante , qu'elle auroit voulu presque rappeler le comte ; mais malheureusement pour lui , en jettant les yeux sur la croisée , elle le vit se promener dans les jardins avec le roi ; la promenade & le grand jour ne lui étoient pas aussi favorables que la lecture de ses billets ; les bonnes dispositions de Caroline s'évanouirent à l'instant , elle se sentit un plus vif désir que jamais de retourner dans sa retraite ; elle pensa d'ailleurs qu'il étoit trop tard , qu'elle en avoit trop fait pour ne pas achever , qu'elle passeroit pour capricieuse , inconséquente : tout en réfléchissant & regardant le comte , son petit billet se rouloit dans ses doigts & s'effaçoit avec l'impression qu'il avoit produite. Pendant ce temps-là son généreux époux usoit de tout son ascendant sur l'esprit du roi , pour l'engager à consentir aux volontés de Caroline ; il lui montra sa lettre : au lieu de l'irriter , le style & la fermeté de cette jeune femme l'intéressèrent. Il y a de l'énergie dans ce caractère , dit-il en la finissant ; & fixant le comte en la lui rendant , il ne put s'empêcher de convenir en lui-même , que

son favori n'étoit véritablement pas fait pour être celui d'une beauté de quinze ans. C'étoit s'en aviser un peu tard, mais ce moment fut si favorable à Caroline qu'il ajouta tout de suite : allons mon ami, passons-lui cette fantaisie, c'est un enfant qu'il faut ménager, & que l'ennui nous ramènera bientôt : sa fortune est à vous, c'est l'essentiel ; on vit toujours assez avec sa femme. En conséquence de cet arrêt, le grand chambellan fut appelé, le nouveau projet lui fut communiqué, on lui montra la lettre de sa fille, qui le mit fort en colère ; retenu cependant par la présence de son maître, il la renferma avec soin, & se contenta d'hasarder quelques objections ; le roi, qui l'avoit toujours vu de son avis, ne trouva pas bon qu'il voulût même essayer d'en avoir un autre ; il lui témoigna son mécontentement ; le chambellan, effrayé & s'inclinant profondément, le supplia de lui pardonner & de disposer de sa fille à son gré. Il fut donc décidé, que le soir même, Caroline retourneroit à Rindaw, terre de madame la baronne & chanoinesse de ce nom, qui l'avoit élevée. On lui permit d'y rester autant qu'elle le voudroit, espérant bien qu'elle ne le voudroit pas long-temps. On ajouta même

une condition qui sembloit rendre impossible une bien longue retraite ; c'étoit le secret le plus profond sur le mariage ; le roi ne dit point ses motifs pour l'exiger : on a présumé qu'il avoit craint que cette histoire ne répandît une sorte de ridicule sur son favori, & peut-être sur son autorité. Quoi qu'il en soit, il ordonna que jusqu'au moment de la réunion des époux, Caroline devoit porter le nom de Lichtfield, & tout le monde ignorer qu'elle fût comtesse de Walstein. Il déclara que du moment qu'il en transpire-roit la moindre chose, Caroline rentreroit sous la puissance de son mari, & que l'indiscret perdrait sans retour sa confiance : il le dit en regardant le chambellan, qui se hâta de l'affirmer qu'il garderoit un profond silence : le roi le recommanda lui-même à tous ceux qui avoient été témoins de cette union, tous le promirent & en effet n'en firent confidence, sous le sceau du secret, qu'à une trentaine d'amis : avant la fin de la semaine personne n'en doutoit à Berlin, & pendant huit jours, au moins, on ne s'aborda qu'en se disant à l'oreille ou derrière l'éventail : “ Savez-vous que le comte de “ Walstein a épousé la petite de Lichtfield ; “ le roi y étoit : c'est une histoire, je la

“ fais de la première main ; n'en parlez pas, ne me nommez pas , &c. &c. ” Mais comme rien ne confirma ces bruits , qu'on ne revit point Caroline , que le comte retourna paisiblement à son ambassade , que le chambellan se taisoit , & que bien d'autres secrets de cour succédèrent à celui-là , on finit par ne plus le croire , ou plutôt par n'y plus penser.

Voilà donc ce jour de noce terminé bien différemment qu'on ne l'avoit imaginé , le baron fut chargé d'apprendre à sa fille que sa requête étoit obtenue , & qu'on la laissoit en liberté de se confiner à Rindaw : il devoit aussi la conduire , mais le comte , craignant qu'il ne se vengeât sur elle de la contrainte que le roi mettoit à sa colère , voulut encore épargner à sa jeune épouse ce désagréable voyage : il persuada facilement à son cher beau-père , qu'il lui étoit essentiel de ne pas s'éloigner de la cour dans ce moment critique , & comme il n'avoit nulle envie de partager la retraite de sa fille , il se contenta de la confier à des domestiques sûrs , & de la charger d'une lettre qu'il écrivit à son amie, Mde. la baronne & chanoinesse de Rindaw. Cette chanoinesse , avec qui nous allons faire connoissance , étoit une excellente personne ; elle avoit eu

autrefois une forte inclination pour le chambellan ; il la partageoit autant qu'il le pouvoit , mais des raisons de convenances , d'ambition & de fortune , toujours décisives pour lui , l'avoient engagé à épouser la mère de Caroline. La tendre & constante baronne avoit lors , dans son dépit amoureux , fait vœu du célibat , étoit entrée dans un chapitre , & se retirant absolument du monde , n'avoit plus quitté son château. Penfer à son perfide chambellan , renouveler son vœu de constance éternelle , lire des romans du matin au soir , chercher des rapports de situation entr'elle & l'héroïne du livre , rêver dans ses allées & ses bosquets ; voilà quelle fut son existence pendant quelques années : cette passion si vive s'éteignit enfin , faute d'alimens ; & lorsque le chambellan , devenu veuf , voulut récompenser sa fidélité par l'offre de sa main , elle fut assez sage pour la refuser , alléguant pour raison , qu'elle avoit totalement perdu l'habitude du grand monde & de la cour , ce qui étoit assez vrai ; mais fatishait par son offre , elle lui promit une éternelle amitié , & lui offrit de prendre sa fille avec elle , de l'élever , de la garder jusqu'à son mariage. On a vu les motifs qui décidèrent le baron à l'accepter , d'autant plus , dit-il

modestement , qu'il n'entendoit rien à l'éducation d'une fille.

On pourroit présumer que la romanesque baronne y étoit peut-être moins propre encore , mais comme , à quelques petits ridicules près , elle ne manquoit pas d'esprit , elle chercha de bonne foi à se mettre en état de remplir la tâche qu'elle s'étoit imposée : elle fit des lectures suivies , & même quelques études essentielles , & se rendit très-capable de diriger une première éducation , & de former le cœur & l'esprit de sa jeune élève : il lui resta seulement , de son genre de vie précédent , une tournure romanesque & sentimentale , d'autant plus plaisante qu'elle contrastoit singulièrement avec son caractère naturel , qui étoit l'imprudence même : c'étoit au reste une suite de la bonté de son cœur : on a remarqué souvent que l'imprudence & la bonté marchent ensemble , & la chanoinesse en étoit la preuve : elle étoit si franche , si confiante , elle aimoit tant à parler , qu'elle n'avoit su garder un secret au-delà d'une demi-heure , & que tout ce qui l'approchoit devenoit à l'instant ses amis intimes ; sa réputation de ce côté-là étoit si bien faite , elle étoit si bien connue , même à la cour , pour être indiscrète , qu'elle ne fut point exceptée du

secret exigé : on recommanda fortement au contraire au baron & à sa fille de le lui cacher avec soin. Caroline, qui redoutoit les remontrances & les persécutions journalières, ne demandoit pas mieux, & l'obéissant baron, toujours soumis aux volontés de son maître, écrivit par son ordre à son amie ; “ Que le mariage pro-
“ jetté pour sa fille étant renvoyé de
“ quelques temps, il la lui confioit de nou-
“ veau, &c. ” Caroline, munie de cette lettre, prit congé de son père, en lui demandant à genoux son pardon & sa bénédiction ; le grand chambellan, satisfait de l'être toujours, lui accorda l'un & l'autre avec une tendresse encore un peu courroucée ; il la vit partir pour Rindaw, qui n'étoit qu'à sept ou huit lieues de là, & lui-même retourna bientôt à Berlin avec le roi & l'ambassadeur.

Caroline fut d'abord un peu surprise de se trouver seule dans une grande berline. Encore émue des adieux de son père & des événemens de la journée, il lui eût été difficile de rendre raison de ce qui se passoit dans sa tête, où tout étoit désordre & tumulte ; elle ne savoit si elle devoit se réjouir ou s'affliger. Certainement tout alloit comme elle l'avoit voulu, comme elle l'avoit demandé ; mais peut-

être, sans trop se l'avouer à elle-même, avoit-elle compté sur plus de résistance; trop souvent la grande facilité d'obtenir ce qu'on désire en diminue bien le prix; d'ailleurs, sa petite vanité eût été du moins satisfaite, si l'on eût eu bien de la peine à se séparer d'elle. Quoi! disoit-elle, avec un mouvement qui tenoit presque du dépit, je n'ai qu'à dire un mot, un seul mot, & l'on me laisse aller; & mon père, & le roi, & le comte, les voilà dans l'instant tous d'accord pour m'abandonner. Est-ce indifférence, ou colère, ou générosité? Et elle regardoit son petit billet déchiré, elle cherchoit à s'en rappeler les expressions; il lui paroissoit qu'au moins de la part du comte, c'étoit bonté toute pure; elle s'attendrissoit, & disoit en soupirant: quel dommage qu'il soit si laid!.... Son imagination & ses regrets s'arrêtèrent aussi sur son père qu'elle quittoit, qu'elle affligeoit, & puis un peu sur les plaisirs qu'elle abandonnoit, & sur les beaux titres qu'elle auroit pu porter. Madame la comtesse, Madame l'ambasadrice, ne sera donc que la petite Caroline. Il y eut des momens où sa tête fut à moitié hors de la portière, pour dire au cocher de retourner à Berlin; mais ils furent courts, & l'image du

comte , encore présente à ses yeux , la faisoit rentrer bien vite au fond du carrosse , en se félicitant d'avoir su l'éviter. Non , non , c'étoit impossible , disoit-elle alors , jamais je n'aurois pu m'accoutumer à lui , il me faisoit mourir de peur , & le voir toujours là , le jour , la nuit , continuellement ; non , c'étoit impossible. Alors elle s'applaudissoit de son courage , & d'avoir su concilier ses devoirs & son antipathie , sauver la vie à son père , & conserver sa liberté.

Ces différentes idées l'occupèrent pendant les deux tiers de la route ; mais plus elle s'approchoit de Rindaw , & plus tout ce qui tenoit aux regrets s'affoiblissoit : bientôt elle ne sentit que le plaisir de revoir sa bonne maman , c'est ainsi qu'elle appelloit la chanoinesse , qui en effet lui avoit tenu lieu de mère , & de la mère la plus tendre. Cette dame idolâtroit son élève , & sembloit avoir pour elle tous les tendres sentimens qu'elle avoit eu pour son père. Lorsque celui-ci vint la reprendre & lui dit que c'étoit pour la marier , le désespoir fut si grand , & l'effort qu'elle fit , pour s'en séparer , si violent , que sa santé en fut altérée ; elle n'avoit fait que languir dès-lors ; gaieté , plaisir , bonheur , tout avoit disparu de

Rindaw avec Caroline. Les fermiers, les paysans, les domestiques, tout ce village, dont elle étoit l'amie & les délices, ne cessoient de parler d'elle, de la regretter, & de dire qu'ils avoient tout perdu. Qu'on se figure donc la joie de ces bonnes gens, lorsqu'un soir, par un beau clair de lune, un équipage s'arrête devant le château, c'étoit une chose si rare à Rindaw, qu'ils accoururent tous; quelle fut leur surprise lorsqu'ils en virent descendre Caroline, leur chère Caroline, avec ces graces qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle leur dit, en leur faisant à tous quelque amitié: mes bons amis, je reviens vivre avec vous, n'êtes-vous pas bien aises de me revoir? En un instant elle fut entourée, pressée, & presque portée dans l'appartement de la chanoinesse, qui venoit au-devant de tout le bruit qu'elle entendoit, & qui faillit mourir de faiblesse quand elle vit sa Caroline, sa fille chérie, s'élancer dans ses bras, & lui dire en pleurant de joie: maman, bonne maman, c'est votre Caroline qui ne veut plus vous quitter; & des voix confuses répétoient autour d'elle: elle ne veut plus nous quitter.

La sensible chanoinesse, dont la santé étoit foible & les nerfs délicats, fut émue

au point d'alarmer Caroline. Pendant quelques instans elle put à peine respirer ; mais comme les émotions de joie ne sont pas nuisibles , elle se remit bientôt , & put demander à son élève par quel enchantement elle la revoyoit. Caroline, sans s'expliquer , lui donna la lettre du chambellan , elle la lut & voulut plus d'éclaircissemens sur ce mariage différé au moment de se conclure. Par le dernier courier , disoit-elle , j'ai reçu une lettre de ton père , qui m'apprenoit que le jour étoit fixé à.....à aujourd'hui je crois ; revoyons..... oui , c'étoit bien aujourd'hui , & qui m'auroit dit que ce soir même — C'est l'aventure la plus singulière , & je les aime à la folie les aventures singulières ; conte-moi tout bien en détail ; s'il n'en faut pas parler , tu fais bien que je n'en parlerai pas. Caroline , qui savoit positivement le contraire , eut cependant bien de la peine à cacher son secret à cette tendre amie , qui jusqu'alors avoit partagé tous ses petits chagrins & tous ses petits plaisirs. C'étoit le premier mystère qu'elle lui faisoit de sa vie , il coûta beaucoup à son cœur , & sans la terrible condition qu'on lui avoit imposée , la bonne maman savoit tout. Pour approcher au moins de la vérité autant qu'il lui fut pos-

fible , elle avoua que les obstacles venoient d'elle seule , qu'elle n'avoit jamais pu s'accoutumer à l'excessive laideur du comte : on a bien voulu , dit-elle , m'accorder un peu de temps , mais je sens bien que je ne m'y ferai jamais. Alors , en forme d'excuse , elle fit à son amie le portrait du comte , & ne l'embellit pas. Celle-ci put à peine la laisser achever , tant elle fut courroucée qu'on eût jamais eu l'idée d'unir sa Caroline à un tel monstre : il faut que le chambellan ait perdu la tête , répétoit-elle , mais console-toi , mon enfant , j'ai , comme tu fais , quelque ascendant sur son esprit ; ou je l'aurai perdu tout-à-fait ou cet absurde mariage ne se fera de la vie , je te le promets , compte sur moi ; tu ne feras jamais comtesse de Walftein , & la femme d'un borgne & d'un boîteux ; nous te trouverons quelqu'un qui le vaudra bien , & qui aura deux bons & beaux yeux , & marchera droit : le bel assortiment que ce comte & ma charmante Caroline ; je t'approuve fort d'avoir résisté. A ton âge on voulut aussi me marier sans me consulter , mais je m'aperçus à temps que mon futur louchoit horriblement , & je n'en voulus plus entendre parler ; il est vrai que j'aiinois déjà ton père à la folie , & qu'il n'y a rien de tel

que l'amour pour donner du courage. Mon grand systême à moi, c'est qu'il faut s'aimer à la passion quand on se marie; il n'y a que cela qui puisse faire supporter les peines de cet état; les mariages de passion, voilà les seuls qui soient heureux, aussi n'en ai-je point voulu faire d'autre, & si j'ai refusé d'épouser le chambellan après la mort de ta mère, c'est que je n'avois plus pour lui qu'une tranquille amitié qui ne suffisoit point au bonheur: l'amour! l'amour mutuel, voilà ce qu'il faut en ménage. Caroline embarrassée de son secret, écoutoit en silence & les yeux baissés ce flux de paroles, & la chanoinesse, qui depuis trois mois n'avoit pas eu l'occasion de parler à son aise, s'en dédommageoit & n'exigeoit pas de réponse. Après une courte pause pour respirer, elle reprit d'un air fin: mais à présent que j'y pense, mon enfant, ne feroit-ce point l'amour qui t'auroit donné la force d'y résister? Prends-moi pour ta confidente; conviens que tu connois quelqu'un qui te plairoit mieux que ce comte.— Oh, tous ceux que j'ai vus me plairoient plus que lui, dit ingénument Caroline.— Tous, c'est beaucoup, & tu n'as distingué personne en particulier? Tu n'as pas vu celui avec qui tu voudrois passer ta vie?

Ton cœur n'est point occupé ? — Non ,
maman , dit Caroline en soupirant , je
n'ai d'amour pour personne & personne
n'en a pour moi. — Non , c'est bien sin-
gulier , il faut qu'on ne voie plus à la
cour des hommes comme ton père ; mais
prends patience , mon enfant , cela vien-
dra , il s'en trouvera , & sur-tout qu'on
ne me parle plus de ce comte , je te
promets que tu ne l'épouseras de ta vie.
La pauvre petite comtesse répondit en-
core par un profond soupir , embrassa sa
bonne maman , lui dit que son amitié
suffisoit à son bonheur , & alla dans son
ancien appartement se reposer d'une jour-
née bien fatigante.

Le lendemain en se réveillant , elle ne
savait trop où elle étoit , ni ce qu'elle
étoit. Grand Dieu ! dit-elle , en rassem-
blant ses idées , est-il bien vrai que je suis
mariée , engagée , enchaînée pour toute
ma vie ? Je ne jouirai donc plus que d'une
ombre de liberté , qu'on peut m'enlever
d'un instant à l'autre , & que je ne dois à
ce moment qu'à la générosité de celui à
qui j'appartiens ! j'appartiens donc à quel-
qu'un , & j'ai perdu pour jamais le droit
de disposer de moi-même. Malgré la lé-
gèreté naturelle à son âge , cette pensée
pesa quelques jours sur son cœur avec assez

de force pour détruire presque toute sa gaieté; l'indulgente chanoinesse, attribuant sa tristesse à la privation des plaisirs, feignoit de ne pas s'en appercevoir, & redoubloit de soins & de carresses pour lui faire supporter sa retraite: depuis elle inclusivement jusqu'aux petits animaux que Caroline avoit élevés, tous les individus du château lui témoignoit à leur manière leur joie de son retour, & l'attachement qu'ils avoient pour elle. Le tendre cœur de Caroline n'y pouvoit être insensible, & le charme attaché aux lieux où l'on a passé son enfance, à la douceur d'être chérie de tout ce qui nous entoure, eut son effet ordinaire: peu-à-peu elle reprit ses anciennes habitudes, & ses occupations journalières redevinrent des plaisirs aussi vifs qu'avant son séjour à Berlin; son parterre négligé depuis son absence, reprit par ses soins un nouvel éclat & fut bientôt émaillé de mille couleurs; sa volière se peupla d'oiseaux nouveaux; la récolte des bleds & des foins, les nombreux troupeaux qui couvroient la prairie, les danses sous l'ormeau, les flageolets rustiques, l'intéressèrent, l'amusèrent tout autant qu'avant d'avoir vu les spectacles & les fêtes de la cour: elle n'avoit qu'effleuré tous ces plaisirs factices, ils l'avoient plutôt éblouie qu'en-

vrée ; les plaisirs simples & vrais de la nature , toujours préférés par ceux dont l'habitude du grand monde n'a point corrompu le cœur & le goût , les eurent bientôt effacées , & l'été s'écoula sans qu'elle eût éprouvée ni vide ni regret. Elle avoit rarement des nouvelles de Berlin ; son père , encore irrité contre elle & tout occupé de ses dignités , lui écrivoit peu , & son époux jamais : le chambellan avoit encore un autre motif pour garder le silence , il espéroit la ramener par l'ennui , & le comte ne voyoit que l'embarras qu'elle auroit à lui répondre , & ne pensoit qu'à le lui épargner ; d'ailleurs il ne savoit trop que dire lui-même à un enfant qu'il ne connoissoit point , dont il n'étoit point connu , & qui ne voyoit sans doute en lui qu'un tyran odieux : espérant tout du temps & des progrès de la raison , il prit patience , & repartit pour Pétersbourg bientôt après son mariage. Chargé dans la suite d'affaires très-importantes qui l'occupèrent entièrement , peut-être alors regarda-t-il comme un bonheur la fantaisie de sa jeune épouse , qui la plaçoit tout naturellement , pendant son absence , comme il l'auroit désiré sans oser l'exiger. Il en résulta que Caroline n'eut pas passé trois mois à Rindaw , que tout ce qui lui étoit arrivé lui parut un songe ,

dont elle se souvenoit à peine , ou plutôt auquel elle ne pensoit jamais , elle éloignoit elle-même de son esprit toute idée relative au comte , & personne ne cherchoit à les lui rappeler : son amie s'étant apperçue qu'à ce nom seul un nuage obscurcissoit ses traits , ne le prononçoit plus , son engagement s'effaça donc si bien de son esprit que , si quelqu'un lui avoit dit qu'elle étoit mariée , elle eût assuré de bonne foi , dans le premier moment , que cela ne se pouvoit pas ; il ne lui resta de son séjour à la cour que la passion de perfectionner ses talens ; l'hiver fut employé à cet usage : de bons maîtres du musique & de dessin venoient de temps en temps cultiver ses dispositions naturelles ; elle y joignit l'étude de l'anglois & de l'italien ; elle savoit déjà le françois : n'étant distraite par rien , ayant une mémoire de quinze ans , le plus grand désir de s'instruire & beaucoup de temps à elle , elle fit des progrès rapides , son esprit s'ornoit en même-temps par des lectures suivies qu'elle faisoit chaque soir à sa bonne maman : sa figure aussi gagnoit autant que le reste à ce genre de vie paisible & réglée ; elle étoit d'ailleurs dans cet âge heureux où l'on embellit chaque jour , où chaque année qui s'écoule développe une grace nouvelle , & ajoute aux attraits de l'innocence tous ceux de la jeunesse.

jeunesse. Elle grandit , sa taille se forma , s'élança , & prit toutes les proportions & tous les contours de la beauté , son teint devint comme la rose naissante , elle en avoit la fraîcheur & l'éclat ; une expression nouvelle anima sa physionomie & ses traits : ce n'est plus cette petite fille , dont les regards vagues n'annonçoient que l'étourderie ou la timidité ; ses grands yeux bleus foncés brilloient quelquefois de tout le feu de l'intelligence & du génie , & lorsqu'ils étoient baissés & voilés à demi par de longues paupières , ils étoient l'image parlante de sa modestie & de sa sensibilité ; sa voix même devint plus douce , plus agréable , elle apprit à la ménager ; sans être bien étendue , elle avoit cette justesse , cette flexibilité qui plaît davantage , & lorsqu'elle chantoit des romances , lorsqu'elle s'accompagnoit de la harpe ou de la guitare , on ne pouvoit résister à la douce émotion qu'elle inspiroit & qu'elle partageoit elle-même. A tous ces talens , elle joignit celui , plus rare peut-être qu'on ne le pense , d'être toujours mise avec une élégance noble & simple , qui ajoutoit encore à tous ses charmes : une robe de mouffeline ou de toile , serrée par une ceinture de couleur brune & tranchante , marquoit , sans la gêner , sa taille

souple & déliée ; un chapeau de paille ombragé de plume , rassemblait une forêt de cheveux blonds cendrés ; les boucles qui s'échappoient retomboient avec grace sur un cou d'albâtre , dont un mouchoir noir faisoit ressortir la blancheur , & son joli pied n'auroit pas eu besoin du petit soulier noir qui l'enfermoit pour paroître avec avantage. Telle étoit Caroline à seize ans , & tant d'attraits n'étoient vus , tant de talens n'étoient admirés que de la bonne chanoinesse , qui en étoit , il est vrai , toute extasiée , & qui ne cessait de regretter les temps heureux de la chevalerie , où sa Caroline auroit été sans doute le but de tous les exploits , l'objet de tous les tournois , & la récompense de la valeur. Oh ! combien de fois , en la regardant , jurait-elle ses grands dieux , que le comte de Walstein ne posséderoit jamais tant de charmes ! Comme elle auroit été furieuse si elle avoit su qu'ils lui appartenoient déjà , & que c'étoit pour lui seul que Caroline embellissoit ; elle trouvoit qu'elle méritoit pour le moins un prince ; mais elle lui désiroit plus encore un mari tel qu'elle en avoit vus dans les romans , beau comme Esplandian , fidèle comme Amadis , tendre comme Céladon , & s'étonnoit beaucoup qu'ils n'accourussent pas en foule à Rindaw,

pour se disputer la main de la charmante Caroline. Quant à elle, elle ne s'étonnoit de rien, & ne déiroit rien que de rester comme elle étoit alors : sa vie paisible, & toujours occupée, lui paroissoit le comble du bonheur ; quelquefois seulement, lorsqu'elle étoit seule & même au milieu de ses occupations les plus chères, elle éprouvoit une sorte de mélancolie douce, ou plutôt de rêverie vague & sans objet, dont elle ne pouvoit se rendre raison : cette espèce de tristesse étoit bien différente de celle que lui avoit occasionné son mariage : celle-là étoit un état très-pénible, celle-ci au contraire avoit un attrait incroyable. Si elle ne l'avoit pas surmontée avec effort, elle seroit restée des heures entières à rêver doucement, sans pouvoir dire à quoi. Tout en rêvant & en s'occupant, l'hiver s'écoula assez vite ; tous les momens de Caroline étoient remplis, & il n'y a rien de tel pour les abréger ; elle fut charmée cependant du retour du printemps, mais à peine avoit elle commencée d'en jouir, que son tranquille bonheur fut cruellement troublé. Sa bonne mainan, qui depuis quelques temps étoit languissante, tomba dangereusement malade. Il faudroit avoir le cœur de Caroline, savoir à quel point elle lui étoit attachée, pour

exprimer l'excès de son inquiétude & des soins qu'elle lui rendit : pendant près d'un mois que dura le danger , elle ne quitta pas son chevet , & c'étoit avec peine qu'on pouvoit obtenir d'elle de prendre quelques instans de repos. On croira peut-être que la crainte de retomber , par la mort de son amie , au pouvoir de son père & de son mari , caufoit cette douleur si vive. Non , cette pensée , toute naturelle qu'elle étoit , ne se présenta pas une fois à son esprit : absorbée dans le chagrin , uniquement occupée à soigner son amie , à adoucir ses souffrances , Caroline ne pensoit pas à elle même.

Si , pour la rendre à la vie , il eût fallu consacrer la sienne au comte , elle y eût consenti sans balancer un instant , mais elle ne fut point mise à cette cruelle épreuve , & le ciel , touché de ses larmes , lui en conserva l'objet ; la bonne chanoinesse se rétablit peu-à-peu : les tendres soins de son élève y contribuèrent plus peut-être que les secours de la médecine , du moins elle le disoit ainsi , & redoubla , s'il étoit possible , d'attachement pour cette aimable enfant qui venoit de lui prouver si bien tout le sien. Elles eurent à cette époque la visite du grand chambellan ; alarmé , disoit-il , du danger de son ancienne amie , il

accouroit à Rindaw , avec l'espoir secret de ne plus la retrouver , & de pouvoir ramener sa fille ; mais toujours contrarié dans ses projets , il trouva la malade presque convalescente , & Caroline transportée de joie , qui ne pouvoit se lasser de la regarder , & ne la perdoit pas de vue un instant. Ce n'étoit assurément pas le moment de parler de retour , aussi n'en fut-il pas question , non plus que du comte qui étoit encore à son ambassade. La chanoinesse auroit voulu parler de lui , pour lui témoigner son indignation de ce mariage ; mais trop foible encore pour disputer , elle se contenta de répéter au chambellan que sa fille étoit un ange , qu'elle lui devoit la vie , & qu'elle vouloit la consacrer à son bonheur. Il repartit bientôt , en annonçant une seconde visite pour l'automne , époque du retour de son gendre ; & disant à sa fille qu'il espéroit la trouver alors tout-à-fait raisonnable. Dans tout autre moment , la visite de son père auroit vivement rappelé à Caroline ce qu'elle s'efforçoit d'oublier , mais alors elle étoit trop occupée de cette amie ; elle avoit été dernièrement trop agitée pour penser beaucoup à autre chose : un danger présent efface ou du moins affoiblit la crainte d'un danger à venir , & Caroline se trouvoit si heureuse d'avoir

encore son amie qu'il lui paroïssoit qu'elle n'avoit plus de malheurs à redouter. Cependant, au moment du départ de son père, cette visite annoncée pour l'automne avec une sorte de solennité, lui causa un faïssissement dont elle ne fut pas la maîtresse : sans penser à l'émotion qu'elle alloit causer à sa chère convalescente, elle courut se jeter dans ses bras, & lui baïsant les mains, qu'elle mouilloit de ses larmes, elle lui disoit : maman, bonne maman, à présent que vous m'êtes rendue, je voudrois ne plus vous quitter, passer avec vous ma vie entière. Son amie, attendrie à l'excès, lui rendit ses caresses & lui promit que, s'il étoit possible, elles ne se sépareroient jamais. Cet instant passé, le calme se rétablit dans l'ame de Caroline, elle oublia bientôt cette visite d'automne; le terme étoit éloigné. Est-ce à seize ans qu'on s'effraie fix mois à l'avance; d'ailleurs, elle avoit bien autre chose à faire alors qu'à s'effrayer. Elle étoit dans l'enchantement, parcouroit du matin au soir ses jardins, ses bosquets, & ne pouvoit se lasser d'admirer les progrès qu'avoit fait la nature pendant ce mois de retraite & de douleur, où elle n'avoit vu que son amie souffrante. Jamais le retour du printemps ne lui avoit fait une impression

aussi vive, ou plutôt c'étoit la première fois de sa vie qu'elle remarquoit & sentoit tout le charme de cette belle saison, où l'on voit tout renaître, où l'on respire un air si pur, où chaque jour offre un spectacle nouveau & toujours plus intéressant. La nature étoit alors dans sa plus grande beauté, & dut paroître plus belle encore à Caroline; quel contraste frappant en effet de cette chambre fermée avec soin, dont elle n'étoit point sortie, de ce lit de douleur sans cesse inondé de ses larmes, des plaintes déchirantes de son amie, à tout ce qu'elle voyoit autour d'elle; les champs & les prairies étaloient au loin le verd naissant le plus agréable; la rose de mai commençoit à s'épanouir, tous les arbres étoient en fleurs, le lilas, le chèvre-feuille & la violette embau-
moient l'air; la jacinthe, la renoncule, l'anémone & la tulipe émailloient son parterre de leurs brillantes couleurs. Dès le point du jour on entendoit de tous les côtés les chants variés de mille oiseaux différens, & le soir, après le coucher du soleil, le rossignol & la fauvette faisoient entendre seuls leurs doux ramage, & se répondant d'un arbre à l'autre, formoient les concerts les plus délicieux. Rien n'étoit perdu pour Caroline, elle sentoit tout,

elle jouissoit de tout avec délice , croyoit habiter un monde enchanté , & son bonheur n'étoit plus troublé par aucune inquiétude ; cette saison charmante qui redonne la vie à la nature , qui ranime tous les êtres , influoit aussi sur la santé de son amie ; elle se rétablissoit à vue d'œil. Une grande foiblesse dans les jambes & une fluxion sur les yeux la retenoient encore dans son appartement ; mais elle peut respirer sur son balcon l'air pur du printemps , elle peut voir sa Caroline courir dans les jardins , cueillir des fleurs , rattachier celles qui tombent ; elle entend sa voix douce se mêler aux chants des oiseaux , & jouit comme elle de ses innocens plaisirs.

Une autre occupation intéressante vint ajouter encore au bonheur champêtre de la jeune comtesse : elle eut l'idée d'élever un petit monument qui consacra l'époque du rétablissement de son amie , & voulant lui causer une surprise agréable , elle profita du temps que celle-ci étoit encore recluse dans sa chambre , pour le faire construire à son insçu ; elle choisit pour cet effet un endroit écarté , tout-à-fait au bout du jardin & qui le terminoit de ce côté-là. C'étoit un petit bosquet irrégulier & assez touffu , de hêtres , de coudriers , de lilas , d'accias , coupé par des

sentiers & des cabinets, & traversé par un petit ruisseau d'eau courante, qui venoit des grands jets-d'eau du parterre, & faisoit là un effet bien plus agréable. La chanoinesse avoit fait planter ce bosquet dans le temps de sa belle passion malheureuse; le chiffre du perfide chambellan étoit tracé de sa main sur l'écorce des jeunes arbres; toujours elle avoit conservé de la prédilection pour cet endroit, témoin de sa tendresse. Caroline l'aimoit aussi, parce que l'ombre & la fraîcheur y attiroient les oiseaux, & l'été précédent elle y avoit passé de délicieux momens avec sa bonne amie. Ce fut donc au fond de ce petit asyle qu'elle voulut élever le monument de sa tendre amitié. Elle mit son père dans sa confidence, il s'y prêta volontiers, & lui envoya tous les ouvriers nécessaires à son projet; une porte qui s'ouvroit précisément là sur la route, lui donna la facilité de les faire entrer sans qu'ils fussent apperçus du château; elle étoit trop aimée des gens de la maison pour craindre leur indiscretion, & la chanoinesse, toujours dans son appartement, ne se douta de rien. Caroline se feroit peut-être trahie elle-même; mais elle commençoit à savoir garder un secret, & celui-là lui coûta moins que le précédent. Ni ses soins, ni

l'argent ne furent épargnés; elle y mettoit un zèle, une activité qui en inspiroient à tous les ouvriers; elle leur en donnoit des idées, elle travailloit elle-même aux deffins, & toujours elle étoit le matin la première à l'ouvrage; il fut exécuté avec une promptitude étonnante, & dans moins d'un mois absolument achevé. Dès que l'ouvrage fut prêt à recevoir son amie, elle la pressa de s'y rendre: "Maman, l'air de votre bosquet vous fera du bien, il est si joli cette année". — Je le crois, mon enfant, mais je ne puis aller jusques-là. — Maman, je vous y porterai plutôt. Enfin, elle la pressa tant que la chanoinesse, qui ne savoit pas lui résister, céda, s'y fit transporter dans son fauteuil, & fut bien récompensée de sa complaisance, lorsqu'elle vit ce nouveau témoignage de la tendresse de sa fille adoptive.

C'étoit une espèce de petit temple ou pavillon octogone, de l'architecture la plus simple & la plus agréable, soutenu par huit colonnes de stuc blanc, qui formoient dans le bas un petit fallon ouvert, pavé de marbre blanc & noir en mosaïque; au milieu s'élevoit un petit autel de marbre blanc, orné de festons de fleurs très-élégamment sculptés. Sur cet autel étoit le buste de la chanoinesse, modelé d'après

un très-bon portrait que Caroline avoit d'elle ; elle avoit été belle dans sa jeunesse , & lorsque le chambellan l'aimoit , il avoit eu plus d'un rival. Elle disoit souvent , avec complaisance , qu'on trouvoit qu'elle ressembloit beaucoup aux statues de la belle Cléopâtre. Quoique les chagrins & les années eussent altéré sa fraîcheur & la ressemblance , ses traits étoient encore assez bien conservés pour faire un buste fort agréable.

Caroline auroit bien désiré de graver quatre vers sur une des façades de l'autel , pour indiquer l'objet auquel il étoit consacré ; mais elle ne vouloit rien d'emprunt , il falloit les faire elle-même , & comme on ne peut pas avoir tous les talens réunis , elle n'avoit pas celui de la poésie ; elle essaya cependant : lorsqu'on sent vivement , on croit qu'il n'y a rien de plus aisé que de s'exprimer , les idées se présentent en foule , mais quatre vers n'en rendoient pas la moitié , il falloit en sacrifier à la rime , à la mesure. Enfin , après avoir bien écrit , effacé , déchiré , recommencé , elle parvint à faire des vers qui pouvoient être entendus une fois avec plaisir , mais non pas gravés sur le marbre. D'abord elle ne fut enchantée , bientôt elle remit de l'idée.

qu'ils feroient toujours là, que tout le monde les liroit : renonçant donc à la gloire d'être poëte, elle fit écrire tout simplement en lettres d'or, au-deffous du buſte : “ Tel jour, tel mois, telle année, “ elle fut rendue à la vie, ſa Caroline “ au bonheur, & ce temple dévoué à “ l'amitié”.

Un double eſcalier de marbre blanc conduiſoit dans le pavillon conſtruit au-deffus des colonnes; c'étoit un ſecond petit fallon de la même forme que celui du bas, c'eſt-à-dire octogone, mais fermé, éclairé par quatre grandes croifées, terminé par un dôme élevé, & peint avec tant d'art qu'il imitoit parfaitement le ciel le plus pur. Dans les panneaux qui ſéparoiſent les croifées, des peintures emblématiques rappelloient l'objet pour lequel ce pavillon étoit élevé. Dans l'une on voyoit Caroline à genoux devant une ſtatue d'Eſculape, l'invoquant avec ardeur, en lui montrant ſon amie expirante; dans le ſecond, elle lui aidoit à ſe ſoulever, pendant que de petits génies danſoient autour d'elle, écartoient les couſſins, renverſoient une petite table chargée de remèdes, & briſoient la faux de la mort qui ſ'enfuyoit dans le lointain. Dans le troiſième, on éle-

voit le pavillon, Caroline posoit le buste sur l'autel; le génie de l'amitié & celui de la reconnoissance écrivoient l'inscription. Enfin, dans le dernier, on la voyoit soutenir d'une main la chanoinesse, dont l'attitude exprimoit la surprise & la joie, & lui montrer de l'autre le petit édifice dont elle lui faisoit hommage. Derrière ces panneaux on avoit pratiqué des armoires pour des livres; une petite cheminée dans une des croisées, une table ronde dans le milieu, des sièges commodes & portatifs : enfin rien n'étoit oublié, & tout avoit été conduit par une enfant de seize ans; mais cette enfant étoit guidée elle-même par un sentiment vif & tendre, qui remplissoit actuellement son cœur; son ignorance totale de toute autre espèce de sentiment, tournoit au profit de l'amitié, & cette ame animante, ne connoissante encore d'autre objet d'attachement que cette unique amie, avoit concentré sur elle seule toute sa sensibilité, que la crainte de la perdre avoit encore animée; elle étoit d'ailleurs dans l'âge où le génie se développe & où l'esprit & l'imagination ont un feu, une activité qui demande de l'aliment. Indépendamment du plaisir qu'elle préparoit à son amie, elle en eut beaucoup pour son propre

compte à faire construire ce petit édifice. C'étoit en quelque sorte créer ; chaque idée nouvelle étoit une vraie jouissance ; & l'exécution & l'effet lui caufoient des transports de joie incroyables ; jamais peut-être Caroline ne fut plus heureuse que pendant cette douce occupation ; elle l'a dit souvent & n'a jamais vu depuis ce moment fans émotion.

Que le lecteur se représente, s'il le peut, l'extase de la sentimentale chanoinesse. C'étoit vraiment une surprise de roman faite exprès pour elle... Ce pavillon, qui se trouvoit là comme par enchantement.... On la voit ferrer dans ses bras l'intéressante petite fée à qui elle doit ce prodige. On voit celle-ci tomber à ses pieds, baiser ses mains, exprimer tout ce qu'elle sentoit par son touchant silence, & toutes les deux ensemble verser les douces larmes du sentiment & de la reconnoissance. Caroline goûta dans cet instant le bonheur le plus pur, sans aucun mélange de peines, sans qu'il fût troublé par aucune idée fâcheuse. Quel âge heureux, que celui où le moment présent est tout, où l'on en jouit avec transport, sans souvenir du passé & sans crainte pour l'avenir ! Le séjour de Rindaw étoit alors l'univers entier pour Caroline, & son petit pavillon le temple du

bonheur; elle en étoit engouée au point d'y passer exactement tout le temps qu'elle n'étoit pas auprès de son amie; dès qu'elle la quittoit, c'étoit pour voler au pavillon, dont elle avoit toujours de la peine à sortir. Sa construction éleyée & terminée par un dôme, rendoit merveilleusement bien pour la musique; tous les instrumens y furent portés, & bientôt il ne fut plus possible d'en jouer ni de chanter autre part que dans le pavillon. Le jour étoit excellent pour le dessin, au moyen des quatre croisées & des jalousies on pouvoit à toutes les heures avoir celui qu'on vouloit; tout l'attirail de peinture y fut établi. On y lisoit si tranquillement, sans bruit, sans distraction; la bibliothèque de Caroline y fut aussi transportée; enfin elle n'eut presque plus d'autre appartement, elle n'entroit dans le sien que pour faire sa toilette à la hâte, & souvent dans celui de sa bonne maman elle se surprit avec l'impatience d'en sortir, tant il est vrai qu'une passion nouvelle peut annéantir toutes les autres. Il faut cependant rendre justice à Caroline, elle s'impatientoit plus encore que son amie pût venir habiter avec elle le pavillon; celle-ci, charmée du plaisir qu'elle y trouvoit, rioit de son engouement

& lui facilitoit les moyens de s'y livrer. Voyons s'il durera, & si long temps encore elle aimera son pavillon pour lui seul, jusqu'à présent sa vie tranquille s'est écoulée entre l'étude & l'amitié, sans qu'aucun sentiment plus vif en ait troublé le cours, sans qu'elle ait connu ni l'amour ni la haine; car sa répugnance pour le comte, sa crainte de vivre avec lui, n'étoit pas de la haine, & si par hasard elle pensoit à lui, c'étoit plutôt avec un sentiment de reconnoissance, de la liberté qu'il lui laissoit. Mais disons vrai; avouons que ce hasard arrivoit bien rarement, que le comte ne se présentoit presque jamais à son idée, & que son engagement s'effaçoit tous les jours plus de son esprit; elle jouissoit de sa liberté comme si elle eût été réelle, & ne ressembloit pas mal à ces oiseaux attachés par un fil; ils planent dans l'air, ils chantent, ils se croient aussi libres que leurs camarades qu'ils voyent voler autour d'eux; ils oublient leur lien, & ne s'en apperçoivent que lorsque la main qui les retient les attire & les remet doucement dans leur cage.

Caroline avoit reçu depuis peu de Berlin beaucoup de musique nouvelle, entr'autres un recueil de romances dont elle étoit pas-

fionnée ; une sur-tout lui plaïsoit excessivement ; l'air convenoit à sa voix , & les paroles à son cœur , elle la chantoit du matin au soir , l'accompagnoit alternativement sur la harpe , le clavecin & la guittare , & trouvoit toujours un nouveau plaisir à la répéter. Nous allons la donner à nos jeunes lecteurs ; il s'en trouvera sans doute à qui elle pourra plaire aussi , & l'on fera bien aise peut-être de connoître ce qui plaïsoit à Caroline.

R O M A N C E ,

Accompagnée de guittare & de clavecin.

La jeune Hortense , au fond d'un verd bocage,
Rêvoit un jour , seule sur le gazon ,
La jeune Hortense , au printemps de son âge,
Ne connoissoit de l'amour que le nom.

A ce nom souvent elle pense ,
Craint & désire un doux lien ;
Oh ! ma paisible indifférence ,
Est-elle un mal , est-elle un bien ?

Je vois l'amour dans tout ce qui respire ,
Il est par-tout , excepté dans mon cœur ;
Autour de moi , tout aime , tout soupire ,
Seroit-ce donc le souverain bonheur ?

Tout s'anime par sa présence ,
Moi seule hélas ! je ne sens rien ;
Oh ! ma paisible indifférence ,
Est donc un mal plutôt qu'un bien ?

Oui , mais je vois errer dans la prairie ,
 De fleurs en fleurs , le papillon léger ,
 Abandonnant celle qu'il a chérie ;
 Ainsi que lui tout amant peut changer .
 Vif emblème de l'inconstance ,
 Tu me dis qu'il faut n'aimer rien ;
 Oh ! ma paisible indifférence ,
 Loin d'être un mal , est donc un bien !

J'ai vu souvent pour un berger volage ,
 J'ai vu gémir d'innocentes beautés ;
 Pour des ingrats toujours trop regrettés .
 Moi je ris , je chante & je danse ,
 Tous les ingrats ne me font rien ;
 Oh ! ma paisible indifférence ,
 Vous êtes mon unique bien .

Ainsi chantoit cette jeune bergère ;
 Amour l'entend , amour se vengera .
 Il tient déjà , dans sa main meurtrière ,
 Le trait fatal dont il la percera .
 Bientôt , jeune & sensible Hortense ,
 En formant un tendre lien ;
 En perdant son indifférence ,
 Tu vas connoître le vrai bien .

Elle la chantoit un jour dans le pavillon ,
 & cette fois-là c'étoit avec sa guittare , elle
 répétoit avec expression : *Oh ! ma paisible
 indifférence , vous êtes mon unique bien ;*
 lorsqu'elle entendit une autre voix , aussi
 douce , aussi mélodieuse que la sienne , mais

plus forte & plus sonore, qui chantoit en second-dessus : *Ob ! perdez cette indifférence, & vous connoîtrez le vrai bien.* Ces accens bien différens des chants rustiques auxquels elle étoit accoutumée, la surprirent beaucoup. Elle se tut, écouta, & n'entendant plus rien, elle recommença à chanter plus doucement, à s'accompagner plus légèrement, & à entendre plus distinctement la voix qui la suivoit. Alors elle courut, sa guittare à la main, à la croisée qui donnoit sur la route ; elle entrevit à quelques pas d'elle, un beau grand jeune homme en habit de chasse, appuyé sur un fusil, dont les regards étoient attachés sur le pavillon. C'étoit sans doute le chanteur en question, & je dis qu'elle ne fit que l'entrevoir, parce qu'au même instant où elle l'aperçut, interdite & confuse d'avoir été entendue & d'être vue, elle recula bien vite au fond du pavillon, & là s'élevant sur la pointe des pieds, & tendant le cou, elle regarda de toutes ses forces du côté qu'elle venoit de quitter ; mais elle étoit trop éloignée, elle n'aperçut rien : elle auroit bien voulu chanter sa romance, seulement pour voir si on l'accompagneroit encore, mais la voix lui manqua ; elle n'osa jamais, & put à peine toucher légèrement quelques cordes de sa

guittare. Enfin, pressée par la curiosité, après avoir fait quatre pas en avant & autant en arrière, elle reprit courage & se retrouva devant la croisée. Le beau chasseur n'étoit plus là, elle le vit à vingt pas dans le chemin, s'éloignant lentement & tournant la tête à chaque instant du côté du pavillon.

Cette petite aventure n'étoit rien, moins que rien assurément : un homme passe par hasard en chassant, devant un pavillon neuf & très-orné ; il le remarque, il en entend sortir une musique délicieuse, il l'écoute, & cède à l'envie d'en faire aussi de son côté ; il voit à une croisée une femme charmante, il la regarde ; il n'y a rien dans tout cela que de naturel, & cependant Caroline en fut occupée toute la journée, comme d'un événement fort extraordinaire. Il est vrai que tout devoit faire événement pour elle, & tout être qui interrompt une solitude aussi profonde que l'étoit la sienne, devient un être très-singulier. Elle pensa donc souvent à celui-ci, elle se demanda cent fois qui ce pouvoit être & ce qu'il faisoit là sur cette route écartée ; mais elle n'en parla point, parce qu'elle eut une idée vague qu'on pourroit lui interdire son cher pavillon,

& que ç'eût été lui ôter la vie. Elle y vola le lendemain plus vîte encore qu'à l'ordinaire , & après avoir passé près d'un quart d'heure à la croisée qui donnoit sur le chemin , & s'être assurée , en regardant beaucoup de tous côtés , qu'on ne pouvoit ni la voir ni l'entendre , elle prit sa guitare , s'assit dans l'embrasure de la croisée , & chanta sa romance favorite depuis le premier couplet jusqu'au dernier ; & ce dernier, qu'elle avoit toujours aimé moins que les autres , lui plût assez ce jour-là ; elle le répéta deux fois , puis elle recommença toute la romance d'un bout à l'autre ; elle l'accompagna sur la harpe , mais non pas sur le piano-forte ; il étoit à l'autre bout du pavillon , & Caroline se trouvoit si bien auprès de cette croisée. Elle nota le second-deffus qu'elle avoit entendu la veille ; elle répéta sur tous les tons , *que sa paisible indifférence étoit son unique bien* , & personne ne vint lui dire le contraire ; enfin ennuyée & peut-être un peu dépitée de chanter si long-temps toute seule , elle jetta sa musique , posa ses instrumens , courut au jardin , cueillit des fleurs , en remplit confusément une petite corbeille qui se trouvoit-là , & ne sachant à quoi s'amuser , elle se mit à la peindre : d'abord elle eut un peu de peine à se fixer ,

elle regardoit plus souvent la croisée que son vélin, mais peu-à-peu son ouvrage l'attacha & l'occupa toute entière; elle y travailloit avec application, & les fleurs naissoient sous son pinceau, lorsqu'elle entendit tout-à-coup dans le lointain le galop d'un cheval: ce bruit la surprit autant que le second-deffus de la veille. Il ne ressembloit point au pas lent & pesant des chevaux du village. Le pinceau fut bien vite jetté, peut-être au milieu du tableau, & voilà Caroline à la croisée regardant de tous côtés. Elle vit à cinquante pas un très-bel homme, monté sur un cheval gris, fringant & fougueux qu'il manioit avec grâce. Voyez comme les femmes ont le coup-d'œil juste & perçant, elle avoit à peine entrevu l'étranger de la veille; il étoit en habit de chasse verd, celui-ci en uniforme des gardes; il étoit à pied, celui-ci à cheval; il chantoit, celui-ci galoppoit. Jusques-là il n'y a nul rapport, & cependant Caroline le reconnut à l'instant pour être exactement le même, & véritablement l'homme au second-deffus. Comment résister à l'envie de le voir passer & de savoir s'il montoit aussi-bien à cheval, qu'il accompagnoit les romances. Il avançoit cet homme, ou plutôt son cheval, qu'il avoit peine à dompter & à

conduire, & qu'il oublia dès qu'il aperçut Caroline : il voulut la sauver, mais l'animal profitant de la liberté qu'on lui laissoit, peut-être effrayé du mouvement, fit un écart prodigieux, qui auroit défarçonné un cavalier moins ferme, & partit au grand galop comme un éclair, emportant son homme, malgré tous ses efforts pour le retenir. Caroline très-effrayée, fit un cri perçant, & les suivit des yeux aussi loin qu'elle le put ; ils furent bientôt hors de sa vue, mais elle ne fut ni plus rassurée ni plus tranquille, & regarda bien long-temps encore depuis qu'elle ne les voyoit plus. Elle se le représentoit jetté de son cheval, foulé, blessé, écrasé Si du moins ce maudit cheval s'étoit emporté dans le village, on auroit pu l'arrêter, donner des secours à son maître, le recevoir au château. Elle eut bien l'idée de faire courir un domestique après lui ; mais après qui ? Elle l'ignoroit elle-même ; & sur quelle route ; il y en avoit plusieurs qui aboutissoient là ; d'ailleurs, il n'est pas aisé de courir après un cheval emporté, & puis, comment en donner l'ordre ? Elle ne l'oseroit jamais, & il fallut bien rester avec son inquiétude : elle chercha à la calmer, en se rappelant comme cet officier montoit bien,

comme il avoit l'air ferme & sûr de son fait avant ce malheureux salut , qu'elle se reprochoit. Elle espéra que n'ayant plus personne à saluer , le cheval se feroit calmé ; elle eut même l'idée qu'il pourroit bien passer encore le lendemain. En vérité il le devoit, dit-elle, pour me rassurer. L'émotion lui ayant ôté l'envie de chanter & de dessiner, elle fit quelques tours dans le jardin, toujours pensant au cavalier, & revint auprès de sa bonne maman , à qui elle n'en parla point, sans doute pour ne pas lui faire partager son effroi. Elle se coucha avec l'impatience d'être au lendemain, & l'espérance que le jour ne passeroit pas sans qu'elle fût rassurée sur la vie de l'inconnu. Hier, c'étoit simple curiosité qui l'agitoit en pensant à lui , aujourd'hui l'humanité s'y joint pour un homme en danger. Après s'en être beaucoup occupée, elle s'endormit, bien en colère contre les chevaux fougueux, qui ne permettent pas d'être honnête impunément.

Le lendemain.... Le lendemain, il tomba des torrens de pluie toute la journée. Il fut aussi impossible d'aller au pavillon que d'imaginer qu'on pût monter à cheval. Caroline fort contrariée, trouva la journée d'une longueur affommante ; s'ennuya à la mort,

& ne fut à quoi s'occuper ; tout étoit au pavillon , & ses livres , & sa musique , & ses crayons. Elle auroit bien voulu y être aussi , mais c'étoit impossible. On causa comme on put avec la bonne amie , on parla même avec assez d'intérêt de la pluie & du beau temps ; on fit des vœux très-sincères pour le retour de ce dernier ; on chanta quelquefois le refrain de la romance , en pensant au second-dessus , & au cheval qui galoppe , & la journée s'écoula dans l'espérance du lendemain. Ce lendemain. . . Hélas ! il pleuvoit encore plus que la veille ; tous les nuages sembloient s'être donnés rendez-vous à Rindaw. Pour le coup , Caroline prit tout de bon de l'humeur , & la témoigna de bonne foi. “ Voyez que c'est affreux , disoit-elle à la baronne ; ma corbeille qui est là commencée , & mes fleurs que je retrouverai toutes fanées , & celle du jardin que cette malheureuse pluie abîme ; je suis sûre que toutes les roses vont s'effeuiller , & qu'il ne me restera que les épines.” — Pauvre petite , elles sont déjà dans ton cœur ; tu n'as plus cette gaieté soutenue , cette insouciance qui te faisoit supporter tous les temps , & rire , & chanter les jours pluvieux comme ceux où le soleil le plus brillant éclairait l'horizon. Elle s'impatientoit si

fort de le revoir ce soleil , que cette journée se passa à consulter tous les baromètres & tous les gens de la maison , & à regarder à chaque instant si le ciel s'éclaircissoit ; il fondoit toujours en eau. Enfin sur le soir un léger nuage de pourpre donna quelques espérances ; un vent frais les confirma , & le lendemain, en ouvrant les yeux , Caroline eut le plaisir de voir les rayons du soleil percer à travers ses rideaux , & le jour le plus pur éclairer son appartement. La contrariété qu'elle avoit éprouvée en augmenta le prix , à peine put - elle attendre que les chemins fussent effuyés pour courir au pavillon. Mais ses fleurs tant regrettées n'eurent ni ses premiers regards , ni ses premiers soins. Elle est à la croisée , les yeux attachés sur la route , tantôt d'un côté , tantôt d'un autre : elle regarde , elle écoute , & ne voyant , n'entendant rien , elle cherche à remarquer sur le terrain humecté si elle n'apercevra point les traces fraîches des pas d'un cheval. Oh ! si je pouvois seulement savoir qu'il est passé & qu'il n'a point eu d'accident , je serois tranquille & contente , car dans le vrai , si je n'étois pas restée , s'il ne m'avoit pas saluée , son cheval ne l'auroit point emporté : mais que je l'aperçoive seule-

ment , & je me retirerai , pour qu'il ne soit plus tenté de me saluer. Au même instant , elle fit plus que de l'appercevoir , elle le vit distinctement , portant le même uniforme , montant le même cheval gris , & s'avançant au grand trot du côté du pavillon , dont il étoit encore assez éloigné. Eh bien , il se porte à merveille , & voilà sans doute Caroline tranquille , elle va se retirer , comme elle se l'est promise , & n'y plus penser. Mais pourquoi ce léger tremblement dont elle est saisie ? D'où vient cette émotion qui colore ses joues & précipite les battemens de son cœur ? Je n'en fais rien ; mais je fais bien qu'elle l'éprouve , & que tous ses mouvemens s'en ressentent. Elle veut s'éloigner de cette croisée ; son mouchoir quelle avoit posé sur la tablette , & sur lequel elle étoit appuyée , n'étant plus retenu , s'échappe & tombe dans le chemin. Elle en fut au désespoir ; cet accident étoit bien involontaire , & pouvoit ne pas en avoir l'air ; elle sentit aussi que c'étoit bien pis que le salut qu'elle vouloit éviter , & qu'il étoit encore plus difficile lors qu'on est à cheval , de ramasser un mouchoir que d'ôter son chapeau. Ce calcul étoit juste , mais celui qu'elle fit sur les distances l'étoit moins ; elle jugea que le

cavalier étoit encore assez éloigné du pavillon pour qu'elle eût le temps d'aller ramasser bien vite son mouchoir , & d'être rentrée avant qu'il passât sous la croisée ; cette idée lui parut excellente , elle paroît à tout , c'étoit même le seul moyen de prouver bien clairement que le mouchoir n'avoit pas été jetté tout exprès pour qu'on le lui rapportât ; mais elle n'avoit pas de temps à perdre en réflexions. Elle courut aussi vite qu'elle le put à la petite porte qui donnoit sur la route , & l'ouvrit précipitamment au moment où l'officier déjà descendu de cheval ramassoit le mouchoir ; il s'approche d'elle avec grâce & noblesse , & le lui présente en lui adressant un compliment flatteur ; elle reçut l'un & l'autre avec un air très-déconcerté , & ne fut que lui répondre , lorsqu'il lui demanda la permission de voir de plus près ce jardin & ce pavillon , qui lui paroissoient charmans. Prenant le silence de la tremblante Caroline pour un consentement , il attacha promptement son cheval à la porte même , & la suivit. Elle avoit bien le sentiment secret qu'elle auroit dû l'en empêcher , mais comment ? Voilà ce dont elle n'avoit pas même l'idée ! peut-être aussi n'y vit-elle pas grand mal ; son innocence , sa parfaite ignorance du monde ,

lui cachotent le danger de recevoir un inconnu , d'ailleurs l'uniforme , & plus encore les manières nobles & aisées de cet inconnu , annonçoient un homme d'une naissance distinguée : il avoit cette politesse naturelle , ces grâces , ce ton de la bonne compagnie , qui ne permettent pas de douter qu'on en fait partie. Je ne parle point d'une figure charmante ; Caroline osoit à peine la regarder : cependant elle pourroit déjà nous dire que ses grands yeux noirs sont remplis de feu & d'expression , que le sourire le plus agréable laisse voir de très - belles dents , que son nez est aquilain , son visage ovale , ses sourcils très - marqués , sa taille haute , mince & proportionnée ; que son teint brun est animé des couleurs de la jeunesse & de la santé , que sa physionomie ouverte & franche inspiroient la confiance & l'amitié au premier abord. Voilà ce que les regards furtifs de la jeune comtesse avoient très-bien su remarquer , & ce qui pourroit peut - être excuser la facilité avec laquelle elle l'introduisoit dans le pavillon , à moins qu'on n'aime mieux la rejeter uniquement sur l'innocence. Quoi qu'il en soit , il y est , il regarde , il admire , il loue avec esprit & sans fadeur le goût & les talens de celle qui l'a décoré ; l'autel

& les peintures le frappèrent ; il en demande l'explication , on la lui donne , & il fait cette occasion d'apprendre adroitement où & avec qui il est , sans avoir l'air de s'en informer , mais les noms de baronne de Rindaw & de Lichtfield ne le rendirent ni plus honnête ni plus respectueux , parce que c'étoit impossible. La guittare & la romance , encore posées sur le clavecin , l'engagèrent à dire un mot en souriant du second-deffus ; & à demander pardon d'avoir osé mêler sa voix aux accens flatteurs qu'il entendoit , & qu'il voudroit bien entendre encore ; mais voyant l'embarras de Caroline augmenter , il n'insista pas , parla de la musique en homme qui s'y connoissoit , & fut le premier à proposer de quitter le pavillon & de se promener dans les jardins. Caroline commençoit à se rassurer , la conversation de l'inconnu , simple , agréable , animée , devoit la remettre à son aise , & produisit cet effet ; au bout de quelques instans de promenade , elle lui parloit aussi naturellement que si elle l'eût connu toute sa vie. Elle lui raconta naïvement tout l'effroi qu'elle avoit eu du cheval emporté , & son inquiétude pendant ces deux jours de pluie ; mais quelque envie qu'elle eût de savoir son nom ,

elle n'osa jamais le lui demander, elle apprit seulement qu'il étoit capitaine aux gardes, & son voisin de campagne; tous les deux lui firent grand plaisir: l'un l'assuroit qu'il étoit un homme à voir, & l'autre qu'elle le reverroit. Enfin, au bout d'un quart - d'heure, qui leur parut bien court à tous les deux, le fougueux cheval gris, attaché à la porte, s'impatiente si fort que son maître fut obligé, bien malgré lui, de remonter dessus. En vérité, lui dit Caroline, pendant qu'il le détachoit, à votre place je n'aimerois point un cheval qui ne veut ni qu'on salue, ni qu'on se promène; l'inconnu l'assura, en fouriant, qu'il seroit certainement réformé, qu'il lui jouoit de trop mauvais tours pour ne pas s'en défaire; & sautant légèrement dessus, après avoir remercié mille fois Caroline de sa complaisance, il s'éloigna d'elle le plus lentement qu'il lui fut possible; obligeant cette fois son cheval de n'aller que le pas; & Caroline aussi revint lentement au pavillon, lorsqu'elle l'eut perdu de vue: sa tête & même son cœur étoient uniquement occupés de celui qu'elle venoit de quitter.

Qu'il est aimable, pensoit-elle, & pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas accordé un frère comme lui? Oh combien je l'aurois aimé!

Mais pourquoi ne l'aimerois-je pas comme un frère, comme un ami que le ciel m'envoie dans ma solitude ? Et qui m'a dit que je le reverrois peut-être de ma vie..... Je ne fais quelle triste pensée vint se joindre à celle-là. Caroline sentit son cœur oppressé, & ses yeux humectés de larmes ; elle en fut elle-même effrayée , & voulant se distraire , elle eut recours à sa musique : mais ces deux jours de pluie avoient détendu les cordes de sa harpe & de sa guitare ; elle fut obligée de les laisser , & après avoir joué quelques adagio sur le piano-forté , qui ne firent qu'augmenter sa tristesse , elle essaya le dessin , qui ne lui réussit pas mieux , & la lecture encore moins ; trois ou quatre livres qu'elle ouvrit lui parurent ennuyeux , mal écrits , quoiqu'elle en lut à peine une phrase : enfin tout lui déplaisoit ce jour-là ; elle laissa tout , revint au jardin , & fit exactement le même tour qu'elle venoit de faire avec l'inconnu ; s'arrêtant aux mêmes endroits & se rappelant jusqu'à la moindre de ses expressions. Il fallut ensuite décider elle-même la grande question , si elle en parleroit ou non à sa bonne maman. Elle souffroit de lui faire encore ce mystère ; mais il étoit bien moins essentiel que celui qu'on exigeoit d'elle. L'habitude de cacher un tel

secret avoit dû nécessairement la rendre moins confiante. “ D’ailleurs, pourquoi le lui dire? à quel propos lui parler d’un homme que je ne reverrai peut-être jamais, dont j’ignore le nom? S’il revient, ce fera toujours assez tôt; & si elle alloit me blâmer de l’avoir reçu, m’interdire mon pavillon, me défendre de regarder ceux qui passent.” Elle en frémit, & se promit bien d’être discrète; mais de retour auprès de la baronne, elle ne put s’empêcher de lui faire mille questions sur le voisinage à deux lieues à la ronde. Comme madame de Rindaw ne voyoit jamais aucun de ses voisins, Caroline les ignoroit, & jusqu’alors ne s’en étoit pas embarrassée; pour son amie elle se piquoit de connoître à fond leurs familles, & tous leurs alentours. C’étoit la prendre par son foible, que de la questionner sur les affaires de ses voisins. La pauvre Caroline eut bien des histoires à entendre & la seule qui l’intéressoit n’arrivoit point; il n’y avoit rien qui eût le moindre rapport à son inconnu. Là c’étoit un vieux baron retiré du service, & sa femme aussi vieille que lui, qui vivoient tête-à-tête dans leur château: ici, un autre couple avec beaucoup d’enfans; mais ce n’étoient que des filles. Là, tout près de Rindaw, un ancien commandeur de l’ordre

Teutonique , très-infirmes & très-avare , avec sa gouvernante : un peu plus loin , une vieille douairière vit avec un fils unique de vingt-cinq ans. Ici , Caroline qui bâilloit , se réveille , elle écoute avec attention ; mais ce fils est affreux & presque imbécille , il n'a d'autre vocation que de chasser & de boire , & malgré ses grands biens , il n'a trouvé personne qui voulût l'épouser. Ah ! ce n'est pas là mon inconnu , pensa Caroline. Cependant la baronne alloit son train , & racontoit toujours : enfin , Caroline excédée , n'apprenant que ce qu'elle ne se soucioit point de savoir , & désirant d'être seule , prétexta un mal de tête & se retira plutôt qu'à l'ordinaire. Il n'est donc point mon voisin de campagne , dit-elle en soupirant ; il m'a donc trompée , & sans doute je ne le reverrai plus : allons , il faut l'oublier , n'y plus penser du tout ; mais , comme dit Montcrif , *en songeant qu'il faut l'oublier , on s'en souvient*. Tout en se confirmant dans sa belle résolution , elle s'endormit en se rappelant chaque parole de celui qu'elle vouloit oublier. Sans doute le projet de n'y plus penser fut la première idée qu'elle eut à son réveil : elle se leva , bien décidée à ne point aller au pavillon de toute la matinée ; l'habitude étoit si forte qu'elle eut de la peine à

la surmonter; cependant elle en vint à bout: elle s'occupa de son parterre, de sa volière, de sa broderie, se répétant toujours à chaque instant: il n'y faut plus penser, & regardant souvent du côté du pavillon: oh, ce cher pavillon, disoit-elle en soupirant, je ne suis heureuse que là; je ne résisterai jamais à l'envie d'y aller; mais j'irai bien tard, bien tard, lorsqu'il sera bien sûr qu'on ne se promène plus; environ les quatre heures de l'après-midi. La journée lui avoit paru si longue, qu'elle se persuada qu'il étoit bien tard, & elle alloit s'acheminer du côté du pavillon, lorsqu'elle entendit dans la cour même du château; le pas d'un cheval qu'elle commençoit à connoître & qui fit palpiter son cœur; un instant après un laquais entre, annonce M. le baron de Lindorf; la chanoinesse s'étonne, se rappelle cependant d'avoir connu ce nom-là, ordonne qu'on fasse entrer, & bientôt le charmant inconnu du pavillon paroît avec toutes ses grâces. Oh pauvre Caroline! comme elle est émue, comme elle se reproche mortellement de n'avoir pas parlé de lui à son amie. Combien elle alloit avoir à rougir de sa dissimulation vis-à-vis de l'un & de l'autre; soit qu'il parle, ou qu'il se taise, elle redoutoit également son indiscretion & son silence,

ce fut ce dernier parti que prit M. de Lindorf; un regard jetté sur Caroline, qui, tremblante, interdite, alternativement rouge & pâle, le saluoit en baissant les yeux d'un air confus, le mit au fait à l'instant; il lui rendit son salut comme s'il la voyoit pour la première fois de sa vie, & s'adressant à madame de Rindaw, il se félicita d'avoir le bonheur d'être son voisin, en se reprochant d'avoir autant tardé à profiter de cet avantage. La chanoinesse, qui ne connoissoit point ce charmant voisin, demanda des explications. Le vieux commandeur de l'ordre Teutonique avoit été malade aussi, mais moins heureux qu'elle, il étoit mort depuis peu, & M. le baron de Lindorf, son neveu & son héritier, étoit venu prendre possession de la terre & du château de Risberg, qui touchoit à la baronnie de Rindaw. Il avoit compté d'abord n'y rester que peu de temps, mais ce pays lui plaisoit infiniment, & depuis deux jours seulement il avoit pris la résolution d'y passer au moins toute la belle saison : alors son premier désir avoit été de connoître ses aimables voisins, de leur présenter ses hommages, & de solliciter la permission de les renouveler quelquefois. Tout cela fut dit en regardant souvent Caroline, qui,

les yeux attachés sur son métier, travailloit ou gâtoit son ouvrage, & gardoit le plus profond silence. Mais grâce à la bonne chanoinesse, la conversation ne tarissoit pas. Ce fut d'abord des détails sur sa propre maladie; ensuite des lamentations sur celle du commandeur, & sur sa mort qu'elle avoit ignorée. “Tenez, hier au soir encore, je le nommois à Caroline, qui s'informoit de mes voisins”. Ici le baron ne put s'empêcher de sourire à demi, & Caroline fut prête à s'évanouir de dépit & de honte; puis vinrent des félicitations sur l'héritage, qui devoit être considérable, & puis les questions sur le degré de parenté qu'il y avoit entr'eux. “Attendez, je dois savoir cela à merveille: vous êtes Lindorf, n'est-ce pas? Eh oui, sans doute, c'est du côté de madame votre mère. N'étoit-ce pas une baronne de Risberg, propre sœur du défunt, je crois? je ne connois que cela: c'est-à-dire, pas elle précisément, mais une de mesdames vos tantes a été élevée dans le même chapitre que moi: elle me contoit le mariage de sa sœur avec M. votre père. Oui, le baron de Lindorf; je m'en souviens comme d'hier; c'étoit une inclination mutuelle: il n'y avoit rien de si touchant. Je lui faisois mes confidences aussi... Il me semble qu'il

n'y a que quatre jours, & voilà déjà un grand garçon... L'aîné de la famille, je suppose?... est-elle nombreuse? avez-vous encore M. votre père, Mde. votre mère? Ils s'adorent toujours sans doute?... Il n'y a que cela pour être heureux... Et votre tante, cette chère amie, dont je vous parlois tout-à-l'heure, est-elle morte, est-elle mariée? Depuis bien des années j'ai perdu tout cela de vue." Toutes ces questions se succédoient si rapidement que le baron, surpris de cette volubilité, pouvoit à peine placer de temps en temps un oui, un non. "J'étois fils unique; j'ai eu le malheur de les perdre, &c." Mais ses yeux, toujours fixés sur Caroline, lui auroient dit bien des choses, si elle avoit voulu les entendre. Elle n'avoit pas encore levé les siens, ni prononcé un seul mot, lorsque la chanoinesse, voulant lui faire honneur de l'idée de son pavillon, lui dit d'y mener M. le comte, & ne prévoyant pas la moindre difficulté, commença, sans attendre la réponse, à lui raconter à quelle occasion il avoit été élevé; & l'autel, & le buste, & l'inscription, & les peintures, & la surprise, & tout ce qu'il savoit aussi-bien qu'elle, mais qu'il eut tout l'air d'apprendre. C'en étoit trop, beaucoup trop pour

Caroline; elle ne pouvoit plus soutenir un état aussi pénible; & quand son amie, surprise de son peu d'empressement à se rendre au pavillon, lui en réitéra l'ordre, elle put à peine articuler, qu'une migraine affreuse, inouïe, l'empêcheroit de faire un seul pas; & vraiment elle étoit si changée, sa voix même étoit si altérée, que la baronne n'eut pas de peine à la croire, & s'en inquiéta beaucoup. " Bon Dieu! qu'est-ce donc que cela, lui dit-elle, en lui touchant le front? Déjà hier au soir vous m'avez frappée, lorsque vous êtes rentrée; vous aviez l'air rêveur, occupé; vous m'avez quittée plutôt qu'à l'ordinaire, & les jours précédens vous avez été d'une tristesse & d'une agitation singulières; vous aviez de la fièvre assurément; c'est ce pavillon qui vous tue. — M. le baron, c'est une rage que ce pavillon, & sur-tout depuis quelques jours; & d'abord après la pluie, le soleil & l'humidité: voilà ce que c'est. " D'après tout ce qu'on lui disoit, M. le baron pouvoit, sans fatuité, se flatter d'y avoir aussi quelque petite part; mais souffrant véritablement pour Caroline, & voulant la tirer de peine, il abrégéa sa visite, & prit congé de ces dames, espérant, dit-il, que la migraine n'auroit pas de suite. Ca-

roline ne répondit que par un salut , & la baronne répéta, à M. De Lindorf , qu'elle le prioit de profiter beaucoup du voisinage , & de venir souvent partager leur solitude.... Il n'y a qu'un pas d'ici chez vous. Ce pauvre commandeur étoit goûteux , les trois quarts de l'année , & ne sortoit point de chez lui : pour vous M. vous êtes jeune , ingambe , & ce ne fera qu'une promenade ; mademoiselle de Lichtfield n'aura pas toujours la migraine , vous verrez un autre jour son pavillon. Elle dit qu'il rend à merveille pour la musique. Vous êtes musicien , sans doute , & vous en ferez ensemble. Ce dernier trait manquoit à Caroline pour augmenter son embarras ; rien ne lui fut épargné. Enfin le baron partit , & la chanoinesse se tut ; Caroline ne fut pas beaucoup plus soulagée : penchée sur son fauteuil , la tête cachée sur ses deux mains , elle retenoit avec peine les larmes & les sanglots qui l'oppressoient. Son amie attribuant tout à la violente migraine dont elle s'étoit plainte , l'engagea à se retirer , & Caroline profita bien vite de la permission. Son chagrin la suivit dans son appartement , mais du moins elle put s'abandonner à toute sa douleur ; & répéter mille fois : grand Dieu ! que doit-il penser de moi ? La cha-

noineffe, feule auffi , de fon côté avoit des idées moins triftes : le beau , l'aimable Lindorf , avoit tout-à-fait gagné fon cœur. C'étoit précifément l'époux qu'il failloit à fa chère Caroline : quel bonheur de pouvoir la fixer auprès d'elle , au moins une partie de l'année , & par un établiffement auffi brillant à tous égards. Il réuniffoit tout , jeunefle , figure , efprit , naiffance , fortune ; car , fans parler de la fienne propre , dont il jouiffoit déjà , puisqu'il étoit fils unique , & qu'il avoit perdu fes parens , l'héritage de l'avare commandeur devoit être immense. Déjà très-avancé au fervice , il paroît fait pour prétendre & parvenir à tout : malgré tant d'avantages , la fortune de Caroline jointe à tout fon bien , qu'elle lui deftinoit , & Caroline elle-même , n'étoient pas à dédaigner ; enfin ils paroiffient fe convenir à merveille ; elle protesta qu'elle feroit *baronne de Lindorf* , ou qu'elle y perdroit fes peines : elle fixa même l'époque de fon mariage à l'automne fuivante , & à la vifite promise par le chambellan. Jufqu'alors elle réfolut de cacher avec foin , même à Caroline , fon idée & fes projets. Sans doute il lui feroit bien difficile de cacher quelque chofe ; mais fa paffion pour tout ce qui tenoit du romanesque , l'emportoit encore fur fon in-

discrétion naturelle. Elle se fit un plaisir de laisser agir la sympathie, d'en suivre pas à pas les progrès dans le cœur de ces jeunes gens, de voir chaque jour leur passion s'augmenter, par la crainte & l'espérance, & de couronner enfin tous leurs vœux au moment où ils s'y attendoient le moins. Ce plaisir, délicieux pour elle, elle ne pouvoit se l'assurer qu'en gardant le plus profond secret: l'union projetée avec le comte de Walfstein, ne l'inquiétoit guères; il étoit impossible qu'elle ne fit pas entendre raison au chambellan, il devoit savoir par lui même ce que c'est qu'une passion mutuelle. " Je n'aurai qu'à lui rappeler ce que nous avons éprouvé l'un pour l'autre, & il cédera, d'autant plus que mon héritage sera à cette condition. D'ailleurs il verra ce charmant Lindorf, & pourra-t-il balancer entre lui & un monstre ? Laissons agir la sympathie, l'amour, la tendresse paternelle, & le bonheur de ma chère Caroline est assuré pour la vie." Pendant que la bonne chanoinesse arrangeoit son petit roman, & jouissoit à l'avance des tendres scènes dont elle seroit le témoin, & du plaisir de faire deux heureux, Caroline continuoit à se désespérer de l'idée que M. de Lindorf devoit avoir pris d'elle la plus mauvaise

opinion possible : elle repassoit dans son esprit tout ce que la baronne lui avoit dit très-innocemment , & n'y voyoit que de nouveaux sujets de honte & de confusion. “ Oh , je veux partir d'ici , disoit-elle , ne plus le revoir de ma vie ; mais cette fuite si soudaine étoit presque un aveu de plus , & le laisser avec l'idée , la cruelle idée , que je suis fausse , dissimulée , intrigante. Ah ! c'est impossible.” Alors elle cherchoit elle imaginoit tous les moyens de se justifier dans son esprit , & n'en trouvoit point qui ne la compromît mille fois davantage ; toute la nuit se passa dans cet embarras & dans ce trouble ; pour la première fois de sa vie , le sommeil n'approcha pas de ses paupières. Qu'elle lui parut longue & cruelle cette nuit ! & combien son agitation augmenta le lendemain matin , lorsqu'on lui remit un paquet à son adresse , que le coureur de M. Lindorf venoit d'apporter , & dont il attendoit la réponse. Caroline , indignée , faillit à le renvoyer à l'instant. “ Eh quoi ! dit-elle , il ose déjà m'écrire ? n'est-ce pas me dire à quel point il me méprise ? Ah ! l'opinion affreuse que je lui donnai hier de moi , peut seule autoriser cette hardiesse ; mais ne doit-elle pas l'excuser aussi , & ne suis-je pas la

eule coupable ? Avant cette malheureuse visite , comme il étoit honnête , respectueux ! Ah ! c'est moi seule qui me suis perdue." Mais qu'est-ce qu'elle fera de ce paquet ? L'ouvrir , c'est impossible ! Le renvoyer , c'est bien dur ! Et d'ailleurs ce n'est pas le moyen de savoir ce qu'il pense. Elle le tenoit , le retournoit en tout sens , & le regardoit , comme si ses yeux avoient pu percer au travers de l'enveloppe : enfin frappée tout-à-coup comme d'un trait de lumière , elle prend le parti de courir à l'appartement de la bonne maman , d'ouvrir ses rideaux , de se précipiter à genoux à côté de son lit , & là , de lui faire , en fondant en larmes , un aveu complet de tout ce qui s'étoit passé , entre elle & M. de Lindorf ; rien ne fut oublié , & le second-deffus , & le cheval emporté , & le mouchoir tombé , & la promenade au jardin ; elle avoua tout , jusqu'aux motifs secrets de son silence , dont elle avoit été si cruellement punie : jugez de tout ce que j'ai souffert pendant sa visite , disoit-elle ? Grand Dieu ! j'ai cru d'en mourir , & lui qui ne disoit rien non plus , comme si nous avions été d'accord ; & vous maman , qui , sans le savoir , me perciez le cœur à chaque instant. Ah ! pourrez-vous me pardonner ? Accablez-moi de vos reproches , je les mérite

tous ; ils seront moins vifs que ceux que je me fais à moi-même. Hélas ! la bonne chanoinesse , toute émue , toute attendrie de ses pleurs & de son récit , ne songeoit pas à lui faire aucun reproche : elle s'étoit occupée toute la nuit de son projet de mariage , qui l'enchantoit toujours plus. La seule crainte étoit que M. de Lindorf , depuis longtemps au service , & très-répandu sans doute dans le grand monde , n'eût déjà d'autres engagements ; mais la petite histoire de Caroline & la manière dont elle avoient fait connoissance , la rassurèrent parfaitement : elle crut y voir une sympathie secrète , qui lui donna les plus grandes espérances pour la réussite de ses projets : elle releva donc Caroline en l'embrassant tendrement , & en lui disant , qu'elle n'avoit rien entendu d'aussi intéressant que tout ce qu'elle venoit de lui raconter. Seulement , si j'avois su cela Il est vrai que je n'aurois pas dit bien des choses : les hommes sont déjà si avantageux , si porté à croire qu'on les distingue Au reste celui-ci me paroît bien différent des autres ; il a l'air si modeste , si honnête. — Ah ! maman , dit Caroline , en secouant la tête , je crois qu'ils se ressembtent tous : celui-ci n'ose-t-il pas déjà m'écrire ce matin. — T'écrire , mon

enfant ; montre-moi , donc , vîte comment & de quel style. — Hélas ! je l'ignore , dit Caroline en sortant le paquet de sa poche ; voilà la lettre , je ne l'ai pas ouverte : tenez , maman , vous en ferez tout ce que vous voudrez. Et ce qu'elle voulut , ce fut de rompre le cachet avec un empressement plus vif que celui de Caroline , dont la crainte diminuait beaucoup la curiosité. On trouva d'abord , à l'ouverture du paquet , une carte simple & honnête , par laquelle “ M. le baron de Lindorf présente ses honneurs à ses voisines , se fait informer de leurs fantes & de la migraine de mademoiselle de Lichtfield ”. Ce n'étoit là que le prétexte , & cette carte ne méritoit assurément pas le grand cachet qu'on avoit rompu : on passa donc bien vîte à un paquet plié en quatre , qui se trouvoit sous la carte ; Caroline l'ouvrit en tremblant , le parcourut légèrement des yeux , & lut à haute voix ce qui suit.

Du château de Risberg , ce 9 juin 17...

“ Je vais , mademoiselle , mettre le comble à mes torts & à votre colère , en osant vous écrire , je le fais : je vois déjà votre indignation , j'en sens déjà tout le poids ,

& cependant je persiste dans ma témérité. Si vous daignez seulement parcourir cette lettre, surmonter le premier mouvement qui vous portera sans doute à la déchirer, à la renvoyer sans la lire, vous comprendrez peut-être mes motifs & vous conviendrez du moins que je ne pouvois m'adresser qu'à vous seule.

“ Vous ne connoissez pas tous mes torts : non, mademoiselle, vous ne les connoissez pas, & cependant vous me traitez avec autant de sévérité que si vous saviez combien je suis coupable. Je vais donc vous l'avouer, puisque je ne gagne rien à votre ignorance. Ma franchise m'obtiendra peut-être un généreux pardon.

“ Je passai hier quatre fois dans la matinée à différentes heures sous votre pavillon, avec l'espoir de vous y trouver & de vous demander la permission de me présenter chez vous; il fut toujours trompé cet espoir, vous ne parûtes point dans ce pavillon chéri, que vous habitiez sans cesse auparavant; & moi, loin d'imaginer la vérité, loin de vous accuser de cette absence, j'osai la rejeter entièrement sur madame de Rindaw; instruite de ma témérité, ne connoissant point celui qui s'étoit introduit dans votre asyle, sans doute elle exigeoit de vous d'y renoncer.

Insensé J'osai même croire que vous obéissiez peut-être à regret. J'étois certain en me nommant de la rassurer de faire lever cette défense cruelle, & je ne balançai plus à me présenter l'après-midi chez elle. Oh, mademoiselle ! combien vous avez puni ma folle présomption. Votre accueil, si différent du sien, me prouva bientôt combien je m'étois abusé, & que c'étoit votre volonté seule qui vous éloignoit du malheureux inconnu. Vous n'avez pas voulu me laisser à cet égard la moindre illusion, le moindre doute ; je vis au premier instant que cette madame de Rindaw, que j'avois jugé si sévère, ignoroit mon existence, & que la jeune & charmante Caroline, que je croyois soumise aux ordres, aux conseils d'une amie trop sévère, n'avoit eu besoin que de ceux qu'elle reçoit d'une prudence bien rare à son âge : trop heureux encore si cette prudence n'avoit pour objet que l'inconnu, mais je me suis nommé, & je n'ai pas obtenu un regard. Votre silence obstiné, votre refus de me conduire au pavillon, ne m'ont que trop confirmé que c'est moi personnellement qui me suis attiré votre colère. Ah ! quels que soient mes torts, je n'aurai pas celui de me présenter encore à Rindaw sans votre aveu ; mais j'ose le demander

demander cet aveu que je saurai mériter. Vous avez été le témoin de la manière obligeante dont madame de Rindaw m'a reçu. "Regardez ma maison comme la vôtre, me dit-elle en la quittant". Oh, mademoiselle, que pouvois-je lui répondre, & que dois-je faire? Parlez, décidez absolument de ma conduite & de mon sort. Dois-je me refuser aux civilités de madame Rindaw, & me soumettre à l'arrêt tacite que vous avez prononcé contre moi? Dois-je vous supplier de le révoquer? J'attendrai vos ordres, & je vous le jure, ils me seront sacrés. Mais ferez-vous inexorable? & celui que votre respectable amie daigne honorer de sa protection, n'obtiendra-t-il pas, à ce titre, un pardon devenu nécessaire au bonheur de sa vie?"

Caroline, en lisant cette lettre, éprouvoit un mélange de sentimens confus, opposés les uns aux autres, & presque indéfinissables. D'abord la plus grande surprise de se trouver, sans s'en être doutée, une prudence aussi consommée. Ensuite cette espèce de honte d'un cœur honnête & vrai, qui reçoit une louange peu méritée, puis la joie la plus pure de se voir encore estimée & respectée: troublée cependant par le chagrin de ce pauvre baron, & l'embarras de le faire cesser, sans

démentir l'opinion qu'il avoit d'elle : tout cela se peignoit alternativement sur sa physionomie ; cependant le plaisir dominoit , il lui sembloit qu'on avoit déchargé son cœur d'un poids énorme ; lorsqu'elle eut fini , elle auroit voulu presser le consolant écrit contre ses lèvres , mais elle le posa sur le lit de sa maman , & saisissant une de ses mains , elle la couvroit de baisers & de larmes ; la baronne reprit la lettre , la parcourut encore ; elle en étoit toute enchantée. “ Eh bien , quand je vous disois que ce jeune homme ne ressembloit point aux autres , avois-je tort ? j'ai vu cela tout de suite ; quelle tournure délicate il a donné à votre silence , & votre embarras , qu'il prend pour de la colère : est-ce qu'il y a rien de plus modeste & de plus honnête ? Un de vos fats de la cour auroit bien su interpréter votre conduite à son avantage ; mais ce Lindorf.... En vérité il est charmant , il faut le rassurer : prenez une écritoire , mon enfant , mettez-vous là , & écrivez. — Moi , maman , dit Caroline en rougissant , je croyois que ce seroit vous. — Vous savez bien que j'ai beaucoup de peine à écrire (elle avoit en effet mal aux yeux depuis sa maladie , & sa vue s'affoiblissoit tous les jours) ; mais c'est égal , vous écrirez

en mon nom , & je vous dicterai. Caroline obéit , mais l'encre étoit épaissie , la plume alloit mal , le papier ne valoit rien ; enfin tout étant prêt avec assez de peine , & la chanoinesse ayant rêvé un moment , lui dicta :

Monsieur le baron ,

“ Votre lettre est venue fort à propos pour consoler Caroline , elle avoit été toute la nuit dans le plus violent désespoir ”. — En vérité , maman , dit Caroline en s'arrêtant , je ne mettrai point cela ; c'est contredire absolument ce qu'il pense de moi. La baronne en convint , après avoir un peu contesté. Ce commencement fut déchiré : on prit un autre papier , elle rêva encore & dicta :

Monsieur le baron ,

“ Mademoiselle de Lichtfield est dans la joie la plus vive de voir que — Eh ! maman , dit Caroline en jettant sa plume , ne parlez ni de mon désespoir ni de ma joie. Pour cette fois la chanoinesse se fâcha sérieusement , lui dit qu'elle ne se mêleroit plus de sa réponse , & qu'elle n'avoit qu'à la faire elle-même.

Caroline commençoit à croire en effet qu'elle n'en iroit que mieux ; & après avoir un peu rêvé à son tour , & déchiré encore trois ou quatre commencemens , elle eut le bon esprit de penser que la tournure la plus simple est toujours la meilleure ; elle écrivit :

“ Nous vous remercions , monsieur ,
“ de l'intérêt que vous prenez à la santé
“ de vos voisines ; ma migraine est entièrement dissipée , madame la baronne
“ a toujours mal aux yeux , ce qui la
“ prive du plaisir de répondre à votre
“ lettre , que je viens de lui communiquer.
“ Elle me charge de le faire pour elle ,
“ & de vous prier , monsieur , de sa part
“ & de la mienne , de venir ce soir à
“ Rindaw. M. le baron de Lindorf doit
“ être bien sûr , dès qu'il est connu , de
“ la manière dont il fera reçu ”.

C. D. L.

La chanoinesse trouva le style de ce billet bien commun & bien trivial ; il y avoit , selon elle , mille autres choses à dire , mais Caroline tint bon , n'y voulut rien changer , appaisa son amie par quelques caresses , & renvoya le coureur chargé de sa réponse. On assure que la lettre de

Lindorf fut relue plus d'une fois dans la journée , & que lorsqu'il arriva le soir , on auroit pu la lui réciter sans manquer un mot ; ce qu'il y a de sûr , au moins , c'est que cette lecture répétée acheva de dissiper jusqu'à la moindre trace de son chagrin de la veille ; à force de lire qu'elle étoit d'une prudence rare , elle finit par le croire elle même , tout en s'avouant qu'elle n'avoit jamais pensé au bon effet que produiroit son absence du pavillon , & le mystère qu'elle avoit fait à son amie. Il est certain du moins que c'étoit elle qui avoit eu l'idée de n'y point aller & de se taire : ainsi , relevée à ses propres yeux , n'ayant plus à rougir ni avec sa maman , ni avec elle-même , ni avec cet aimable Lindorf , elle l'attendit avec impatience & le vit arriver avec joie , mais non pas sans émotion : lui-même étoit déconcerté , un doux sourire le rassura bientôt ; ils furent tous les deux à leur aise , & la baronne leur fut d'un grand secours : elle plaisanta joliment sur l'inconnu , sur le mystère , sur la lettre , & sauva à Caroline une explication qu'elle ne demandoit pas mieux que d'éviter. Le pénétrant Lindorf s'en aperçut sans doute , ils allèrent au pavillon , & il ne dit pas un seul mot qui eût rapport à ce qui s'étoit passé , seulement il

la pria de lui chanter la romance de la jeune Hortense ; elle y consentit ; ce fut lui qui l'accompagna sur le clavecin ; il favoit très-bien la musique , cependant il manqua la mesure au refrain , & Caroline embrouilla les paroles ; malgré cela cette romance lui plut tellement qu'il l'a demanda , elle lui fut accordée , & tout de suite ployée en rouleau ; il osa baiser la main qui la lui présentoit , & dire à demi voix : comme vous êtes bonne aujourd'hui , & quelle différence de mon sort à celui d'hier : l'ingénue Caroline fut sur le point de lui dire qu'elle se trouvoit aussi beaucoup plus heureuse ; mais elle se retint : ils rentrèrent auprès de la chanoinesse , bientôt après M. de Lindorf les quitta avec la promesse de revenir le lendemain.

Celendemain & tous ceux qui le suivirent se ressemblèrent exactement , & voici l'histoire de leur vie. Caroline reprit le matin l'habitude de son pavillon , & Lindorf celle de ses promenades ; ce cheval si fougueux étoit devenu si sage , qu'il s'arrêtoit quelquefois une demi-heure entière sous cette croisée , qu'il apprit enfin à connoître , & devant laquelle il ne passa plus sans s'arrêter ; tous les après dîners le baron arrivoit de très-bonne

heure à Rindaw , où souvent il étoit retenu à souper , & toutes les soirées , lorsqu'il étoit parti , la chanoineffe , toujours plus enchantée de lui , en parloit avec enthousiasme ; Caroline approuvoit modestement ; toutes les deux se séparoient en disant qu'il étoit le plus aimable des hommes. Caroline s'endormoit en le répétant sans dessein , & sa bonne maman , en se confirmant dans ses projets d'une union que tout sembloit favoriser ,...& Lindorf... Lindorf , aimoit avec une passion qu'il ne cherchoit plus à combattre , & que chaque jour augmentoit. Né avec la sensibilité la plus active , & les passions les plus vives , il n'étoit pas parvenu jusqu'à vingt-cinq ans sans connoître l'amour , ou sans croire le connoître ; mais quelle différence de l'ardeur tumultueuse qu'il avoit éprouvée à ce sentiment tendre & profond dont il étoit pénétré pour Caroline : heureux de la voir , de l'entendre , de vivre avec elle , dans cette douce familiarité que le séjour de la campagne autorise , il ne désiroit pas pour le moment d'autre bonheur : si quelquefois dans leur tête-à-tête , que la promenade , la musique & les infirmités de la baronne rendoient assez fréquens , il avoit été sur le point de se trahir & de risquer l'aveu de ses sentimens , une sorte de ti-

midité & de respect , suite ordinaire du véritable amour , l'avoit toujours retenu : Caroline se confioit à lui avec tant d'innocence & de sécurité ; il voyoit si bien qu'elle ne lisoit ni dans son cœur , ni dans le sien propre , qu'il auroit regardé comme un crime de troubler cette heureuse ignorance , avant l'instant où lui même seroit libre de décider de son sort : d'ailleurs , à quoi lui auroit servi cet aveu ? A savoir qu'il étoit aimé autant qu'il aimoit ; il n'en doutoit pas un instant , & quand les hommes n'auroient pas là-dessus le tact tout aussi sûr que les femmes , Caroline étoit trop franche , elle connoissoit trop peu l'art de diffimuler , pour savoir cacher ses sentimens , elle seule ne s'en doutoit pas encore : ils étoient voilés dans son cœur , sous le nom de l'amitié : elle croyoit aimer Lindorf comme elle aimerait un frère , s'applaudissoit de trouver chaque jour de nouvelles raisons de l'aimer d'avantage , & n'imaginait pas qu'un attachement aussi pur pût porter la moindre atteinte à des liens qu'elle respectoit , mais qu'elle éloignoit plus de sa pensée ; eh , dans quel moment auroit-elle pu s'en occuper ! Tant que Lindorf étoit là , & il y étoit beaucoup , on ne pensoit qu'à lui seul au monde , dès qu'il n'y

étoit plus, on ne pensoit encore qu'au plaisir de l'avoir vu & à l'impatience de le revoir; aucun autre objet ne se présentoit à son esprit; absent ou présent, il étoit toujours avec elle; & Lindorf, & son amie, étoient alors pour Caroline les seuls êtres de l'univers. Cette imprudente amie ajoutoit encore, par son enthousiasme, au charme dont Caroline étoit environnée: accoutumée dès son enfance à ne penser que d'après elle, à ne voir que par ses yeux, cela seul auroit suffit peut-être pour attacher Caroline à l'objet de la prédilection de la baronne, & cette prédilection augmentoit chaque jour. Plusieurs fois, lorsqu'ils se trouvèrent seuls, son secret lui échappa à demi, elle lui fit entendre, même en termes assez clairs, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'obtenir Caroline, & qu'elle le regardoit déjà comme un fils; ainsi l'heureux Lindorf, chéri d'une de ces femmes, adoré de l'autre, jouissant peut-être plus délicieusement que s'il eût été amant déclaré, se croyoit sûr de son fait dès qu'il parleroit, attendoit sans trop d'impatience le moment où, dégagé des liens qui l'avoient retenu jusqu'alors, il seroit libre d'avouer ses sentimens à Caroline, & de lui offrir son cœur & sa main: il tra-

vailloit cependant à l'accélérer, ce moment, & depuis quelque temps, un peu plus d'agitation, quelques instans de tristesse décéloient son inquiétude & ses craintes.

Un soir, en quittant Rindaw, il avertit ces dames qu'il craignoit de ne pas les revoir le lendemain; il vouloit aller lui-même à la ville prochaine, chercher des lettres importantes qu'il attendoit avec impatience. . . . Mais, ajouta-t-il d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, on voudra bien me permettre de venir après-demain matin me dédommager de cette journée perdue. La chanoinesse l'invita pour le déjeuner, Caroline l'accompagna jusqu'au jardin, & ils se séparèrent avec l'impatience d'être au fur-lendemain. Cette journée du lendemain, la première depuis plus de deux mois qu'on avoit passée sans voir Lindorf, leur parut longue à toutes les deux. La bonne chanoinesse l'aimoit au point que, sans sons amitié pour Caroline, qui dominoit cependant toujours, il n'auroit, je pense, tenu qu'à lui de remplacer entièrement le chambellan dans son cœur, elle affuroit du moins qu'il le lui rappelloit à chaque instant, tel qu'il étoit dans le temps de leurs amours. — Mon père a donc bien

changé, disoit Caroline. — Hélas! oui, mon enfant, tel que tu le vois, il étoit charmant, & il m'aimoit à l'idolâtrie.... Si ta mère n'avoit pas été aussi riche.... Mais ce cher chambellan étoit trop ambitieux. — Ah! pensa Caroline, avec douleur, il n'a donc pas changé, & sa pauvre fille aussi est la victime de cette cruelle ambition à laquelle il a toujours sacrifié. Cette conversation, ce triste retour sur elle-même, l'amènèrent tout naturellement à penser au comte & à son union avec lui: l'absence de Lindorf, la certitude de ne pas le voir de toute la journée, avoient disposé dès le matin son ame à l'abattement & à la langueur; elle fut promener le soir son ennui & sa mélancolie dans les jardins où ses sombres idées la suivirent & l'accompagnèrent; celle du comte sur-tout la tourmentoît; malgré tous ses efforts pour l'éloigner & s'occuper d'autre chose, elle y revenoit toujours. Quelques feuilles des arbres déjà jaunes & tombées, lui rappellèrent que l'automne approchoit, & son cœur se ferra douloureusement; un poids énorme sembloit l'accabler. Quoi! le voilà déjà passé cet été, le plus beau, le plus heureux de ma vie? Il s'est écoulé comme un instant, & il ne reviendra plus; non,

il n'y aura plus de bonheur pour Caroline : voilà déjà l'automne , & si mon père alloit revenir & m'arracher de ces lieux chéris , me séparer de ma bonne maman , & si ce comte vouloit Et toi , cher Lindorf , mon frère , mon ami , mon unique ami , il ne faudroit donc plus te revoir . . . Ah ! pauvre Caroline , pourquoi l'as-tu connu , puisqu'il falloit t'en séparer ? — C'étoit la première fois qu'elle faisoit cette réflexion , elle lui parut bien cruelle , & l'affecta au point qu'insensiblement elle absorba toutes les autres.

! Tout en rêvant profondément à cette séparation , qu'elle redoutoit si fort , elle se trouva devant la petite porte à côté du pavillon ; elle étoit ouverte , & Caroline fut tentée de profiter de ce jour de solitude , pour aller se promener dans un bois qu'elle voyoit en face de l'autre côté du chemin : depuis long-temps elle en avoit l'envie , mais il ne convenoit pas de s'éloigner trop du château avec le baron ; elle étoit seule ce jour-là , il n'y avoit rien à dire , c'étoit le vrai moment de satisfaire sa fantaisie , & d'aller rêver dans un bois ; elle y parvint bientôt , & en y entrant , elle se sentit véritablement émue du spectacle qui s'offroit à ses yeux étonnés ; la soirée étoit superbe ; les derniers rayons du soleil couchant , étincelans d'or & de

pourpre , coloroient l'horifon & répandoient des flots de lumière , qui perçoient à travers l'épais feuillage des chênes antiques , élan- cés jufqu'aux nues : les oifeaux faisoient entendre de tous côtés leurs chants du foir , & la cigale fon petit gazouillement doux & monotone. Oh ! fi jamais un être vraiment fenfible n'est entré dans un bois avec indif- férence , quelle impreffion dut-il produire fur un jeune cœur exalté par un fentiment vif & tendre ? Caroline d'ailleurs n'étoit prefque point fortie de l'enceinte du châ- teau ; accoutumée aux petits arbres de fes petits bofquets , elle fe voyoit feule , pour la première fois de fa vie , fous ces dômes fombres & majestueux , élevés par la nature , & fa difpofition actuelle , à la mélancolie , ajoutoit encore à l'émotion qu'elle éprou- voit. Elle prit au hafard la première route qui s'offrit à elle , & qui paroiffoit traverser le bois dans toute fa longueur , elle la fuivit long-temps fans s'en appercevoir : enfin quelque bruit la tirant tout-à-coup de la profonde rêverie où elle étoit plongée ; elle lève les yeux & fe voit avec furprife en face & prefque dans l'avenue d'un grand & beau château. Elle n'eut pas le temps de faire beaucoup de réflexions fur ceux à qui il pouvoit appartenir Lindorf lui-même paroît dans cette avenue , il a

déjà vu Caroline, il a déjà franchi d'un saut le petit mur qui les séparoit, il est déjà près d'elle, & lui témoigne, plus par ses regards que par ses paroles, & son étonnement & sa joie de la trouver presque dans sa demeure. Caroline confuse, interdite, rougissoit jusqu'au blanc des yeux, n'osoit les lever sur Lindorf, & disoit, en balbutiant, qu'elle s'étoit égarée, qu'elle ignoroit absolument.... qu'elle croyoit Riffberg d'un tout autre côté. Lindorf eut tout-à-fait l'air de la croire, & loin de la presser de s'arrêter plus long-temps, loin de lui offrir de se reposer dans ses jardins, il eut la délicatesse de lui dire qu'il alloit tout de suite la reconduire à Rindaw, & que pour varier sa promenade, ils prendroient un autre chemin encore plus agréable. Sans doute qu'il entendoit par ce mot le chemin le plus long. Celui-ci l'étoit au double, Caroline ne put s'empêcher de le remarquer, en s'appuyant sur un bras qu'elle avoit d'abord refusé, & que la fatigue l'obligea de prendre. “ Ce
“ chemin, dit-elle, est bien plus long
“ que celui du bois”. — Il est vrai, c'est un détour; pardon, j'ai voulu vous faire faire une fois ce que je fais tous les jours. — Comment? — Oui, quand je vais à Rindaw, je passe toujours par

le chemin du bois , & quand je reviens chez moi , je prends toujours celui-ci. Caroline rougit , & ne répondit rien ; soit que ce fût une fuite de ses réflexions de la journée , ou de l'embarras qu'elle avoit éprouvé en se trouvant chez lui , la présence de Lindorf n'avoit point eu cette fois son effet accoutumé ; loin de dissiper sa tristesse , elle l'avoit augmentée , des larmes rouloient dans ses yeux ; elle sentoît que si elle eût dit un seul mot , elles auroient inondé ses joues. Lindorf au contraire avoit d'abord paru plus content qu'à l'ordinaire , la joie la plus pure étoit répandue sur sa physionomie , elle animoit tous ses traits , toutes ses expressions ; il lui parloit avec feu de la beauté de la campagne , du délice d'y vivre auprès de l'objet qui nous intéresse , &c. Elle répondoit à peine par quelques monosyllabes , & son cœur étoit toujours plus oppressé ; son abattement frappa Lindorf , il se tût & l'observoit avec des regards où se peignoient alternativement le doute , la crainte , la tendresse & l'espérance. Il sembloit avoir à dire quelque chose qu'il n'osoit prononcer. La lune s'étoit levée , sa douce lumière éclairoit leur marche silencieuse , & ajoutoit encore à leur émotion mutuelle. Enfin , Caroline ayant pris sur elle de prononcer quelques

mots, lui demanda s'il avoit reçu les lettres qu'il attendoit avec tant d'impatience. — Ces lettres, répondit Lindorf, avec un ton passionné.... Oui, je les ai reçues.... Oh! Caroline, vous ne savez pas, vous n' imaginez pas à quel point elles pouvoient influer sur mon bonheur.... Demain matin j'irai, je vous les communiquerai, chère Caroline, tendre amie de mon cœur; vous lirez enfin dans ce cœur qui brûle de s'ouvrir entièrement à vous.... Vous saurez tout ce que je pense, tout ce que je sens; & cet entretien que je vous demande, décidera du sort de toute ma vie. Ces mots, & plus encore le ton dont ils étoient prononcés, effrayèrent Caroline, & sans doute achevèrent de déchirer le voile qui déjà commençoit à s'entr'ouvrir: sans avoir la force de répondre un seul mot, elle eut celle de dégager son bras qu'il pressoit avec ardeur, & se trouvant précisément alors devant la petite porte de son bosquet, elle y entra avec précipitation, en lui disant d'une voix étouffée: adieu Lindorf, à demain, & moi aussi je vous parlerai, je vous apprendrai.... Vous saurez.... Alors elle n'y put tenir plus long-temps, sa tête se pencha sur son sein, ses larmes, trop long-temps retenues, coulèrent en abon-

dance ; un tremblement universel la força de s'asseoir sur un banc qui se trouvoit derrière elle , & Lindorf.... Lindorf l'a suivie ; il est à ses pieds , il presse avec transport ses deux mains qu'il couvre de baisers , & qu'elle ne songe point à retirer ; il ose même la ferrer dans ses bras , & la tête de Caroline se penche sur son épaule. Oh ! ma bien-aimée, lui disoit-il, laisse-moi les effuyer ces précieuses larmes , qui sont le gage de mon bonheur.... Fille adorée, calme-toi, rassure-toi, c'est ton ami , ton amant , & bientôt ton époux qui t'en conjure. Ce mot terrible rappella Caroline à elle-même & à ses devoirs ; elle se leva avec effroi , le repoussa loin d'elle , voulut parler , ne put articuler un seul mot ; & frémissant du danger qu'elle avoit couru , elle sentit que dans ce moment la fuite étoit le seul parti qu'elle eût à prendre. Se dégageant donc avec effort des bras de Lindorf qui vouloit la retenir , elle s'échappa , & courut se renfermer dans son appartement ; elle se jeta sur le premier siège qu'elle trouva , & fut assez mal pendant quelques instans , pour perdre toutes ses idées. Cet état ne dura pas long-temps , & ceux qui le suivirent furent bien plus affreux. Heureusement pour elle , son amie s'étoit

mise au lit avant le souper, ce que lui arrivoit quelquefois, & dormoit profondément. Elle fut donc dispensée de paroître; & pour être plus libre encore de se livrer à la douleur sans témoins, elle prit le parti de se coucher aussi & de renvoyer sa femme de chambre. Dès qu'elle put réfléchir, non pas de sang froid, mais avec un peu plus de calme à sa situation actuelle, elle sentit qu'il falloit au plutôt instruire Lindorf qu'elle n'étoit plus libre, & se condamner à ne plus le revoir. L'arrêt étoit bien dur, la vertu le prononça, mais le cœur en gémit; il n'étoit plus possible à Caroline de se faire la moindre illusion sur la nature de ses sentimens. C'étoit l'amour dans toute sa force, & d'autant plus violent qu'il se faisoit connoître par les traits les plus aigus de la douleur. Si son désespoir en augmenta, elle n'en fut que plus confirmée dans la résolution qu'elle venoit de prendre; le danger étoit trop pressant pour balancer un instant.... Mais comment lui faire cette terrible confidence? La scène de la veille étoit trop présente à son esprit pour risquer de la renouveler: elle sentoît qu'il lui seroit impossible de le voir, de lui parler, de lui dire elle-même: séparons-nous pour toujours. Une lettre étoit donc le seul moyen,

elle s'en occupa toute la nuit, elle n'étoit pas facile à composer cette lettre; chaque expression, chaque phrase lui paroïssoit ou trop froide, ou trop tendre: enfin quand elle eut trouvée à-peu-près le tour qu'elle lui vouloit donner, elle s'impacienta que le jour parût pour l'écrire; elle ouvroit à chaque instant ses rideaux, & dès qu'elle apperçut les premiers rayons de l'aurore, elle sortit de son lit, passa une robe, & voulut commencer sa pénible tâche: mais on sait que tous ses meubles avoient insensiblement pris le chemin du pavillon, son secrétaire y avoit passé comme tout le reste. Elle ne trouva pas dans sa chambre dequoi tracer un seul mot: il falut prendre patience, attendre que les gens du château fussent levés & eussent ouvert les portes. Comme aucun d'eux n'avoit d'amant à congédier, ils dormirent encore une bonne heure; Caroline la passa à sa fenêtre; il n'auroit tenu qu'à elle d'y jouir du plus beau des spectacles, & sans doute pour la première fois de sa vie, le développement insensible du jour, les gradations de la lumière, enfin le lever du soleil paroissant dans toute sa gloire, animant toute la nature, ne firent aucune impression sur son cœur déchiré. Lindorf qu'elle alloit éloi-

gner d'elle, & rendre malheureux ; Lindorf, dont elle n'avoit connu l'amour & senti combien il lui étoit cher, qu'au moment de s'en séparer, pour toujours, obscurcissoit tout à ses yeux, elle ne pensa qu'à lui ; elle ne vit que lui ; les brillantes couleurs de l'aurore, & les rayons du soleil, & le réveil de la nature, tout fut perdu pour elle. Dès qu'elle put sortir, elle courut au pavillon : il étoit essentiel que Lindorf reçut sa lettre avant que d'arriver à Rindaw, & Caroline ne doutoit pas qu'il n'y vint aussi-tôt qu'il lui seroit possible : elle s'achemina donc tristement, mais que devint-elle, lorsqu'en entrant dans le pavillon, dont la porte étoit ouverte, elle vit, ou croit voir Lindorf lui-même, assis dans le fond, pâle, abattu, les cheveux en désordre, & qui, la tête appuyée sur une main, paroissoit plongé dans une profonde rêverie. Je dis qu'elle crut le voir, parce qu'elle eut un instant l'idée que c'étoit une illusion de son imagination égarée & trop occupée de lui. Elle fit un cri perçant, mais elle ne put douter que ce ne fut bien lui-même, lorsqu'à ce cri elle le voit s'élancer de sa place, courir à elle, tomber à ses pieds, & lui dire, avec une impétuosité qu'elle ne put arrêter : Oh ! Caroline, pardonnez...

celui qui vous adore ne vous a point compromise ; hier en vous quittant je fus chez moi , j'y ai passé la nuit , mais pensez-vous que le sommeil ait approché de mes paupières ? Au point du jour je me suis levé , je suis parti , cette porte étoit restée ouverte . . . Je ne sais comment je me suis trouvé ici. Mais , Caroline , je le jure , je n'en sortirai pas que vous n'ayez décidée de mon sort , ou plutôt laissé interpréter ton silence & ton trouble à ton heureux amant ; un sourire me suffit , sûr de ton aveu , sûr de l'aveu de notre amie , je cours obtenir celui de ton père . . . Demain peut-être , demain , c'est à ton époux que tu pourras avouer sans rougir que tu l'aimes. C'étoit sans doute le moment de parler , de détruire d'un seul mot les douces illusions de l'amant ; mais qu'il étoit pénible à prononcer ce mot cruel , il s'arrêtoit sur les lèvres de Caroline , elle vouloit & ne pouvoit l'articuler. Lindorf prévenu , continuoît à interpréter ce silence en sa faveur , à l'attribuer à la modestie , à l'embarras , à la timidité , & voulant enfin le vaincre & la forcer à parler , il se leva précipitamment , courut à son chapeau qu'il avoit posé sur le clavecin. Chère Caroline , dit-il en le prenant , je n'ai pas un

instant à perdre, quand ils s'agit d'affûrer mon bonheur; je n'exige plus un aveu qui paroît trop vous coûter; mais, si vous ne me défendez pas de partir, je vole à l'instant à Berlin, & j'en reviens bientôt, je l'espère, avec le droit de le demander. Alors Caroline effrayée, rassemblant toutes ses forces, court à lui: qu'allez-vous faire, Lindorf? vous ne savez pas... Apprenez... Quoi donc? — Un secret. — Quel secret? parlez, Caroline, vous me faites mourir. — Hé bien! je suis... — Vous êtes? — Mariée.... La foudre tombée aux pieds de Lindorf l'auroit sans doute moins frappé. — Mariée! répéta-t-il avec l'accent de la terreur, & le plus profond silence succéda à ce mot, ou plutôt à ce cri. Caroline tremblante s'étoit assise, & couvrait son visage de son mouchoir.... Lindorf se promenoit à grands pas.... Mariée, répéta-t-il encore en se frappant le front. — Et après un autre moment de silence... Non, non, c'est impossible, absolument impossible. Vous m'abusez, Caroline, vous vous jouez d'un malheureux dont vous égarez la raison: cessez ce jeu cruel; dites.... dites-moi que vous n'êtes point mariée. — Il n'est que trop vrai que je le suis, répondit Caroline d'une voix altérée. — Mais votre amie? — Elle

l'ignore, je vous l'ai dit, c'est un secret.
 —Oh Caroline! Caroline, où m'a conduit ce fatal secret, malheureux pour toute ma vie!... Pendant quelques momens il fut dans une agitation qui tenoit du délire: il s'afflevoit, se relevoit, appuyoit sa tête contre le mur; tous ses mouvemens tenoient de la fureur. Lindorf, cher Lindorf, disoit Caroline, au nom du ciel, calmez-vous. Eh, ne suis-je pas bien plus malheureuse encore?... Vous, malheureuse: oh! Caroline.... Alors l'attendrissement prenant le dessus, des larmes.... oui, des larmes, toutes amères qu'elles étoient, le soulagèrent un peu: au bout de quelques momens il put se rapprocher d'elle. Caroline, lui dit-il d'un ton plus doux, expliquez-moi donc ce mystère, dont la découverte me tue: quel est-il cet inconcevable époux, qui peut ainsi vous laisser à vous-même, négliger à cet excès le plus grand des bonheurs? Caroline, qui pouvoit à peine parler, consolée cependant de le voir un peu plus tranquille, lui fit succinctement l'histoire de son mariage avec un seigneur de la cour, qu'elle ne nomma point, voulant respecter le secret du comte, & sans parler même de ce qui pouvoit le désigner; elle dit seulement qu'une répugnance invincible pour un

lien auquel elle s'étoit soumise par obéissance l'avoit obligée à demander cette séparation , au moins pour quelque temps , qu'on la lui avoit accordée sous la condition de garder le secret ; je manque peut-être , dit-elle , à un de mes devoirs en le révélant , mais du moins je saurai remplir tous les vœux , quelques pénibles qu'ils soient à mon cœur : adieu , Lindorf , séparons-nous , fuyez-moi pour toujours ; oubliez , s'il est possible , l'infortunée Caroline. — Que je vous fuie ! que je vous oublie ! reprit Lindorf , dont la physionomie s'étoit éclaircie pendant le court récit de Caroline. Ah ! jamais , jamais Mes espérances se raniment , & j'ose encore entrevoir le bonheur. — Qu'est-ce que vous dites , Lindorf , la douleur vous égare ? Non , je puis encore être heureux si vous daignez y consentir Oh , ma Caroline , écoute-moi : ton cœur m'a nommé , tu t'en défendrais en vain , il m'appartient ce cœur , que j'ai mérité par l'excès de mon amour , & mes droits sont bien plus sacrés que ceux d'un tyrannique époux , qui a abusé de l'autorité paternelle ; dites un seul mot , & ces liens abhorrés seront brisés ; ils le seront , j'ose vous l'affirmer ; le roi est juste , il m'aime , il m'entendra ; & d'ailleurs , j'ai un moyen sûr ,

sûr, un appui.—Malheureux Lindorf, interrompit Caroline, perdez un espoir chimérique ; le roi lui-même les a formés, ces nœuds que rien ne peut rompre. Eh ! quel appui peut balancer un instant la faveur du comte de Walstein ?—Du comte de Walstein, reprit Lindorf !—Son nom m'est échappé, dit Caroline, mais je compte sur votre discrétion. Jugez donc s'il vous reste le moindre espoir ; c'est lui qui..... Oui le comte de Walstein est mon époux. Lindorf, les yeux fixés en terre, les bras croisés, ne répondit pas un mot & paroïssoit absolument absorbé dans ses pensées : enfin sortant tout-à-coup de cet état de stupeur :—Caroline, dit-il à demi voix, & sans presque la regarder, je vais vous quitter, mais je reviendrai demain matin, il est essentiel que je vous parle encore ; demain à la même heure soyez ici dans ce pavillon, je l'exige de votre amitié : dites, puis-je y compter, y ferez-vous demain matin à huit heures, vous trouverai-je ici ?—J'y serai, dit Caroline, sans trop savoir ce qu'elle répondoit.—A demain donc, reprit Lindorf, en faisant un pas pour se rapprocher d'elle, mais se reculant tout-à-coup, il prit son chapeau, & disparut. Qu'on juge de l'état

où il laissa Caroline, de la confusion d'idées qui remplissoient sa tête & son cœur : celle qu'elle le reverroit encore fut la première. Mais qu'est-ce qu'il pouvoit avoir à lui dire, qu'il n'eût pu dire dans ce moment ? Pourquoi ce rendez-vous demandé avec tant d'instances, & même avec une sorte de solennité ? Elle se repentoit presque d'y avoir consenti : cependant auroit-elle pu le refuser ? D'ailleurs, il étoit possible qu'il n'eût pas perdu l'idée de faire rompre son mariage, il n'avoit point dit qu'il y eût renoncé ; il étoit donc essentiel de le revoir, pour le dissuader de faire des démarches inutiles, qui n'aboutiroient qu'à découvrir leur liaison & rendre Caroline plus malheureuse. Cela la détermina à être exacte au rendez-vous : elle pensa ensuite à l'embaras de cacher plus long-temps sa position à la chanoinesse. Qu'alloit-elle penser de l'absence de son cher Lindorf ? Et Caroline elle-même sentoît que ce seroit une consolation pour elle de pouvoir épancher sa douleur, & verser des larmes dans le sein de cette indulgente & tendre amie. Mais on avoit exigé d'elle une promesse si forte, si positive, & la punition dont elle étoit menacée lui paroïssoit si terrible, qu'elle n'osoit pas confier son secret sans

permission ; c'étoit assez , c'étoit trop même , d'en avoir instruit Lindorf, & son motif pouvoit seul la justifier. Elle prit donc le parti d'écrire tout de suite à son père , pour lui demander cette permission.

“ Il ne lui étoit plus possible , lui disoit-
 “ elle, de dissimuler avec sa bonne maman,
 “ & de lui cacher plus long-temps son
 “ mariage ; son ignorance à cet égard
 “ l'exposoit à des conversations pénibles
 “ & souvent répétées. Prête à se trahir
 “ à chaque instant , elle demandoit en
 “ grace la permission d'avouer un secret
 “ qui coûtoit trop à son cœur , & bleffoit
 “ la reconnoissance & l'amitié qu'elle de-
 “ voit à Mde. de Rindaw. Qu'est - ce
 “ qu'on avoit à craindre ? La mauvaise
 “ santé de la baronne ; son goût pour la
 “ retraite , affuroient de sa discrétion : à
 “ qui le diroit-elle , puisqu'elle ne voyoit
 “ jamais personne ? D'ailleurs , ajouta
 “ Caroline (qui voulut prévenir & la
 “ visite & les persécutions qu'elle redou-
 “ toit) décidée , comme je le suis, à ne
 “ point la quitter , à rester auprès d'elle
 “ autant qu'elle vivra, il m'est affreux de
 “ n'oser ouvrir mon cœur à celle qui
 “ m'a tenu lieu de mère..... Oui , mon
 “ père , il m'en coûte sans doute de vous

“ affliger , de vous priver d’une fille qui ,
“ si vous l’eussiez voulu , ne vous auroit
“ jamais quittée , dont la vie auroit été
“ consacrée à vous prouver sa tendresse ;
“ mais vous en avez ordonné autrement :
“ permettez donc , à mon tour , que j’use
“ de la liberté que mon époux & mon
“ roi m’ont donnée , *je puis demeurer à*
“ *Rindaw autant que je le voudrai* : tel est
“ l’arrêt qu’ils ont prononcé , & que je
“ n’ai point oublié. Je déclare donc que
“ je le voudrai , aussi long-temps que mon
“ unique amie existera , que mes soins
“ lui pourront être utiles , & que mon
“ cœur & ma raison se refuseront aux
“ liens que j’ai formés, &c.”

Quand cette lettre fut écrite & envoyée , Caroline se sentit un peu soulagée ; son secret lui pesa moins dès qu’elle pensa qu’elle auroit dans quelques jours la liberté de l’avouer , & l’idée qu’elle ne seroit point obligée de revoir le comte , peut-être de bien des années , la consola un peu de ne plus revoir Lindorf. C’est trop d’avoir le double tourment de renoncer à ce qu’on aime & la crainte de vivre avec ce qu’on hait ; persuadée que sa fermeté la dispenseroit de ce dernier malheur , elle se sentit la force de supporter l’autre. Je ne le reverrai plus ,

dit-elle , mais au moins je ne verrai personne , & je pourrai penser fans cesse à lui , dans ces lieux , qu'il m'a rendu si chers. Elle eut la force , malgré son agitation intérieure , de supporter la conversation de la chanoinesse , qui lui demandoit , à chaque instant , si elle ne croyoit pas que M. de Lindorf viendrait ce jour-là , & qui s'étonnoit beaucoup qu'il ne fût point arrivé de bonne heure comme il l'avoit dit. Sans son mal d'yeux , qui empirait tous les jours , elle se feroit apperçue sans doute de la pâleur , de la rougeur , du trouble de Caroline ; mais elle ne vit rien , ne parla que de son cher baron , s'inquiéta de son absence , & se promit bien d'envoyer le lendemain savoir de ses nouvelles , s'il ne paroïssoit point ce jour-là. Enfin elle se retira dans son appartement & Caroline dans le sien , où elle passa cette nuit comme la précédente. Dès qu'elle fut levée , elle courut au pavillon : l'heure du rendez-vous étoit passée , & Lindorf n'arrivoit point ; elle attendit une demi-heure , qui lui parut un siècle , & pendant laquelle elle ouvrit & referma dix fois la petite porte , & la croisée qui donnoit sur le chemin : elle alloit sans cesse de l'une à l'autre , regardoit du côté par où Lindorf devoit venir , aussi

loin que sa vue pouvoit aller : enfin elle l'apperçut , & son émotion fut si vive , qu'elle l'obligea de s'asseoir , & qu'elle ne put le saluer lorsqu'il entra , que par une inclination de tête ; sa pâleur extrême , son abattement la frappèrent ; il s'avançoit en tremblant , & sans prononcer un seul mot ; quand il fut près d'elle , il mit un genou en terre , & lui présentant un gros paquet cacheté & une boîte à portrait : recevez ceci , dit-il d'une voix basse & altérée , de la part d'un ami. Adieu , Caroline , adieu , foyez heureuse ; & lui ayant baisé la main deux fois , avec passion & respect , il se releva , mit son mouchoir sur ses yeux , & reffortit du pavillon.

Sans le paquet & la boîte , qui étoient là , sur ses genoux , Caroline auroit cru que cette apparition subite étoit un songe , une illusion. Elle suivit Lindorf des yeux avec un étonnement stupide ; dès qu'elle ne le vit plus , ses bras s'étendirent d'eux mêmes vers la porte. Oh ! Lindorf, Lindorf , s'écria-t-elle ! Mais Lindorf n'y étoit plus , il ne l'entendoit plus. Elle se lève avec transport , laisse tomber ce qu'il lui a remis , court à la croisée , & le voit encore qui s'en alloit avec rapidité : bientôt elle l'a perdu de vue. Alors ses larmes

coulent en abondance , & préviennent peut-être un évanouissement ; pendant long-temps elle se livra au plus violent désespoir. C'en est fait , je ne le reverrai plus , s'écrioit-elle, il est perdu pour moi... & les sanglots coupoient sa voix , arrêtoient sa respiration , & ses larmes recommençoient avec plus de violence. Enfin ses yeux se portèrent sur le paquet & la boîte , qu'il lui avoit laissé , & qui étoient à terre devant elle. Sans doute elle y trouveroit quelques éclaircissmens sur cet adieu si singulier : elle relève d'abord la boîte. C'est son image que je vais voir , pensoit-elle , en cherchant à l'ouvrir : cher Lindorf , en ai-je besoin pour me rappeler tes traits. C'étoit cependant une consolation dont elle sentoit tout le prix ; elle ouvre. Quelle est sa surprise !.....C'est bien l'uniforme de Lindorf ; c'est bien un capitaine aux gardes , mais ce n'est point celui qu'elle aime ; c'est bien un très-bel homme , mais entièrement différent de Lindorf , & qui lui est inconnu. Elle ferme promptement la boîte , la jette sur la table avec colère , & court au papier : voyons , dit-elle , si cet homme inconcevable m'expliquera ce mystère. De qui donc est ce portrait , & que veut-il que j'en fasse ? Elle décachete le paquet , il

renfermoit un gros cahier de l'écriture de Lindorf ; Caroline étoit si faisi qu'elle ne comprenoit rien d'abord à ce qu'elle lisoit , cependant elle rassembla toutes ses idées , s'affit auprès d'une fenêtre , prit le cahier & commença sa lecture.

CAHIER DE LINDORF.

DU CHATEAU DE RISBERG.

Il étoit daté de la veille après l'avoir quitté.

Neuf heures du matin.

LE général de Walftein , père de l'ambassadeur , ayant dans sa jeunesse fait un voyage en Angleterre vit lady Matilde Seymour, il l'aima, lui plût , demanda sa main , l'obtint , la ramena dans sa patrie , & la rendit la plus heureuse des femmes ; deux enfans seulement furent le fruit de cette union. - Ils eurent d'abord un fils qui remplit tous leurs vœux (c'est le comte actuel , unique soutien de cette illustre famille qui s'éteindroit avec lui) , & douze ans après une fille , dont la naissance tardive , inattendue , coûta la vie à sa mère ; le général fut au désespoir ; il avoit

adoré son épouse, il demeura fidèle à sa mémoire : quoique jeune encore il déclara qu'il ne reprendroit point de nouveaux liens, & qu'il consacrerait le reste de ses jours au service de son prince, de sa patrie & à l'éducation de ses enfans. La fille, à laquelle il donna le nom de Matilde, fut remise aux soins des sœurs du général, dont l'une avoit épousée le baron de Zastrow, gentilhomme Saxon, mais établi pour lors à Berlin, en sorte qu'elle fut également sous les yeux de son père. Son fils, conduit par lui-même dans le chemin de l'honneur & de la vertu, annonçoit dès son enfance tout ce qu'il devoit être un jour, donnoit à ce tendre père les espérances les plus flatteuses, & lui promettoit la plus douce récompense de ses soins. Hélas ! il n'en jouit pas longtemps : la guerre étoit allumée entre l'Autriche & la Prusse. Le général, commandant une partie de notre armée victorieuse, s'étoit signalé dans plusieurs occasions ; le roi le distinguoit déjà comme un de ses meilleurs officiers, lorsqu'il eût le bonheur de pouvoir prouver à son maître son zèle & son dévouement, en lui sacrifiant sa vie à la bataille de Molviez. Le roi ne comptant que sur son courage, oubliant sa sûreté, se trouva dans le plus grand

danger, poursuivi par quelques hussards Autrichiens ; son cheval ayant reçu une blessure qui l'empêchoit d'avancer ; il risquoit d'être pris ou tué, lorsque le général de Walfstein s'en aperçut : suivi seulement de son fils âgé de seize ans, qui faisoit sa première campagne à ses côtés, comme simple volontaire, il se précipite entre les hussards & le roi ; le jeune comte se hâta de lui donner son cheval, pendant que son père blesse ou met en fuite ceux qui le poursuivoient, & reçoit lui-même le coup mortel, destiné sans doute au monarque. Son fils & quelques officiers, du nombre desquels étoit mon père, son plus intime ami, le transportèrent dans sa tente ; le roi consterné les suivit : les chirurgiens ayant examiné sa blessure, prononcèrent qu'il n'avoit plus que quelques instans à vivre ; son fils, à genoux devant son lit, se livroit au plus vif désespoir, & ne cessoit de répéter : Oh ! mon père ! & pourquoi n'est-ce pas moi qu'ils ont tué ! Le général rassembla le peu de force qui lui restoit, pour le consoler, & le recommanda au roi. “ Sire, lui dit-il, je vous le remets, il a partagé mes périls & ma gloire, il faudra comme moi vivre & mourir pour vous ; vous lui servirez de père, ainsi je serai remplacé, & pour vous &

pour lui : “ Et vous , jeune homme , montrez plus de fermeté , enviez ma mort glorieuse au lieu de la pleurer , & méritez par votre courage l’auguste père auquel je vous confie.... Oui , je serai son père , dit le roi , véritablement ému & touché , en serrant dans ses bras le jeune comte , je n’oublierai jamais que c’est pour moi qu’il a perdu le sien , & je lui dois aussi la vie ; il sera désormais mon fils & mon ami , & pour vous le prouver , je lui donne dès ce moment une compagnie aux gardes , qui le fixera près de moi pendant sa jeunesse , & ne fera que le prélude des bienfaits que je répandrai sur lui. Le jeune comte absorbé dans sa douleur , ne répondit rien & n’entendit peut-être pas ce que le roi disoit. Une expression de reconnaissance & de joie se peignit encore sur le visage expirant du général , & ranima ses yeux déjà couverts des ombres de la mort ; il tendit une main à son roi , l’autre à son fils , & faisant encore un effort , il dit à ce dernier.... “ Mon fils.... Votre sœur.... Ma chère petite Matilde.... C’est à vous que je confie le soin de son bonheur.... Pauvre enfant.... Mais vous lui restez..... Vous remplacerez..... — Il ne put achever , le comte voulut lui répondre , les sanglots étouffoient sa voix ,

mais l'ardeur avec laquelle il baïsa la main du général valoit bien tout ce qu'il auroit pu lui dire ; cette main étoit déjà glacée , & l'instant après il rendit le dernier soupir dans les bras de mon père qui le soutenoit , en lui disant : & vous aussi Lindorf , vous aimerez mes enfans
Oh ! mon roi ! mon fils , mon ami , ne me regrettez pas ! je meurs le plus heureux des sujets & des pères.

Peut-être , madame , que ces intéressans détails ne vous sont point inconnus ; mais dans ce cas-là , j'ai cru pouvoir au moins vous les retracer : cependant j'ai lieu de présumer que vous les avez ignorés ; ils auroient sans doute fait sur votre ame la même impression qu'ils faisoient sur la mienne , quand mon père , témoin de cette scène touchante , se plaisoit à me la raconter. Oh ! comme elle enflammoit mon cœur ! comme elle excitoit en moi la plus vive admiration , pour ce jeune héros , qui dans un âge aussi tendre avoit déjà sauvé la vie à son roi , & su montrer à la fois tant de courage & de sensibilité ! Avec quelle ardeur je désirois de le connoître , & de m'attacher à lui , de l'imiter , s'il m'étoit possible ! Combien je sollicitai mon père , ou de me mener à Berlin ou

d'obtenir du roi que le comte de Walstein vînt passer quelques temps avec nous !

La mauvaise santé de mon père l'avoit obligé de quitter le service peu d'années après la mort du général , & depuis lors il s'étoit absolument fixé dans une terre au fond de la Silésie. Plusieurs années s'écoulèrent sans que la passion que j'avois de voir le comte pût être satisfaite ; j'étois trop jeune encore pour paroître à la cour , ensuite mes études commencèrent , on ne voulut pas les interrompre , & mon père , malgré ses sollicitations fréquentes , ne pouvoit obtenir du roi de se séparer de son fils adoptif , auquel il s'attachoit tous les jours davantage : jamais peut-être on n'avoit joui d'un tel degré de faveur , mais jamais aussi il n'en fut de plus méritées ; loin de s'en prévaloir , il ne se servoit de son ascendant sur l'esprit de son maître que pour faire des heureux : aussi , loin d'être envié , il étoit adoré ; le nom du jeune comte de Walstein ne se prononçoit pas sans attendrissement & sans éloges , tous les pères le propoisoient pour modèle à leurs fils , toutes les mères faisoient des vœux pour qu'il devint l'époux de leurs filles , mais peu osoient s'en flatter , le monarque annonçoit qu'il vouloit le marier lui-même , & sans doute la plus

aimable des femmes lui étoit déjà destinée... Oh ! Caroline.... Caroline !.... Mais ai-je le droit de murmurer ? Non , vous deviez appartenir au meilleur des hommes , être la récompense de ses vertus , & le comte de Walftein pouvoit seul vous mériter. Enfin le moment tant désiré de le voir & de le connoître arrive. Au retour d'une campagne fatigante , le jeune comte , ayant besoin de repos , se joignit à mon père , pour supplier le roi de lui permettre de passer une partie de l'été à Ronebourg (c'est la terre que mon père habitoit). Il n'étoit pas au pouvoir de sa majesté de lui rien refuser , il l'obtint , quoiqu'avec peine : j'appris cette nouvelle avec transport ; il arrive , & je vis que la renommée , loin d'avoir exagérée , étoit bien au-dessous de la réalité. Le comte dans la fleur de l'âge (il avoit alors vingt-quatre ans) joignoit à la figure la plus noble , les traits les plus réguliers , & la physionomie la plus expressive : ses yeux sur-tout étoient le miroir de son ame , ils peignoient à la fois sa bonté & sa sensibilité ; au seul récit d'un trait de vertu ou de courage , ils s'animoient & brilloient comme l'éclair : il étoit grand , très-bien proportionné , assez d'embonpoint , la jambe remarquablement belle. Je vois votre

surprise , Caroline Oui , tel étoit alors votre époux , tel il seroit encore , si Oh ! Caroline , j'implore votre pitié ! . . . Dans quel affreux détail je vais entrer , quel terrible aveu je dois vous faire ; peut-être dans quelques momens serai-je odieux à celle Mais non , non , l'ame sensible de Caroline s'attendrira sur mon sort , elle saura me pardonner & me plaindre Ah ! quels que soient mes torts , je suis assez puni .

En cet endroit les larmes , qui offusquoient les yeux de Caroline , l'obligèrent à discontinuer ; le cahier s'échappa de ses mains , ses regards se portèrent d'eux-mêmes sur la boîte à portrait ; elle comprit de qui il pouvoit être , étendit le bras pour la prendre , & le retira promptement sans avoir osé la toucher ; son cœur palpitait avec force , toutes ses idées étoient confuses , elle eut besoin de les rappeler & de se recueillir un moment avant que de recommencer sa lecture ; elle soupira profondément , effuya ses yeux , les porta encore sur cette boîte , les détourna tout de suite , releva son cahier , & continua avec une émotion qui s'augmentoît à chaque ligne .

J'étois dans ma dix-neuvième année quand le comte vint à Ronebourg : malgré la diffé-

rence de nos âges & de nos positions, il me prévint par les offres & l'affurance d'une amitié dont je fus d'autant plus flatté que j'avois précisément alors le plus grand besoin d'un ami; mon cœur brûloit de s'épancher avec quelqu'un qui pût me comprendre, & partager ce que j'éprouvois. J'aimois avec fureur Mais non, non, je n'aimois pas, ce feroit profaner ce mot, & j'ai trop appris depuis à connoître l'amour pour confondre à présent ces deux sentimens. . . . Je défilois avec passion, avec égarement, une jeune fille née dans la condition la plus obscure, mais dont les attraits auroient mérités un trône. Oui, Caroline, Louise étoit belle, elle l'étoit sans doute, puisque dans ce moment encore, je puis le penser & vous le dire.

Ici Caroline eut une espèce d'étouffement, ou de serrement de cœur, qui l'empêchoit de respirer; elle se pencha sur son siège, eut recours à son flacon, & quand elle fut un peu ranimée, elle continua sa lecture.

Louise étoit fille d'un ancien sergent de mon père, qui depuis long-temps avoit les invalides, & d'une femme-de-chambre de ma mère; ils vivoient à un quart de lieue de Ronebourg, dans une petite ferme que

mes parens leur avoient donnée pour récompense de leurs services. Pendant mon enfance j'étois continuellement chez eux, & dans les bras de la bonne Christine, qui m'avoit nourri, & qui m'aimoit comme son propre fils. Fritz, mon frère de lait, étoit mon intime ami; Louise, plus jeune de quelques années, étoit bien plus encore pour moi, je ne pouvois me séparer d'elle un instant, ni quitter la ferme du bon Johanès; il fallut m'éloigner cependant de cette famille qui m'étois si chère, & lorsqu'on m'envoya dans une université, je versai bien autant de larmes en me séparant de Christine, de Johanès, & sur-tout de ma chère petite Louise, qu'en quittant la maison paternelle. J'obtins la permission d'emmener Fritz avec moi, & de me l'attacher pour toujours; j'ignorois alors que ce garçon avoit l'ame aussi vile, aussi basse, que ses parens l'avoient honnête, ou plutôt le genre de ses vices ne s'étoit point encore développé; je le voyois actif, fidèle, intelligent, zélé pour mon service & pour mes intérêts; il étoit fils de ma nourrice, frère de Louise; que de titres pour l'aimer & lui accorder toute ma confiance! aussi fut-il plutôt avec moi sur le pied d'un ami, que sur celui d'un domestique.

Quelques années de séjour, à Erlang, affoiblirent beaucoup le souvenir de la petite ferme de Johanes & des plaisirs de mon enfance; ils se renouvelloient cependant quelquefois par les lettres que Fritz recevoit de sa sœur, & qu'il me montrait; il y avoit toujours un petit article si tendre pour son jeune maître; elle lui recommandoit si fort de l'aimer, de le bien servir; elle lui demandoit avec tant d'empressement de mes nouvelles, que j'étois attendri en les lisant, que J'éprouvois une véritable impatience de revoir celle qui les écrivoit; il en reçut une qui lui apprenoit la mort de leur mère, ma bonne & chère Christine. Louise étoit désespérée; elle peignoit sa douleur avec une énergie si forte & si naïve que le cœur le plus dur en auroit été touché; je pleurai sincèrement celle qui, depuis ma naissance, m'avoit prodigué les soins les plus tendres; je la pleurai plus que Fritz, & je fus moins vite consolé. Je me suis rappelé, depuis, qu'un jour que je lui parlois de mes regrets, sur la mort de sa mère, il lui échappa de me dire: Vous pourrez voir Louise bien plus librement. Si j'avois eu plus d'âge & d'expérience, ce seul mot m'auroit dévoilé son odieux caractère; mais j'avois encore cette

précieuse innocence qui ne laisse pas même soupçonner le mal , & je n'y fis alors aucune attention. Peu de temps après je fus rappelé dans ma famille , je revins à Ronnebourg quelques mois avant l'arrivée du comte , & dès le lendemain je courus à la ferme de Johanes , accompagné de Fritz : grand Dieu ! que devins-je en revoyant Louise , & quel changement inoui quelques années avoient apporté à sa figure , & à l'impression qu'elle me fit. Jamais je n'avois rien vu d'aussi beau ; elle étoit en deuil , son corset noir marquoit sa taille charmante & faisoit ressortir sa blancheur ; l'émotion & le plaisir animoient son teint des plus belles couleurs , & ses grands yeux bruns de l'expression la plus vive & la plus touchante ; ses cheveux noirs comme le ruban qui les nouoient , rattachés en grosses tresses autour de sa tête , toute la fraîcheur , tout l'éclat de la jeunesse

Pardon , Caroline , si je m'appesantis sur des détails qui doivent peu vous intéresser , & qui me sont depuis devenus bien indifférens à moi-même , mais j'ai besoin d'excuses pour les excès où va m'entraîner une passion effrénée , & je n'en puis trouver que dans les charmes de celle qui l'inspiroit ; ils eurent l'effet le plus prompt & le plus terrible. En allant à la ferme ,

J'avois résolu , pour m'amuser , de laisser deviner à Louise lequel des deux étoit son frère , & pour cet effet je m'étois mis à-peu-près comme lui ; mais mon extase , mon trouble , mon saisissement , me décelèrent bientôt. Fritz rioit & voyoit avec joie l'impression que sa sœur faisoit sur moi. Elle étoit accourue les bras ouverts & le plaisir dans les yeux ; mais tout-à-coup elle s'arrêta devant moi , me fit une révérence gauche , que je trouvais remplie de grace , & se jettant au cou de son frère , elle fondit en larmes ; j'étois tout aussi ému qu'elle , le vieux Johanes vint ajouter encore à mon émotion ; il me reçut avec tendresse & respect , nous entrâmes dans la ferme , il me parla de Christine , de sa mort , de ses regrets , de tout ce qu'elle avoit dit sur Fritz & sur moi ; je voulois répondre & je ne pouvois que regarder Louise & pleurer avec elle. Johanes me parla ensuite de ses enfans , il me demanda si j'étois content de son fils. Louise est une bonne fille , me dit-il , elle a soin de moi & de mon ménage , elle remplace sa mère aussi-bien qu'elle le peut. Tant qu'elle fera sage & que son frère ira le bon chemin je serai tranquille & heureux , jusqu'à ce que j'aie à mon tour rejoindre

ma chère Christine; après cela, je me fie à Dieu & à M. le baron pour avoir soin de ma petite famille. N'est-ce pas, mes enfans, vous consolerez votre vieux père? Louise se précipite dans ses bras, Fritz s'approche aussi, mais il me parut foiblement touché, ou plutôt je ne voyois que Louise, la belle & sensible Louise; j'aurois voulu me jeter avec elle aux genoux du vieillard, le nommer aussi mon père, je pris ses mains, je les pressai contre mes lèvres; le père de Louise étoit alors pour moi l'être le plus respectable. Il étoit temps que cette scène touchante finît, mon cœur ne pouvoit plus suffire à tout ce qu'il éprouvoit; je sortis de la ferme, emportant dans ce cœur éperdu d'amour l'image de Louise; Fritz s'en aperçut facilement, c'étoit tout ce qu'il désiroit; une liaison entre sa sœur & moi l'affiuroit de ma faveur & de sa fortune, peut-être même alloit-il plus loin encore, & se flattoit-il de devenir un jour le frère de son maître. Cette ame vile, intéressée, comptoit pour rien le déshonneur de sa famille, ou de la mienne, pourvu qu'il y trouvât son compte; il fit donc son possible pour attiser le feu dont j'étois dévoré, & n'y réussit que trop aisément. N'est-il pas vrai, Monsieur, me

disoit-il, que Louise est devenue bien jolie ? Quel dommage, si quelque grossier manant possédoit tant de charmes : tenez, je crois que j'aimerois mieux la voir maîtresse d'un brave seigneur, comme vous, que la femme d'un rustre qui ne sentiroit pas ce qu'elle vaut. Ce propos & d'autres semblables ne me révoltèrent pas, comme ils l'auroient fait sans doute avant que j'eusse vu Louise : la seule idée de posséder, n'importe à quel titre, me transportoit, j'avalais chaque jour à longs traits le poison qui corrompoit mon foible cœur ; il ne s'en passoit point que je n'allasse à la ferme, sous le prétexte de la chasse, & toujours j'y étois bien reçu, & par Johanès & par la fille, lorsqu'ils étoient ensemble ; dès que j'arrivois, Louise couroit à la laiterie, elle m'apportoit elle-même un baquet rempli de lait, elle y coupoit du pain bis, elle en mangeoit quelquefois avec moi ; le bon Johanès me racontoit ses anciennes campagnes, en vidant sa bouteille de bière, je feignois de l'écouter tandis que je dévorais sa fille des yeux, & J'en sortois toujours plus passionné ; si je la trouvois seule, ces attentions si touchantes, cet air de plaisir & d'amitié faisoient place à l'embarras le plus marqué, elle commençoit des phrases

qu'elle n'achevoit pas , elle avoit quelque-fois l'air émue , attendrie : alors je ne me possédois plus , je m'approchois d'elle avec transport , je hasardois de petites libertés , je lui rappelloient les jeux de notre enfance ; mais elle me repouffoit avec un ton si ferme , si sérieux , si décidé , qu'elle m'en imposoit malgré moi , & que je n'osois aller plus loin. De retour chez moi , je me plaignois à Fritz de la réserve de sa sœur , je le conjurois de la voir , de lui parler en ma faveur , de l'engager à nie montrer plus d'amitié & de confiance ; il rioit , il m'affuroit que j'étois aimé , passionnément aimé , qu'il le favoit bien , & que l'embarras même de Louise dans nos tête-à-tête en étoit la preuve ; mais ces jeunes filles , disoit-il , qui dans le fond ne demandent pas mieux que de céder , veulent au moins avoir une excuse. Enhardi par cette espérance , je revolois à la ferme ; si Johanes y étoit , on me recevoit avec toutes les graces , s'il n'y étoit pas , je retrouvais le même embarras , & si je devenois pressant , la même résistance ; cette conduite me désespéroit , & mon amour en augmentoit au point qu'il ne connoissoit plus de bornes. J'étois dans cet état de trouble & d'effervescence , quand le comte vint à Ronebourg , je ne voyois plus

que Louise; je n'existois plus que pour elle, la posséder ou mourir étoit le cri continuel de mon cœur. Il ne falloit pas moins que la réputation de sagesse que le comte s'étoit acquise pour m'empêcher de lui faire, dès les premiers jours, l'aveu de ma passion; je redoutois d'abord son excessive raison, mais il savoit si bien cacher une supériorité qu'il avoit l'air d'ignorer lui même; son ame, en même-temps qu'elle étoit grande & forte, étoit si douce & si sensible; il joignoit avec tant de grace la vivacité de la jeunesse à la solidité de l'âge mûr, que celle-ci paroissoit à peine; il finit par ne plus m'effrayer. Je crus pouvoir compter sur son indulgence, & un jour, qu'en me promenant avec lui il me railloit sur mon air absorbé & rêveur, j'osai lui en dévoiler la cause, & lui ouvrir mon cœur; je lui fis le récit que vous venez de lire, je n'omis aucun détail, j'y mis sans doute la chaleur & le feu dont j'étois pénétré, il me parut qu'il m'écoutoit avec beaucoup d'émotion & d'intérêt. Quand j'eus fini il me serra dans ses bras: Oh! mon jeune & sensible ami, me dit-il, que de chagrins vous vous préparez! il alloit ajouter quelques conseils, je l'interrompis. Cher comte, ce n'est pas des conseils que je vous demande, c'est de la pitié, c'est de l'indulgence, c'est de

de consentir à voir ma Louise , & d'attendre à me juger que vous l'avez vue , & en disant cela je l'entraînai du côté de la ferme. Louise étoit seule & fort triste , il me parut même qu'elle avoit pleuré , mais elle n'en étoit que plus intéressante ; à notre arrivée la surprise de voir un étranger couvrit son beau visage d'une rougeur modeste , sa timidité , son embarras ajoutaient à ses charmes ; cependant elle se remit , & nous reçut aussi-bien qu'il lui fut possible ; j'observois qu'elle regardoit souvent le comte & qu'il lui échappoit des soupirs , qu'elle s'efforçoit d'étouffer ; pour lui il la fixoit avec étonnement & jettoit ensuite les yeux sur moi avec une expression de douleur. Nous fîmes le tour du petit jardin potager que Louise cultivoit , il y avoit aussi quelques fleurs ; elle nous cueillit à chacun un œillet , je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle donna le plus beau à mon ami ; mais ce n'étoit sans doute qu'une politesse , & je ne pouvois pas être jaloux du comte qu'elle voyoit pour la première fois , j'étois plutôt charmé qu'elle se conduisît avec lui de la manière à le prévenir en sa faveur ; je voyois que rien ne lui échappoit , l'arrangement du petit jardin , la propreté du ménage , il eut l'air de tout voir & de tout sentir ;

nous fortîmes , & nous rencontrâmes à quelques pas Johanes qui revenoit des champs ; sa figure vénérable , sa longue barbe blanche , frappa le comte : C'est le père de Louise , lui dis-je ; il vint à nous , nous parla quelque temps avec son bon sens accoutumé , & nous laissa continuer notre chemin ; je marchois à côté du comte sans lui dire un mot , mes regards ardens cherchoient à pénétrer sa pensée , il gardoit aussi le silence ; enfin je le rompis le premier Eh bien ! mon cher comte , suis-je donc si coupable d'adorer Louise ? — Non , non , me répondit-il , vous n'êtes encore que malheureux , je le vois , vous deviez l'aimer , l'idolâtrer Et m'embrassant avec tendresse : non , vous n'êtes pas coupable , mais un jour de plus , & peut-être , vous le deviendrez ; fuyez , mon cher Lindorf , fuyez cette fille dangereuse , il ne vous reste d'autre ressource ; si l'amitié la plus tendre , la plus sincère , peut adoucir vos peines , toute la mienne est à vous , je ne vous quitterai pas , je vous mènerai à Berlin , à ma terre , enfin où vous voudrez , pourvu que ce soit loin d'ici. — La fuir , m'éloigner d'elle , vivre sans Louise , non , jamais , jamais Eh ! grand Dieu ! que prétendez-vous , me dit-il vivement , quel peut être votre espoir , en

vous livrant à cette passion ; l'épouser ? Penſez à vos parens , que vous plongeriez dans le tombeau ! La ſéduire ? je n'imagine pas que vous en ayez la déteſtable idée. Louiſe eſt l'image de la vertu , de l'honnêteté , & ce reſpectable vieillard qui vous eſtime , qui vous aime , qui vous reçoit chez lui , trahiriez-vous ſa confiance pour lui ravir ce qu'il a de plus cher au monde ? Non , Lindorf ne fera jamais coupable de cette atrocité , il écoutera la voix de l'honneur , de la raiſon , de la véritable amitié , & s'il verſe des larmes , ce ne ſera pas du moins le remords déchirant qui les fera couler . . . Les regards , la voix du comte , avoient une expreſſion que je ne puis vous rendre , & qui pénétra juſqu'au fond de mon cœur ; il me ſembloit que c'étoit un Dieu , une intelligence ſuprême deſcendue du ciel pour m'éclairer ; tout ce que je venois d'entendre étoit ſi différent de ce que me diſoit Fritz tous les jours , je m'étois ſi peu accoutumé à en viſager ma paſſion ſous un point de vue auſſi criminel , que je fus abſolument atterré , je n'eus pas la force de répondre un mot ; le comte qui m'obſervoit , voyant ce qui ſe paſſoit dans mon ame , prit ma main , & la ferrant dans les ſiennes : je vois , me dit-il , que ce que je vous diſ fait impres-

fion sur vous , & que la vertu va reprendre son empire : venez, mon ami, allons demander à votre père la permission de faire un petit voyage ; nous partirons dès demain.— Demain ! m'écriai-je avec transport , partir demain ! m'éloigner d'elle , ne pas la revoir, ignorer si je suis aimé , si je la retrouverai ; non , Walstein , non , ne l'espérez pas, je ne le puis , je ne le puis, ce seroit m'ôter la vie ; alors , appuyant ma tête contre un arbre , & versant quelques larmes , j'ajoutai : oui , sans doute , vos discours m'ont frappé & j'en ai senti toute la force ; que n'avois-je un ami comme vous dans les commencemens de cette fatale passion , à présent il est trop tard , c'est un feu qui me brûle , qui me dévore , je le sens trop , il n'y a plus pour moi que Louise ou la mort ; cependant vous le voulez , j'essaierai de suivre en partie vos conseils , d'être quelques jours sans la revoir , sans aller à la ferme , mais au moins que je sente que je suis près d'elle : oh ! mon cher comte , je suis un malade à qui il faut des ménagemens , & qu'un remède trop violent tueroit sur-le-champ ; le comte en convint , il chercha doucement à me calmer , à me consoler ; il se contenta de la promesse que je lui renouvelai , de ne point aller de quelques jours à la ferme , espérant sans doute m'amener par degrés à

consentir à une plus longue absence. Dès le soir, je dis que je n'étois pas bien; je voulois m'imposer l'obligation de rester dans ma chambre; je sentoís que si j'en étois forti mes pas se feroient portés d'eux-mêmes chez Louise. Une feinte maladie m'en ôtoit la liberté, mais elle n'étoit pas feinte, depuis plusieurs jours j'étois consumé par une fièvre ardente, suite ordinaire des passions violentes, je ne dormois plus, je mangeois à peine; mon changement excessif alarmoit mes parens, mais je les assurai que quelques jours de retraite & de tranquillité suffiroient pour me retablir; le comte, qui donna les plus grands éloges à ma fermeté, me quittoit peu, tant qu'il étoit auprès de moi, il animoit mon courage, il soutenoit ma raison & je sentoís moins le tourment de ma passion; mais dès qu'il s'éloignoit, elle reprenoit tout son empire, & Fritz y ajoutoit de nouvelles forces. Il s'étoit bien apperçu, par quelques mots qu'il avoit entendus, & par ceux qui m'échappoient à moi-même même, que le comte combattoit mon amour. Il en travailloit avec plus d'ardeur à l'exciter, & il ne faillait pas pour cela de grands efforts; dès que j'étois seul avec lui, je ne pouvois m'empêcher de lui parler de sa sœur; il m'assuroit qu'elle gémissoit de

mon absence , & de me savoir malade ; que depuis quatre jours qu'elle ne m'avoit vu , elle ne faisoit que pleurer ; cette pauvre fille vous feroit pitié , M. le baron , elle vous aime à la folie , & cache tout cela dans son cœur ; pour moi je crains qu'elle n'en meure , je suis toujours à la rassurer , à lui dire qu'elle n'est pas la première payfanne qui ait aimé un grand seigneur , qu'elle feroit trop heureuse avec vous , qui êtes si bon , si généreux , & que certainement vous ne l'abandonneriez jamais. Ces conversations souvent répétées , enflammoient mon cœur & mon imagination , affoiblissoient ma résolution. Enfin un soir , c'étoit le cinq ou sixième de ma retraite , le comte m'ayant quitté pour aller à la chasse & Fritz me parlant de Louise & de son amour depuis une heure , je ne pus y résister ; je m'échappe comme un enfant que son mentor a laissé à lui-même , & je vole à la ferme , espérant bien être de retour avant l'arrivée du comte. Johanes étoit aux champs , & Louise seule à la maison , son rouet devant elle ; elle ne filoit pas cependant , sa tête étoit appuyée sur une de ses mains , & son mouchoir sur ses yeux ; elle ne me vit point d'abord , mais au bruit que je fis , en refermant la porte , elle leva les yeux & fit un cri. Eh ! mon Dieu ! M. le baron , dit-elle en

rougissant , comment , c'est vous : on disoit que vous étiez si malade , je suis bien aise de voir que. . . . Je ne lui laissai pas le temps d'achever , l'intérêt que je crus voir dans ce peu de mots , sa rougeur , ses yeux encore humides de larmes , tout me parut confirmer cet amour dont Fritz me parloit sans cesse. Enchanté , transporté & de la revoir & de la trouver sensible , je me précipite à ses pieds , je ne fais ce que je lui dis , ma tête n'y étoit plus , & je m'exprimoit avec tant de feu & de vivacité que Louise en fut effrayée : mais elle ne pouvoit ni m'arrêter , ni m'échapper ; je m'étois saisi de ses deux mains , que je tenois avec force & que je couvrois de baisers ; lorsque la porte s'ouvre & le comte paroît ; je ne fais lequel fut le plus confondu de nous trois ; la surprise me fit abandonner les mains de Louise , qui en profita bien vite pour sortir précipitamment ; je m'étois relevé , mais je n'osois pas regarder mon ami. — Vous ici , Lindorf , me dit-il enfin : je vous ai laissé dans votre chambre , & je vous retrouve aux pieds de Louise. — Ce n'est donc pas moi que vous y veniez chercher , répliquai je avec un étonnement plus grand encore que le sien ; je ne fais ce qui se passoit alors dans mon ame. Je n'avois

pas de soupçon , non , je n'en avois pas ; cependant je ne savois comment expliquer son arrivée inattendue à la ferme. J'avois pensé d'abord que , ne m'ayant pas trouvé chez moi , il m'avoit soupçonné là ; mais la surprise , qu'il n'avoit pu cacher , détruisoit cette idée. — Non , me dit-il , en se remettant , ce n'étoit pas vous que je cherchois ici ; j'avois à parler à Johanes ; je vous expliquerai ; & me prenant sous le bras , il m'emmena , sans que je revis Louise. Dès que nous fûmes dehors , il me raconta que son sergent recrutoit au village prochain ; qu'il venoit de lui parler , & qu'ayant engagé plusieurs hommes que le vieux Johanes devoit connoître il étoit entré en passant pour lui demander des renseignements. Cela me parut plausible , & détruisit l'espèce d'inquiétude vague que j'avois malgré moi. — A présent , me dit le comte , permettez à mon tour que je vous demande ce que vous faisiez là , ce que vous disiez à Louise , dans une attitude aussi pressante , & avec tant de feu ? Pardonnez , Lindorf , vous m'avez accordé votre confiance ; je croirois la trahir indignement , si je ne cherchois pas à vous sauver du plus grands des dangers. Vous m'aviez promis d'être huit jours sans voir Louise ; quel étoit le but de cette visite que vous

m'avez cachée ? — De me convaincre que j'étois aimé, & dans ce cas-là.. — Eh bien ?.. — Eh bien, dans ce cas-là, de tout sacrifier à Louise, de renoncer à tout pour elle ; famille, patrie, fortune, elle me tiendra lieu de tout ; je fuirai avec elle, au bout du monde s'il le faut : je lui ai offert à son choix un mariage secret, ou un enlèvement, & je suis décidé à l'un ou l'autre. Je ne demande pas au comte de Walsstein de m'assister dans cette entreprise ; mais je compte au moins sur sa discrétion. — Et Louise, me dit-il avec émotion, Louise y consent-elle ? — Elle ne m'a pas répondu ; vous êtes entré, mais elle s'attendrissait, j'ai vu couler ses larmes, & d'ailleurs, je suis assuré d'être aimé. — Vous pourriez vous tromper, me dit le comte ; je crois savoir plus sûrement encore que Louise aime ailleurs. — Elle aime ailleurs, répétais-je avec fureur, si je le croyais.... Mais non, Louise est l'innocence même ; elle ne sort jamais de chez elle : elle ne voit que son père, son frère & moi. — Et un jeune paysan du village, reprit le comte, qu'on nomme Justin, je crois. On assure que Louise & lui s'aiment depuis trois ans, & que Johanes ne veut point consentir à ce mariage, parce que ce Justin est pauvre ; mais s'il est vrai qu'il soit

aimé — Je ne pouvois plus rien entendre , mon sang bouillonna dans mes veines , la jalousie & toutes ses fureurs pénétoient mon ame : j'interrompis le comte , en l'arrêtant par le bras , & le fixant avec des yeux égarés. Puis-je savoir , comte , de qui vous tenez ces informations ; il me paroît bien étonnant.... Ma physionomie étoit si renversée , & le son de ma voix si altéré en prononçant ce peu de mots , que le comte en fut alarmé. O nom du ciel ! Lindorf , me dit-il en m'embrassant , cher Lindorf , calmez-vous , remettez-vous ; il se peut que l'on m'ait trompé ; je m'en informerai , je le saurai , je vous le promets. Avant qu'il soit peu , je vous apprendrai de qui je tenois ces détails , & s'ils étoient fondés. Oh ! mon ami , ajouta-t-il , avec le ton le plus pénétré , vous déchirez mon cœur ; il n'est rien que je ne fisse pour vous rendre à vous-même & au bonheur ! Au bonheur , dis-je à demi-voix , il n'y en aura jamais pour moi sans Louise. Cependant les amitiés du comte , sa manière affectueuse & tendre , m'avoient un peu remis : je pensai qu'en effet il étoit mal informé. Je connoissois ce Justin , & jamais je n'avois eu sur lui le moindre soupçon ; c'étoit un pauvre orphelin , dont le seul avan-

rage étoit une assez jolie figure , cachée sous des habits grossiers , qui attestoient son extrême pauvreté. Elevé par charité dans la paroisse , on lui avoit donné la garde de tous les troupeaux du village. J'avois entendu parler souvent de la dextérité , de l'honnêteté , du zèle , & même du courage avec lesquels il remplissoit son petit emploi ; tous les animaux prospéroient par ses soins , il savoit les guérir de la plupart de leurs maladies ; il savoit aussi les défendre , & il avoit déjà tué plusieurs loups qui attaquoient son troupeau. On vantoit encore ses talens , il faisoit des jolis ouvrages en bois & en osier , seulement avec son couteau ; il avoit la voix très-belle , & jouoit très-bien du flageolet , sans avoir jamais eu d'autres maîtres que la nature , les oiseaux , & peut-être l'amour ; souvent en chassant je m'étois arrêté pour l'écouter , mais jamais il ne m'étoit entré dans l'esprit que le pauvre berger Justin pût être mon rival. Louise me paroissoit si fort au-dessus de lui ; il est vrai que je la voyois au-dessus de tout : en y réfléchissant alors , je pensai que dans le fait leur naissance étoit bien égale ; un peu plus de fortune , mettoit seule quelque différence entr'eux , & malgré sa misère , Justin étoit un fort

joli garçon ; je me rappelai très - bien que dans mes courses fréquentes à la ferme , j'avois souvent rencontré le troupeau de Justin de ce côté - là ; il est vrai qu'il y étoit toujours lui - même , & que jamais je ne l'avois trouvé chez Louise : quelquefois j'avois parlé à elle ou à son père , des chants & du flageolet du jeune berger ; il ne m'avoit pas paru qu'ils y eussent fait attention. Enfin , tour-à-tour rassuré ou tourmenté , je ne savois ce que je devois croire ; dans le fond cette rivalité m'humilioit trop pour ne pas chercher au moins à en douter. Dès que je fus chez moi , j'appellai Fritz ; Fritz lié intimément avec sa sœur , & qui passoit chez son père la moitié de sa vie , devoit en savoir quelque chose. Je le questionnai très - vivement sur Justin , sur ses liaisons avec Louise , sur leur inclination prétendue , & sur le mystère qu'on m'en avoit fait : d'abord il parut très-surpris ; ensuite il nia tout , parla du pauvre Justin , avec le plus grand mépris , m'affura que sa sœur penseroit de même , & feroit très-offensée de ces bruits , & finit par me demander de qui je pouvois tenir une telle imposture. — J'eus l'imprudence de nommer le comte. — M. le comte fait bien ce qu'il fait , répondit

Fritz en secouant la tête ; il n'a garde de vous dire , que c'est lui-même qui aime Louise , & qui , ce matin encore.... Mais il ne faut pas tout dire. Il feignit de vouloir sortir , je le retins de force : après s'être fait beaucoup presser , il m'apprit que depuis le jour que j'avois mené le comte à la ferme , il étoit devenu passionnément amoureux de Louise : que pendant ma retraite , il n'avoit pas passé un seul jour sans y retourner , & sans chercher à la séduire par les offres les plus éblouissantes ; que ce matin même encore , lui , Fritz , l'avoit trouvé auprès d'elle , & qu'il avoit voulu l'engager au secret vis-à-vis de moi. Peut-être l'aurois-je gardé , ajouta-t-il , pour ne pas trop chagriner monsieur , mais quand je vois qu'il cherche à calomnier ma sœur , en l'accusant d'aimer un gueux comme Justin , je ne puis plus me taire ; aussi-bien je voudrois consulter M. le baron là-dessus. Louise est sage ; oh ! elle est sage , & d'ailleurs elle aime trop M. le baron pour en aimer un autre... Mais après tout , que fait-on , les jeunes filles.... Ce comte est si riche , si pressant , & puis il est son maître , lui : ni père , ni mère ; tout cela est diablement tentatif ; & s'il alloit aussi l'enlever , car il l'aime au point qu'il est

capable de tout : le mieux ne feroit-il pas de le prévenir ? Si M. le baron le vouloit , cela feroit fait dans un tour de main , nous mettrons Louise en sûreté. Pour moi je l'ai toujours dit , j'aime mieux qu'elle soit avec monsieur qu'avec tout autre. Pendant que Fritz me parloit , mon agitation étoit excessive , je me promenois à grands pas dans ma chambre , ne sachant ce que je devois penser de la conduite du comte : mon estime pour lui étoit si bien établie dans mon ame , que je ne pouvois me persuader une telle perfidie : ces discours si tendres , si persuasifs , cette éloquence si touchante de la véritable amitié , n'auroient donc été que des pièges pour m'éloigner de Louise , pour m'enlever cet objet adoré. Je ne pus soutenir cette horrible idée , elle me parut absolument incompatible avec le caractère reconnu du comte ; & regardant Fritz avec colère , je lui ordonnai de sortir de ma présence , & de ne plus outrager mon ami , par des impostures auxquelles je n'ajoutois aucune foi. Je fis plus , je voulus aller joindre le comte , & lui parler naturellement de cette infâme accusation , sûr que d'un seul mot il effaceroit chez moi jusqu'à la moindre trace du soupçon. J'y fus , mais je trouvai mon père avec lui , qui ne

nous quitta pas de la soirée, & devant qui une telle conversation étoit impossible : la leur rouloit sur les devoirs de la société, sur les mœurs, sur le véritable honneur ; le comte dit là-dessus des choses si fortes & si bien senties, il exprima avec tant d'énergie la façon de penser la plus noble, & la morale la plus pure, que je rougis intérieurement d'avoir pu douter un instant de sa vertu, & que je me promis même de ne point lui en parler ; il me sembloit que ce feroit un nouvel outrage, & que vis-à-vis d'un homme tel que lui, c'est moi qui auroit à rougir de mes soupçons. Il falloit d'ailleurs, jusqu'à un certain point, le mettre en compromis avec mon domestique, & cela ne se pouvoit pas : je résolus donc de me taire, & de faire taire Fritz, qu'un faux zèle pour mes intérêts pouvoit avoir égaré ; mais tout en repoussant de mon cœur ce qu'il m'avoit dit sur le comte, je n'en étois pas moins décidé à profiter de sa bonne volonté pour l'enlèvement de sa sœur : j'admirois les principes du comte, sans me sentir la force de les imiter, ou plutôt je m'aveuglois sur les suites de cette action. J'imaginois, à force de bienfaits, consoler le vieux Johanes. Insensé que j'étois, comme si l'or pouvoit dédommager

un père de la perte de sa fille, & d'une fille telle que Louise ! mais je ne raisonnois plus, je n'étois plus à moi-même. Funeste & terrible effet des passions ! qu'elles sont redoutables, puisqu'elles peuvent égarer à ce point un cœur fait pour être honnête & vertueux !

Le lendemain matin le comte vint chez moi avant que je fusse levé ; il étoit habillé & botté. — Lindorf, me dit il, je vais jusqu'au village pour voir mon sergent & mes hommes ; je ne vous propose pas de venir avec moi, parce que je veux passer à la ferme de Johanes, à qui j'ai à parler ; après votre scène d'hier, j'imagine que vous & Louise seriez également embarrassés de vous revoir devant un tiers : je vous avertis que j'y vais, ajouta-t-il en riant, afin que si vous voulez encore vous échapper, vous n'ayez pas la même surprise que hier ; & après m'avoir serré la main, il me laissa : cette visite à la ferme dont il me parloit de si bonne foi auroit dû me rassurer plutôt que de m'alarmer ; il ne pouvoit savoir que j'étois averti, donc il n'y avoit point de mystère : cependant je n'étois pas à mon aise ; une sorte de défiance s'insinua dans mon ame, je sonnai : Fritz n'étoit pas là, ce fut un des laquais de mon père qui vint prendre mes ordres ; il étoit du village,

& il y alloit tous les jours : je lui demandai , de l'air le plus indifférent qu'il me fut possible , si le sergent du comte étoit là pour recruter ? il me répondit que oui , & même qu'un de ses frères s'étoit engagé , & aussi ce Justin , que le comte avoit prétendu être amant aimé de Louise. M. le comte , me dit-il , est un si digne homme , que tous nos jeunes gens voudroient servir sous lui. Cet éloge naïf me fit rougir de nouveau de mes doutes ; tranquille & sur le comte & sur ce Justin , je ne pensai plus qu'au projet d'enlever Louise , & de me l'attacher pour jamais : cette idée fermenta dans ma tête & dans mon cœur. A vingt ans , enflammé par une passion aussi ardente , on imagine aucun obstacle à ce qu'on désire ; secondé par Fritz , tout me paroissoit possible , & je l'attendis avec impatience , pour nous consulter ensemble , mais il ne paroissoit point , & le comte revint. Tout occupé de mon dessein , gêné par sa présence , il me trouva l'air extraordinaire , & me le dit tout naturellement : je vis qu'il cherchoit à me sonder ; ne voulant pas trop le compromettre je ne m'ouvris qu'à demi , mais je lui en dis assez pour comprendre que je persistois dans mes projets de la veille, L'après dîner il me quitta , me dit-il , pour

aller écrire quelques lettres dans sa chambre, après quoi nous devions nous promener ensemble à cheval ; j'eus envie de profiter de cet instant, où il me laissoit seul, pour aller m'éclaircir avec Louise, obtenir en effet cet aveu tant désiré, & la décider à partir ; mais je pouvois trouver son père avec elle, & ma course seroit inutile ; une lettre que je lui remettrois moi-même adroitement, paroît à cet inconvénient ; je fus l'écrire, elle se ressentoit du trouble de mon ame ; je lui renouvelai mes propositions de la veille, je lui jurai un amour éternel, & de lui en donner toutes les preuves qu'elle pourroit en exiger. Je lui demandois une réponse, & je la renvoyois à son frère pour tous les arrangemens : ma lettre faite & pliée j'allois la porter, lorsque Fritz, que je n'avois pas revu depuis la veille, entra dans ma chambre avec précipitation : monsieur, me dit-il, vous m'avez traité hier d'imposteur, où pensez-vous que soit à ce moment M. le comte?... Un frisson parcourut mes veines.... Mais chez lui sans doute : pourquoi me dis tu cela?... Oui, chez lui, c'est-à-dire chez ma sœur, où je viens de le voir de mes propres yeux. — Prends garde à ce que tu dis.... Le comte ? il est impossible. — Vous pouvez vous en

convaincre , monsieur : allez-y ; peut-être le trouverez-vous encore dans le jardin , où il attend Louise ; elle n'étoit pas à la maison , ni mon père non plus : il à chargé le petit garçon de la ferme d'aller la chercher incessamment : j'étois dans un coin de la cour , il ne m'a pas vu , & dès qu'il est entré dans le jardin , je suis venu pour dire à monsieur que je n'étois pas un menteur. — A mesure que Fritz parloit ma rage augmentoit par degrés , bientôt elle fut à son comble ; joué avec tant de perfidie & d'indignité..... Et par qui ? par l'homme que je vénérois , que je respectois le plus au monde , par l'ami à qui je m'étois confié. Je renvoyai Fritz ; un mouvement presque machinal me fit saisir mes pistolets , je les chargeai à bale , sans remarquer qu'ils l'étoient déjà , & les prenant avec moi , je sortis dans une fureur qui tenoit de l'égarement , & dans quelques minutes je me trouvai près de la ferme : il falloit passer en-dessous du jardin , la haie dans cet endroit étoit basse ; j'aperçus en effet le comte , se promenant avec l'air de l'impatience , & regardant sans cesse du côté de la porte du jardin opposé à celui où j'étois : je n'avois pas eu le temps de penser à ce que je devois faire , que cette porte s'ouvre , & que je vois Louise ,

la timide & modeste Louise , à qui jamais je n'avois pu dérober la moindre faveur , courir les bras ouverts au-devant du comte , se précipiter dans les siens , lui baiser les mains , lui presser les fiennes , & fixer sur lui ses beaux yeux étincelans d'amour & de joie : je ne fais comment je n'expirai pas , mais je crus toucher à mon dernier moment ; un froid mortel glaçoit mes veines , mes forces m'abandonnèrent , & je fus contraints de m'appuyer contre un arbre ; la fureur me ranima bientôt , je jettai les yeux encore sur ce fatal jardin ; les deux amans (car je ne doutai plus de leur intelligence) se parloient avec feu , le visage du comte rayonnoit de plaisir , jamais je ne l'avois vu aussi animé ; je ne pouvois les entendre , mais il paroissoit par ses gestes , qu'il demandoit avec ardeur quelque chose que Louise refusoit foiblement. Enfin , le comte tire une bourse , qui me parut pleine d'or , & la lui présente ; elle hésite encore un moment ; enfin elle la prend d'un air confus , moitié attendri ; le comte l'embrasse , & tous deux ensemble rentrent dans la maison au moment où j'allois sauter par-dessus la haie qui nous séparoit , & peut-être immoler deux victimes à ma rage ; je ne me connoissois plus , & je me serois sans doute ôté la vie , si

je n'avois vu le comte fortir de la ferme , avec la tranquillité de l'innocence & de la vertu , que je pris pour celle de l'amour satisfait , & courant à lui avec mes deux pistolets à la main : défends-toi , m'écriai-je , traître ! en lui en appuyant un sur la poitrine , & lui présentant l'autre : ôte-moi une vie que tu m'as rendue odieuse , ou laisse-moi délivrer la terre d'un monstre de perfidie.... Il voulut m'arrêter le bras & me parler.... Je n'écoute rien , lui dis-je , défends-toi , ou je suis capable de tout ; & en disant cela , je portai la bouche d'un de mes pistolets sur mon propre front ; plus heureux sans doute , si le coup étoit parti , mais le comte prévint , & se saisissant du pistolet : — Vous le voulez , dit il ; il recule quelques pas , tire son coup en l'air ; le mien part en même-temps , & va frapper mon généreux ami ; je le vois chanceler & tomber à mes pieds , inondé de sang , en me disant : — “ Ah ! malheureux Lindorf , quand vous saurez.... Ah ! vous êtes bien plus à plaindre que moi ” ! — Ma fureur s'éteignit à l'instant même , je jettai loin de moi l'arme meurtrière , & me précipitant sur mon ami , je cherchai à arrêter avec mon mouchoir le sang qui sortoit de la blessure ; le coup avoit donné

dans le visage , plus de la moitié d'une joue étoit emportée ; il me dit qu'il croyoit avoir le genou fracassé , mais qu'il sentoît que ses blessures n'étoient pas mortelles : je m'efforçai de le relever à demi , de l'appuyer contre un arbre , & de lui donner tous les secours que le lieu permettoit ; j'étois si troublé que je ne songeois point que j'en aurois pu trouver à la ferme , dont nous n'étions pas à vingt pas : dans ce premier moment je ne savois même plus ce qui avoit pu causer cet affreux malheur ; toute autre idée que la sienne étoit effacée de mon esprit ; je le soutenois contre ma poitrine , & malgré mon tremblement, je vins à bout de la faire , avec nos deux mouchoirs , une sorte d'appareil ; quand j'eus fini , la mémoire me revint tout-à-coup. Ah Dieu ! c'est moi , c'est moi malheureux ! qui l'ai mis dans cet état affreux , disois-je en gémissant , en me cachant le visage contre terre , en poussant des cris inarticulés. — Lindorf , me disoit le pauvre blessé , cher Lindorf , calmez-vous , écoutez-moi : il vous reste un moyen de réparer vos torts , de conserver mon estime , mon amitié , de les augmenter même. Oui , vous me ferez plus cher que jamais , si vous me promettez , sur votre honneur , ce que je vais exiger de

vous.... Je ne doutai pas qu'il ne s'agit du sacrifice de mon amour, mais l'action atroce que je venois de commettre, avoit fait une telle révolution dans mon cœur, que je n'hésitai pas un instant, & que je m'engageai par les sermens les plus forts. Eh bien, medit le plus généreux des hommes, j'exige que cette aventure soit à jamais un secret entre vous & moi; heureusement nous n'avons pas de témoin, laissez-moi dire ce que je voudrai sur mon accident, & gardez-vous de me démentir; vous l'avez juré, & je le répète, ce n'est qu'à cette condition que je puis vous pardonner & vous aimer encore: un seul mot vous ôte à jamais mon amitié. Je voulus parler, les sanglots m'en empêchèrent, je ne pus que baiser sa main, & la presser contre mon cœur déchiré de remords; malgré mes soins, le sang sortoit toujours de la plaie; il voulut, avec mon aide, essayer de se relever, mais il s'aperçut alors que sa blessure au genou étoit plus fâcheuse qu'il ne l'avoit pensé; le pistolet étoit chargé à double coup, une balle s'étoit écartée, & nous jugeâmes que l'articulation étoit cassée, du moins il ne pouvoit absolument se soutenir, & retomba sur terre: je me détestois, je pouffai des cris de douleur, je me prosternai aux pieds

de mon ami ; c'étoit lui qui me conso-
loit : allez à la ferme chercher des secours ,
me dit-il enfin ; vous y trouverez la preuve
que je n'étois pas , comme vous avez
pensé , le plus indigne des hommes ; allez ,
& sur toutes choses , songez à votre ser-
ment ; si vous y manquez , je ne vous
revois de ma vie. Je courus , sans lui ré-
pondre , à la ferme ; j'entre précipitam-
ment , & ce que je vis me mit à l'instant
au fait de la conduite du comte , & me
fit abhorrer la mienne : le berger Justin ,
très-bien habillé , étoit à côté de Louise ,
dont il tenoit une main dans les fiennes ;
elle se penchoit contre lui avec l'expres-
sion de la tendresse & du bonheur ; le
vieux père Johanes , assis vis-à-vis d'eux ,
contemploit avec joie ce doux spectacle ,
ainsi que la bourse que le comte venoit
de donner à Louise , que j'avois regardée
comme le prix de son déshonneur : elle
étoit sur la table avec une autre aussi
grosse ; j'apperçus ce tableau d'un coup-
d'œil , & je puis attester que la seule impres-
sion qu'il me fit éprouver , fut d'ajouter à
mes remords : ma pâleur , le sang dont j'étois
couvert les effraya.—Oh ! mes amis ! dis-je
en entrant , venez tous au secours du comte ,
il est ici près , blessé : venez tout-de-suite.—
Ah !

Ah ! Dieu ! notre chère bienfaiteur , s'écrièrent à la fois Louise & Justin ; nous courumes tous en désordre où je l'avois laissé.

La perte de son sang & la douleur l'avoient affoibli, il étoit à-peu-près sans connoissance : Louise courut chercher de l'eau, du vinaigre. Il revint à lui, & leur dit, avec peine, qu'un malheureux pistolet, avec lequel il avoit voulu s'amuser, crevé dans ses mains, avoit causé tout ce désastre, & que je m'étois trouvé là par hasard. Il s'agissoit de le transporter au château ; Justin fut à la ferme, chercher une espèce de brancard & un matelas, nous l'étendîmes dessus : Justin, dans la force de la jeunesse, animé par la reconnaissance, & n'ayant pas, comme moi, le poids accablant du remords, nous fut très-utile ; Louise & son vieux père nous aidèrent aussi de tout leur foible pouvoir ; nous nous mîmes en marche : pendant ce lent & pénible trajet, quelques propos de Justin & de Louise me firent comprendre qu'ils s'aimoient depuis très-long-temps, & que ce jour-là même le comte avoit vaincu tous les obstacles, & conclut leur mariage en donnant à Justin une ferme assez considérable dans sa terre de Walstein, sous la seule condition qu'ils se marieroient & partiroient tout

de fuite, & Johanès devoit y aller avec eux : cette nouvelle & ces détails me rendoient bien criminel, mais ma passion pour Louise étoit si bien éteinte, que j'entendis même avec une sorte de plaisir qu'elle s'éloigneroit, & que je ne la reverrois plus ; je sentoís que sa seule présence auroit été pour moi un reproche continuél.

Enfin nous arrivâmes, & lorsque nous eûmes déposé le brancard dans la cour, & appelé des gens pour nous aider, mon premier soin fut de monter à cheval, & de courir, à bride abattue, à la ville la plus prochaine, chercher des chirurgiens ; elle étoit à plus de trois lieues, cependant je fis une telle diligence, que je les ramenai à l'entrée de la nuit ; je trouvai tout le château dans la consternation la plus affreuse ; la manière dont mon père me reçut, en m'embrassant tendrement & en fondant en larmes, en louant mon zèle, me prouva qu'il ignoroit absolument que j'eusse quelque part à cet affreux malheur ; il étoit déjà dans un tel désespoir, que ç'eût été pour lui le coup de la mort, s'il l'avoit appris. Cette considération, plus que mon serment, me fit garder le silence, mais j'ose affurer qu'il en coûtoit à mon cœur, & que j'aurois voulu dans

ces premiers momens , me rendre aussi odieux à tout l'univers que je l'étois à moi-même.

Les chirurgiens , après avoir extrait les balles & sondé les blessures du comte , déclarèrent qu'elles n'étoient pas mortelles , mais qu'il y avoit à craindre qu'il ne perdit entièrement un œil , & l'usage de sa jambe , qu'ils parlèrent même de couper ; le comte , qui se défioit un peu de leur habilité , s'y opposa fortement , & soutint avec un courage inoui & le pansement , qui fut très-douloureux , & l'arrêt qu'on lui prononça : je ne pus y assister , mais dès que l'appareil fut mis , je rentrai dans sa chambre , & je jurai de n'en ressortir qu'avec lui. Je ne sais comment ma profonde affliction ne trahit pas notre secret ; elle étoit extrême ; mes larmes ne tarissoient point , & la malheureuse victime de ma barbarie ne cessoit de chercher à me consoler : il en vint jusqu'à me dire , & me jurer , qu'il regardoit cet événement comme un bonheur , que son goût & ses talens l'avoient toujours porté à l'étude plutôt qu'au militaire , qu'il avoit obéi à son père & au roi , en se vouant à cet état , mais qu'il étoit charmé d'avoir un prétexte spécieux de le quitter , & de se livrer uniquement à la

politique : d'ailleurs , me dit-il , je vous crois guéri de votre passion ; le remède , il est vrai , a été violent , mais s'il a eu son effet , je ne puis que bénir le ciel de tout ce qui s'est passé. — Oui , sans doute , j'étois guéri , je l'étois au point que , trois semaines environ après ce malheur , j'appris , sans la moindre émotion , & même avec joie , par Justin , qui venoit tous les jours savoir des nouvelles de son bienfaiteur , qu'il avoit épousé Louise , & qu'ils étoient prêts à partir pour leur nouvelle habitation.

Le comte entra à ce sujet dans quelques détails avec moi ; par délicatesse , il n'avoit pas voulu jusqu'alors en parler , mais je l'en sollicitai. Il m'apprit “ que le lendemain de la visite que nous avions fait ensemble à la ferme , effrayé de la violence de ma passion , il rêvoit aux moyens d'en détourner les terribles effets , lorsque son sergent lui présenta un jeune homme qu'il venoit d'engager ; c'étoit le pauvre Justin ; sa bonne mine & sa profonde tristesse frappèrent & intéressèrent le comte ; il le questionna sur les motifs qui l'engageoient à se faire soldat ; le naïf Justin ne chercha point à les déguiser. — Passionné-ment amoureux de Louise , depuis plusieurs années , mais n'ayant aucune espé-

rance; rébuté par Johanes, menacé par Fritz, il vouloit mourir, mais en brave garçon, & en combattant les ennemis de son roi: également, disoit-il, je mourrai de douleur de voir Louise à un autre, & ce malheur ne me manqueroit pas, car son père a juré qu'elle ne seroit jamais à moi. Le comte lui demanda s'il étoit aimé autant qu'il aimoit? — Eh! mon Dieu, sans doute, répondit-il; sans cela, l'aimerois-je comme je fais depuis si long-temps: pauvre chère Louise, je l'ai vue hier pour la dernière fois de ma vie, & nous avons tant pleuré que nous étions pour en mourir! — Je me rappelai, me dit le comte, que lorsque vous me menâtes chez Louise, sa tristesse nous frappa. . . . Mais j'espère, ajouta Justin, que lorsque je serai parti, elle sera moins malheureuse; son père, & sur-tout son frère, la maltraitent tous les jours à mon occasion, c'est pour cela que j'ai voulu m'éloigner absolument; je souhaite qu'elle se console, pour moi je ne me consolerais jamais. . . . Le comte fut extrêmement touché, & conçut à l'instant le généreux projet de faire le bonheur de ces deux jeunes amans, en me sauvant du plus grand des dangers; il ne dit rien à Justin, voulant premièrement parler à Louise

& savoir d'elle la vérité ; il alla deux fois chez elle , fans pouvoir la trouver seule ; enfin , il guetta si bien le moment qu'il y parvint : il n'eut pas de peine à obtenir d'elle l'aveu de son amour pour Justin ; son cœur en étoit plein , & depuis qu'elle le savoit engagé , elle ne faisoit que pleurer , & cherchoit de son côté l'occasion de le recommander au comte : elle lui dit que leur inclination avoit commencé longtemps avant la mort de sa mère , que dès ce temps-là , elle alloit tous les jours le voir au pâturage. C'étoit pour lui donner le signal de venir le joindre , & pour l'accompagner lorsqu'elle chantoit , qu'il avoit essayé de jouer du flageolet , & qu'il y avoit si bien réussi ; c'étoit pour lui faire ses paniers , ses fuseaux , ses rouets , qu'il avoit commencé à treffer l'osier & à sculpter le bois ; elle montra au comte deux petits groupes très-joliment travaillés , l'un représentoit Justin lui-même , assis à ses pieds , & tous les deux assez reconnoissables ; l'autre , mieux fait encore , étoit le jeune berger , terrassant un gros loup ; car c'étoit pour elle aussi qu'il avoit donné ses premières preuves de courage , en tuant un loup qui emportoit une des vaches de Johanes.

Comment la tendre & reconnoissante

Louise eût-elle pu refuser son cœur à celui qui l'avoit si bien mérité ? Aussi disoit-elle au comte , avec feu & sentiment : je l'aime de toute mon ame , & je l'aimerai toujours , quand même je ne le verrai plus. Hélas ! nous avons un espoir , un seul espoir ; souvent je disois à Justin , quand il se désoloit d'être aussi pauvre : console-toi , mon bon ami , laisse seulement revenir notre jeune maître , il parlera à mon père , & j'ai dans le cœur qu'il nous mariera. Il est bien revenu ; mais. Elle s'arrêta. Mais achevez. Mais je vois bien , dit-elle , en baissant les yeux & rougissant , qu'il n'y a rien à faire ; je serois même bien fâchée qu'il fût que j'aime Justin , car mon frère m'assure qu'il le tueroit tout de suite ; au reste , à présent que Justin sera loin , cela m'est bien égal , je veux le lui dire la première fois , & s'il veut tuer quelqu'un ce ne sera plus que moi. Le comte la rassura ; il lui promit qu'elle seroit bientôt heureuse , que Justin étoit à lui actuellement , qu'il en pouvoit disposer , & qu'il vouloit en faire l'époux de Louise. Elle pouvoit à peine croire ce qu'elle entendoit , & cet espoir lui paroissoit un songe ; mais il lui dit que le soir même elle le verroit réalisé , qu'il

alloit parler à Justin , & qu'ensuite il parleroit à Johanes

C'est ce jour même , mon cher Lindorf , me dit le comte , c'est lorsque , après être convenu de tout avec le jeune payfan , après avoir joui du doux spectacle de la joie la plus vive & la plus pure , que je venois le proposer pour gendre à Johanes , que je vous trouvai aux genoux de sa fille ; la pauvre Louise , qui savoit ce que je venois faire chez elle , qui m'attendoit avec toute l'impatience de l'amour , fut extrêmement troublée d'être surprise avec vous ; j'avoue que je le fus aussi au point de ne pouvoir vous le cacher , & ce fut-là peut-être le commencement de vos soupçons ; j'en avois presque aussi , moi , sur Louise : nous avoit-elle trompé Justin & moi ? étoit-elle d'accord avec vous ? voilà ce que je brûlois de savoir , & votre réponse ne m'éclaircit qu'à demi ; elle me confirma seulement dans l'idée que vous couriez le plus grand danger , & qu'il falloit , à tout prix , vous arracher l'objet d'une passion à laquelle vous étiez résolu de tout sacrifier. Je hasardai , vous vous en rappelez , une demi-confiance sur Justin , imaginant que peut-être votre amour s'augmentoît de l'idée qu'il étoit partagé ; si vous l'aviez reçue avec

plus de modération , je l'aurois faite entière ; mais votre égarement m'effraya , je vis votre raison prête à vous abandonner ; vos mouvemens , votre regard , avoient quelque chose de convulsif qui me fit frémir ; je vis que ce n'étoit pas le moment de frapper les grands coups ; j'en avois même trop dit , & je n'avois fait qu'attiser le feu. Je cherchois donc à vous calmer , à vous ramener ; je vous promis de faire des informations ; par-là , j'espérois gagner du temps , donner à Louise celui de s'éloigner avec son époux , & prévenir vos projets de mariage ou d'enlèvement. Voulant donc presser cette union , je fus dès le lendemain matin chez Johanes , après vous en avoir averti , uniquement je l'avoue pour que vous ne vinssiez pas troubler notre entretien ; je ne vis Louise qu'un instant ; mais ce fut assez , pour me convaincre du tort que je lui avois fait la veille , en la soupçonnant d'être d'intelligence avec vous ; cette idée l'avoit tourmentée toute la nuit ; son inquiétude , sa douleur , sa naïveté , ne me laissèrent pas là-dessus le moindre doute.

Elle me quitta , je restai seul avec son père ; je lui parlai d'abord de mes recrues ; j'en avois la liste , que je lui lus ;

au nom de Justin, je vis la joie se répandre sur sa physionomie. — Comment, dit-il, ce coquin s'est engagé? Que le ciel en soit loué, nous en voilà débarassés! — Comment Johanes, ce coquin? Mais je ne veux point d'un coquin dans ma compagnie, & je vais lui rendre son engagement. — Gardez-vous-en bien, monseigneur, avec le respect que je vous dois: quand je dis coquin, ce n'est pas que ce ne soit le plus honnête garçon du village, & brave comme le roi; ça vous tue un loup comme rien; jugez ce qu'il fera d'un homme; vous n'aurez pas un meilleur soldat; mais il faut tout vous dire, ajoutait-il, en baissant la voix, ne s'étoit-il pas mis dans la tête d'être amoureux de ma Louise, & la petite sotte ne vouloit-elle pas l'épouser bon gré, malgré; un garçon qui n'a pas le fou! élevé par charité! j'aurai mieux aimé, je crois, la tuer, que de la lui donner; mais Dieu soit loué, le voilà parti ou peu s'en faut, & j'espère que nous n'entendrons plus parler de lui; c'est dommage pourtant, il avoit bien soin de nos troupeaux, il a sauvé ma vache avec un courage sans ce diable d'amour — Et ne pensez-vous point à marier Louise, pour la consoler du départ de Justin? Plût au ciel qu'elle le fût déjà,

ça ne donne que du tourment ; à présent que me voilà tranquille d'un côté , je vais avoir des inquiétudes de l'autre ; je vois bien aussi que notre jeune baron rôde autour d'elle ; tant qu'elle avoit son Justin , elle n'étoit que trop bien gardée ; mais à présent , je ne fais trop ce qui en arrivera , je ne peux pas défendre ma maison à mon jeune maître , comme je l'avois défendue à Justin ; on a ses affaires , on ne peut pas toujours être là ; je mourrois content si je la voyois bien établie , mais il n'y a pas d'apparence : dans ce village , ils sont tous pauvres , & Louise n'est pas riche. — Eh bien , Johanès , si vous le voulez , je la marierai moi , à un de mes fermiers , jeune , honnête homme , & fort à son aise ; il possède en propre une métairie dans ma terre de Walsstein , à quelques journées d'ici , qui est , je crois , plus considérable que celle-ci , & comme je l'aime beaucoup , je lui donnerai , en le mariant , une bourse de cinquante ducats , & autant à votre fille pour les frais de la nôce , & pour commencer le ménage : voyez si ce parti vous convient , ce fera une affaire faite.

Johanès , tout émerveillé , vouloit se prosterner devant moi : Oh ! monseigneur , si je le veux ! j'en pleure de joie & de

H vj

reconnoissance ; toute ma crainte est que lui ne veuille pas de Louise , & s'il alloit savoir cette amourette de Justin. — Ne craignez rien , il n'en fera pas jaloux , Justin est son meilleur ami , & plus Louise l'aimera plus il sera content. Le bon Johanes ouvrit de grands yeux & n'y comprenoit rien ; il fallut lui expliquer la chose ; il n'en revenoit pas d'étonnement , mais il confirma son consentement avec d'autant plus de joie qu'il faisoit le bonheur de sa fille.

Ma seule condition fut qu'ils iroient tout de suite habiter ma ferme ; il n'y mit aucun obstacle , & se proposa même de suivre ses enfans , & de s'établir avec eux ; je le chargeai du soin d'apprendre le tout à Louise , & je le laissai pour courir au village : je remis à Justin son engagement de soldat , l'acte de donation de la ferme , & la bourse de cinquante ducats , que j'avois promise , & je me hâtai de revenir auprès de vous ; votre air , tantôt rêveur , tantôt agité , quelques mots entrecoupés , l'absence de Fritz , qui avoit disparu depuis la veille , tout me fit craindre que vous n'eussiez concerté ensemble quelques projets , dont l'exécution seroit peut-être plus prompte que je ne le pensois.

Je résolus donc de hâter , autant que possible , le mariage & le départ de nos jeunes gens , & ce fut dans cette idée que je retournai encore à la ferme ; je voulois mettre cette condition à mes bienfaits , & donner à Louise le présent de nôce que je lui destinois Vous savez le reste , cher Lindorf , & comment vous fûtes abusé par une fausse apparence ; Louise avoit été tout le jour au village , chez une parente , peut-être pour éviter une nouvelle visite de votre part ; son père , impatient de lui apprendre son bonheur , étoit allé la chercher ; ils avoient rencontré l'heureux Justin , qui venoit chez eux ; il leur montra son trésor ; le petit garçon que j'avois envoyé chercher Louise , qui lui dit que je l'attendois chez elle ; elle n'écouta que le premier mouvement de sa joie , courut à perte d'haleine , & me témoigna sa reconnoissance de manière à vous faire une illusion cruelle. Oui , je me mets à votre place dans ce terrible moment ; jugez donc si je vous pardonne ; un peu plus de confiance de ma part , un peu moins de vivacité de la vôtre , & ce malheur n'arrivoit jamais ; au reste , je vous le répète , mon cher Lindorf , il ne seroit réel pour moi , que si vous aviez été soupçonné.

Ce petit récit me fut fait à plusieurs reprises , & toujours en excitant chez moi un renouvellement de douleurs & de remords déchirans. J'racontai à mon tour , au comte , à quel point l'indigne Fritz avoit contribué à mon égarement ; depuis le jour fatal , je ne l'avois pas revu , il étoit disparu du château ; j'appris de son père qu'il s'étoit fait soldat , & je n'en ai plus entendu parler.

Dès le lendemain de cet affreux événement , mon père crut devoir aller lui-même à la cour l'apprendre au roi , & laissant le comte à mes soins , il fit ce triste voyage : le roi fut véritablement touché de cette nouvelle ; il envoya sur-le-champ ses chirurgiens à Ronebourg , & dit à mon père qu'il y viendrait lui-même , dès que le blessé seroit hors de tout danger. Les chirurgiens confirmèrent ce qu'avoient dit les précédens ; seulement ils se flattèrent que la blessure du genou ne seroit pas aussi fâcheuse qu'on l'avoit craint , & que le comte en seroit quitte pour boîter. J'avois fait tendre un lit dans sa chambre , je ne le quittois pas un instant , ni le jour , ni la nuit , & je m'efforçois , par les soins les plus assidus , de lui prouver tout l'excès de mon repentir : il y paroïssoit aussi sensible que si ce n'étoit pas moi qui l'eût mis

dans le cas de les recevoir. Je lui fis des lectures pour le distraire, dès qu'il fut en état de les soutenir; jusqu'alors ma légèreté, mon extreme vivacité, & cette funeste passion pour Louise, m'avoient empêchés d'étudier; j'appris à connoître tout le charme de ce genre d'occupation qui remplit le cœur & l'ame, en même-temps qu'il orne l'esprit; il me fut aisé de m'appercevoir, que dans le choix des livres qu'il me demandoit, son but étoit plutôt de m'instruire & de m'y faire prendre goût, que de s'amuser lui-même; nos lectures étoient suivies de réflexions justes & profondes, qui étoient pour moi des traits de lumière: le plus souvent il mettoit la conversation sur les devoirs d'un militaire, il me les peignoit avec force, il me prouvoit combien ils étoient compatibles avec les mœurs & le véritable honneur, & à quel point le vrai courage pouvoit s'allier avec l'humanité & la sensibilité... Homme excellent, si j'ai quelques vertus, c'est à lui que je les dois, il m'a fait ce que je suis, & ces deux mois de retraite, avec lui, formèrent plus mon caractère, mon jugement, avancèrent même plus mes connoissances, que n'avoit fait toute mon éducation précédente.

Nous n'avons point voulu interrompre

cette intéressante narration par le détail de tout ce qu'elle fit éprouver à Caroline ; nous laissons à chaque lecteur le soin d'en juger d'après son propre cœur , & de marquer comme il le voudra les endroits où le cahier fut posé & repris , & où il tomba des mains de l'épouse du comte , ceux où le cœur battoit plus ou moins fort , celui où un cri s'échappa : ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il ne fût pas lu jusqu'ici sans interruption , & qu'à cette page , un mouvement prompt & involontaire lui fit saisir la petite boîte ; elle l'entr'ouvrit seulement , & la refermant tout de suite avec une sorte de crainte respectueuse , comme si ses regards l'avoient profanée , elle le posa tout près d'elle & reprit le cahier.

“ Au bout d'un mois , le roi sachant que son favori pourroit le voir , vint à Ronnebourg avec peu de suite ; je lui fus présenté pour la première fois , il me témoigna de la bienveillance & m'assura de sa protection ; mais combien je fus confus intérieurement quand je l'entendis me faire des éloges sur les preuves d'amitié que je donnois au comte dans cette triste occasion , & sur les soins assidus que je lui rendois.... Ah ! sans mon père... je crois que tombant à ses pieds , je lui aurois avoué combien je les méritois peu , & à quel point j'étois coupable.

Lorsqu'on eut prévenu le comte , le roi passa dans sa chambre avec mon père & moi : après quelques momens ils désirèrent d'être seuls , & nous sortîmes ; long-temps après mon père fut rappelé , & je ne tardai pas à l'être aussi ; quand je rentrai , je le trouvai aux genoux du roi dont il baisoit la main : venez mon fils , me dit-il , venez vous jeter avec moi aux pieds du meilleur des maîtres , & remercier le plus généreux des amis. . . . Le comte remet sa compagnie aux gardes , & à sa prière , sa Majesté veut bien vous l'accorder . . . méritez un si grand bienfait en imitant , s'il est possible , votre prédécesseur... —Ah ! c'étoit aux genoux du comte que j'auroit voulu me jeter & mourir de ma confusion ; j'en fis même la démonstration ; mon père , qui crut que la joie m'égaroit , me retourna du côté du roi , qui me releva avec bonté , en me confirmant ce que mon père m'avoit dit , & en m'exhortant , comme lui , à imiter le comte... L'imiter , dis-je , en m'approchant de lui , en me baissant sur sa main qu'il me tendoit , est-il un mortel qui puisse approcher de tant de vertus ? . . . & moi . . . malheureux ! . . . il m'arrêta par un regard , en pressant sa main sur ma bouche. . . . Oh ! Caroline ! voilà l'homme auquel vous êtes

unie ; voilà celui à qui dans ce moment , sans doute , vous êtes fier d'appartenir , & que vous jurez de rendre heureux ... oh ! quelque soit l'excès de son bonheur , je dois convenir qu'il le mérite...

Le roi repartit le jour même pour Berlin , d'où peu de temps après il m'envoya mon brevet de capitaine : enfin je me trouvai seul avec Walsstein , je pus lui exprimer une partie des sentimens dont mon cœur étoit oppressé , ou plutôt , non.... je ne lui dis rien , les paroles étoient trop foibles pour rendre ce que j'éprouvois ; je lui témoignai ma reconnaissance comme on la témoigne au Dieu dont il étoit l'image , en redoublant de zèle & d'attachement : son amitié pour moi paroissoit aussi s'augmenter tous les jours ; bon jeune homme , me disoit-il quelquefois en me tendant la main , lorsqu'il me voyoit fixer en soupirant l'appareil de ses blessures , non , ce n'est point un malheur , croyez ce que je vous dis , nous y avons tous gagné , & moi plus que personne ; un ami tel que vous le ferez toujours pour moi , mérite bien d'être acheté par la perte d'un œil ; peut-être si j'avois une maîtresse serois-je moins philosophe , ajoutoit-il en fouriant , mais tel que je vais être , je ne désespère point de trouver

une femme assez raisonnable pour m'aimer : c'est l'amour qui fut la cause de mon malheur , c'est à lui de le réparer.... Ah ! sans doute il le réparera , le ciel est juste , il t'a donné Caroline , & je ferai seul malheureux mais non , je ne puis l'être si je suis le témoin du bonheur de deux personnes qui me sont aussi chères , si je puis parvenir à rapprocher deux cœurs qui sont faits l'un pour l'autre.... Encore un moment , Caroline , je vous en conjure , & vous allez achever de connoître le meilleur des hommes.

Dès qu'il fut assez bien remis pour soutenir le voyage de Berlin , je pris possession de ma compagnie , que je trouvai dans le meilleur état possible , & lui se livra dans son cabinet à des études profondes & suivies , qui , jointes au peu d'exercice qu'il prenoit , altérèrent sa santé : il maigrissoit beaucoup , & son application continuelle , tant à la lecture qu'à l'écriture , lui donna cette courbure dans la taille , qui vous aura sans doute frappée : mais il n'avoit plus la moindre prétension sur la figure , & l'étude étoit devenue chez lui une véritable passion. Il se livroit entièrement à la politique ; à force de travail assidu , il se mit en état , en deux ou trois années , d'entreprendre des negocia-

tions les plus difficiles , & de remplir , avec le plus grand succès , le poste brillant qu'il occupe encore aujourd'hui.

Dès notre arrivée à Berlin , il m'avoit présenté chez sa tante , Mde. la baronne de Zastrow , celle chez qui la jeune comtesse Matilde demeuroit depuis sa naissance : veuve depuis quelques années , & n'ayant pas d'enfans , elle regardoit cette nièce comme sa fille & son unique héritière ; le comte chérissoit aussi sa petite sœur , pour laquelle il avoit les soins du père le plus tendre ; il m'en parloit souvent à Ronebourg , & ne me cachoit point qu'il verroit avec plaisir que je m'attachasse à elle , & qu'un lien de plus vînt cimenter notre amitié : je la trouvai charmante , mais elle avoit à peine treize ans ; ce n'étoit encore qu'un fort aimable enfant , avec qui je jouois avec plaisir , mais qui ne m'inspiroit pas ce que m'avoit inspiré Louise ; cependant comme mon cœur étoit alors parfaitement libre , & que la maison de la baronne de Zastrow étoit fort agréable , j'y allois régulièrement tous les jours , & j'y étois reçu comme l'intime ami du comte ; Matilde sur-tout m'accabloit d'amitiés , elle m'appelloit son frere ; elle me disoit , en riant , qu'elle ne voyoit presque plus le sien , depuis qu'il-étoit devenu si laid

& si savant , & que c'étoit à moi à le remplacer : je me prêtois à ce badinage , je l'appellois auffi ma sœur , ma chère petite sœur , & je me conduisois avec elle comme si elle l'eût été ; quoiqu'elle fût très-jolie & quelle se formât tous les jours , elle ne m'inspiroit pas encore d'autres sentimens que celui d'une amitié vraiment fraternelle ; son genre de beauté , séduisant peut-être pour tout autre , n'étoit précisément pas celui que je préférois ; ce n'étoit ni les traits réguliers & frappans de Louise , ni cette physionomie enchanteresse , ce regard céleste qui va chercher le sentiment jusqu'au fond de l'ame , cette bouche si naïve , ce son de voix si touchant.... Ah ! Caroline , un mot de plus & ce cahier ne vous parviendrait jamais ; laissez-moi m'occuper du comte , ne voir que lui , ne penser qu'à lui , me pénétrer de cette sublime idée & oublier tout le reste....

Où en étois-je ? ... je vous parlois , je crois , de la jeune comtesse Matilde ; vous ne devez pas l'avoir vue , elle étoit à Dresde lorsque vous fûtes à Berlin , & même elle y est encore , Mde. de Zastrow y ayant fixé son domicile.... Elle ne ressemble point à son frère , tel du moins qu'il étoit avant mon malheur ; au lieu de cette figure noble & tou-

chante , celle de Matilde est fort petite ; le caractère de sa physionomie est la gaieté & la vivacité ; tout est proportionné chez elle à sa petite taille , c'est un petit nez retrouffé , de petits yeux bleus fins & rapprochés , une petite bouche de rose toujours prête à rire , un petit minois chiffonné , la plus jolie petite main & le plus joli petit pied possibles ; toutes les grâces de l'enfance : sa petite figure ronde & mutine excitoit le plaisir & la joie ; mais jamais un tendre sentiment ; elle paroissoit elle-même incapable d'en ressentir , en sorte qu'on badinoit avec elle sans y avoir aucun danger , ni pour elle , ni pour soi-même.... Cependant , insensiblement elle perdit beaucoup de cette gaieté folâtre qui la caractérisoit ; elle rioit encore , mais le plus souvent c'étoit un rire forcé , bientôt suivi d'un soupir , elle cessoit peu-à-peu de me donner le nom de frère & de m'en accorder les privilèges : quand je voulois l'embrasser elle reculoit en rougissant , & quand je l'appellois ma chère petite sœur , elle me répondoit par un grave *monsieur* , qu'elle sembloit même avoir de la peine à prononcer ; le comte s'aperçut plutôt que moi de ce changement : ou je suis bien trompé , me disoit-il quelquefois , ou le cœur de notre petite

étourdie commence à être bien d'accord avec mon projet ; & le vôtre , mon cher Lindorf , où en est-il ? pourrai-je bientôt vous appeller mon frère ? J'étois trop vrai pour cacher au comte que je n'en étois encore qu'à l'amitié tranquille ; mais certainement , lui disois-je , mon cœur épuisé n'est plus capable d'aimer autrement.... (Ah Caroline , combien je m'abusois !) & puisque la charmante Matilde ne le ranime pas , c'est fini pour la vie. Dans quelle erreur vous êtes , me répondit-il , à vingt-trois ans vous vous croyez blasé sur l'amour ! Vous ne le connoissez pas encore ; votre passion pour Louise étoit plutôt une effervescence des sens qu'un véritable sentiment ; son excès même en étoit la preuve , & je n'en veux pas d'autre que l'enlèvement que vous meditiez : mon ami , quand un amant préfère son propre bonheur , son propre intérêt à celui de l'objet aimé , croyez que son cœur est foiblement touché ; je souhaite que ce soit ma sœur qui vous fasse sentir la différence qu'il y a entre ce que vous avez éprouvé & le véritable amour ; elle est assez jeune pour attendre cette heureuse époque ; peut-être même est-ce sa grande jeunesse qui la retarde , vous ne voyez encore qu'un enfant , mais cet enfant commence à devenir sensible ;

il n'y a qu'un pas de là à l'intérêt plus vif qu'elle va vous inspirer. J'embrassai le comte en l'assurant que déjà j'aimois assez Matilde pour m'occuper avec plaisir du temps où je l'aimerois davantage, & où je pourrois donner le nom de frère au meilleur des amis, mais que j'avois encore bien des torts à effacer, à faire oublier, & que sa charmante sœur méritoit un cœur tout à elle qui pût sentir tout le prix du sien.

Peu de temps après cette conversation il fut nommé à l'ambassade de Russie, nos adieux furent tendres & m'affectèrent beaucoup : depuis mon crime, car je ne puis donner un autre nom à ce malheur, je ne fixois jamais le comte sans un renouvellement de douleurs & de remords ; cette physionomie si belle, cette démarche si noble, ce regard qui exprimoit tant de choses, me revenoient sans cesse à l'esprit ; pour lui ne paroissoit pas se les rappeler, & avoit l'air de ne rien regretter : avant de nous séparer je le suppliai de me donner son portrait, tel qu'il étoit lorsqu'il vint à Ronebourg ; je savois que ce portrait existoit, je voulois l'avoir pour me retracer sans cesse ma faute & sa générosité, pour être sûr que le temps n'en affoiblirait pas le souvenir : il me le refusa
abso-

absolument : non , mon cher ami , me dit-il , vous n'aurez mon portrait ni d'une manière ni d'une autre , oubliez & ma figure passée & ma figure actuelle comme je les oublie moi-même ; il ne doit plus être question ni de l'un ni de l'autre , ne pensez qu'à mon cœur , il vous est attaché pour la vie & fera toujours de même.

Je n'insistai pas , parce que je le vis décidé & que j'avois encore une ressource ; la jeune comtesse Matilde possédoit un portrait de son frère , en bracelet ; mais depuis son accident elle ne le portoit plus du tout , & lui-même , je crois , l'avoit oublié ; elle me l'avoit montré une fois , je l'avois trouvé parfait ; j'obtins d'elle sans beaucoup de peine & sous le sceau du secret , de m'en laisser prendre une copie ; c'est celle que je joins ici , Caroline , & que je vous prie d'accepter : vous êtes la seule personne au monde à qui j'en aurois fais le sacrifice , mais je fais que vous en sentirez le prix. Regardez-le souvent & pensez en le regardant que la belle ame qui animoit ces beaux traits existe encore , & plus pure & plus belle. Oui , le changement même de ses traits lui donne un nouveau lustre , & ce n'est pas pour votre époux que ces cicatrices doivent vous

donner de l'horreur. . . . Mais Caroline , si vous en éprouvez pour son malheureux assassin , pensez à ses remords , à son repentir , à tout ce qu'il doit souffrir en vous faisant un tel aveu , en vous conjurant d'en aimer un autre , en s'éloignant de vous pour toujours ; une telle expiation doit suffire pour effacer mon crime , & m'obtenir un généreux pardon.

Le comte en me quittant m'avoit promis de m'écrire aussi souvent que ses occupations pourroient le lui permettre ; tout entier aux devoirs de son état , il lui restoit peu de temps à donner à des correspondances de plaisirs ou d'amitié : cependant quelque temps après son arrivée à St. Pétersbourg , je reçus de lui les lettres que je joins à ce paquet : lisez-les , Caroline , vous les trouverez numérotées dans leur ordre ; votre époux s'y peint lui-même , mieux que je ne pourrois le faire. . . —”

Caroline prit les lettres , chercha le No. 1. & l'ouvrit promptement ; l'écriture lui rappella d'abord ce petit billet en crayon , le seul qu'elle eût reçu de sa vie , dont l'impression avoit été si vive & si courte ; elle sentit aussi l'aiguillon déchirant des remords ; pendant quelques momens ses larmes l'empêchèrent de rien distinguer. Enfin elle put lire ; la lettre étoit datée de

Pétersbourg , d'un an environ avant son mariage , & contenoit ce qui suit.

Nº. I.

Le comte de Walstein au baron de Lindorf.

St. Pétersbourg, 7 Juillet 17...

“ Une lettre que je reçus hier de Matilde m’a confirmé ce que je soupçonnois déjà depuis long-temps , vous êtes aimé , mon cher Lindorf ; cette ame pure & naïve , étonnée elle-même du nouveau sentiment qui l’agite , n’a pas sù le cacher aux yeux clairvoyans de l’amitié fraternelle ; chaque phrase , chaque mot de sa lettre décèle son secret , & je ne crois pas de la trahir en le confiant à son époux... Oui, son époux , cher Lindorf... En vain votre délicatesse s’en défendrait plus long-temps , elle doit céder à tout ce que je vais vous dire , ou plutôt vous répéter. J’ai beaucoup réfléchi à notre dernière conversation ; parce que vous n’aimez pas encore ma sœur avec ces transports , cette ardeur dévorante que vous ressentiez pour Louise , vous ne vous croyez pas digne d’elle , & vous en concluez que vous n’aimez jamais ; cependant vous avouez , & je le crois , que vous avez la plus tendre

amitié pour Matilde , & qu'elle est même à ce moment , non-seulement la femme que vous préférez , mais la seule qui vous intéresse.... Ah ! mon cher ami , qu'est-ce qu'il faut de plus pour le bonheur ? un sentiment si doux laisse-t-il quelque chose à désirer ? & quand vous y joindrez encore la reconnoissance de tous ceux qu'elle aura pour vous , craignez-vous de ne pas l'aimer assez pour la rendre la plus heureuse des femmes ! Ah ! je crois son bonheur bien plus assuré que par une passion violente , qui se consume bientôt dans ses propres flammes , & ne laisse que des regrets & du vuide ; depuis que je m'occupe de cette union , qui seroit , je l'avoue , un des plus grands plaisirs de ma vie , j'ai étudié avec plus de soin que vous ne le pensez le caractère de Matilde & le vôtre ; chaque remarque que j'ai fait m'a confirmé dans mon idée , & m'a convaincu que vous étiez nés l'un pour l'autre.... Sans être belle comme Louise , ou comme beaucoup d'autres femmes , ma sœur a dans la figure ce je ne sais quoi qui plaît tous les jours davantage , parce qu'il développe toujours quelque grâce nouvelle , quelque agrément de plus , & qu'il consiste dans le jeu varié d'une physionomie animée plus que dans la régularité des

traits, qui finit toujours par fatiguer. Vous me direz peut-être qu'elle n'est pas sensible, & que vous l'êtes beaucoup ; je vais bien vous surprendre, mon cher Lindorf, & peut-être vous fâcher, mais je crois... oui en vérité, je crois Matilde pour le moins aussi sensible que mon jeune ami : sous cette apparente légèreté de l'enfance, j'ai su démêler l'amie la plus tendre, la plus capable de s'attacher fortement ; vous voyez déjà que la petite insensible a fort bien su vous apprécier, elle saura vous aimer, & jamais vous n'aurez à vous plaindre de son cœur ; son esprit a tout ce qu'il faut aussi pour plaire au vôtre & pour vous fixer ; son aimable vivacité, sa gaieté soutenue, ses talens vous préserveront de l'ennui, le plus cruel fléau du bonheur conjugal ; sa douceur, sa bonté adouciront cette fougue de tempérament, qui vous emporte si souvent malgré vous-même au-delà des bornes de la modération, & dont au reste vous m'avez paru bien corrigé.... Je vous entends, mon cher Lindorf, je fais d'avance ce que vous allez me dire, voilà la certitude de mon bonheur, il est vrai, mais celui de Matilde.... Va mon ami, je te le dis encore, je n'en suis pas en peine, & quand je te presse d'épouser ma sœur, crois que je connois bien tout ce qu'elle

peut attendre du cœur le plus excellent & du caractère le plus sûr que je connoisse ; oui sans doute , Matilde feroit heureuse , j'ose te défier de me démentir là-dessus ; d'ailleurs elle t'aime : ainsi plus de bonheur pour elle sans Lindorf , & quoique tu en dises , tu l'aimes aussi plus que tu ne le crois : mon ami , l'amour honnête n'est autre chose qu'une vive amitié fondée sur une estime réciproque & toujours exaltée par la différence des sexes : voilà ce que Matilde vous inspire déjà , & que fera-ce donc quand des intérêts communs , une même famille , des enfans , viendront y ajouter encore ? Des enfans ! Lindorf , sens-tu comme moi combien la mère de nos enfans doit nous être chère ? Oh mon ami ! l'espèce de sentiment que vous éprouvez pour ma sœur ne peut que s'augmenter tous les jours , acquérir de nouvelles forces & vous conduire tous les deux au bonheur : renoncez donc à de vains scrupules & préparez tous pour ce charmant lien : parlez à Matilde , parlez à ma tante , vous n'aurez pas besoin de beaucoup d'efforts avec la première ; ma tante sera peut-être plus difficile , elle destinoit sa nièce à un neveu du défunt baron de Zastrow , héritier de ses biens & de ses titres ; mais

je lui écrirai , elle aime trop ma sœur pour ne pas renoncer à cette idée & consentir à son bonheur ; d'ailleurs elle vous connoît & vous reçoit assez bien pour que vous puissiez espérer de devenir son neveu. — Adieu mon cher Lindorf , répondez-moi tout de suite , il me tarde de savoir si j'ai pu vous convaincre que vous êtes tel qu'il le faut pour être le frère , & le frère chéri de votre ami."

Ed. comte de Walstein.

P. S. " L'intendant de ma terre de Walstein-étant mort depuis peu , je me suis fait un plaisir de donner sa place à l'honnête Justin , qui conduisoit sa ferme à souhait : j'ai reçu hier sa réponse ; elle est si naïve & peint si bien leur bonheur , que je crois vous faire plaisir de vous l'envoyer , & je la joins ici : peut-être auriez-vous mieux aimé celle de Matilde. . . . oh ! mon jeune ami , si cela est , vous pouvez l'épouser sans crainte ! "

Soit que la lettre de Justin fût restée par hasard dans celle du comte , soit que Lindorf eût pensé qu'elle pouvoit intéresser Caroline , elle y étoit : nous croyons aussi faire plaisir à nos lecteurs de la leur donner , & de les ramener un moment auprès

de la belle Louise , qu'ils n'ont sûrement pas oubliée”.

Lettre de Justin , à Son Excellence M. le Comte de Walstein , ambassadeur à la Cour de Pétersbourg , incluse dans la précédente.

Monseigneur ,

“ Je suis sûr , comme je connois monseigneur le comte , qu'il auroit lui même la joie dans le cœur , s'il avoit pu voir comme sa lettre nous a tous rendus encore plus heureux que nous ne l'étions déjà ; & avant de l'avoir reçue , je ne croyois pas que cela fût possible ; il est vrai que je ne croyois pas non plus que le pauvre Justin fût jamais digne d'être l'intendant de monseigneur ; à présent je sens bien que je suis capable de remplir cette belle charge , qui me rend aussi fier que si j'étois le roi ; oui , je suis capable de tout pour monseigneur , & j'espère bien de le contenter , & qu'à son retour il trouvera tout en bon ordre.

Nous sommes déjà établis au château depuis deux jours ; ma chère petite femme regrettoit d'abord un peu la ferme , mais à présent elle dit qu'elle est bien par tout avec moi , avec le respect que je dois à

monseigneur ; car je fais qu'il ne faut pas se vanter ; mais quand on est le mari de Louise & l'intendant de monseigneur , on peut bien avoir un peu d'orgueil : — le vieux père est aussi tout fier & tout gail-lard , cela l'a rajeuni de dix ans ; il ne m'appelle plus que *M. l'intendant* , & tous les repas il boit un verre de vin de plus à l'honneur de monseigneur ; il n'y a pas jusqu'à nos deux petits marmots qui sont bien joyeux d'être au château , & qui s'amusent tant dans les jardins de monseigneur ; l'aîné court déjà partout ; c'est un robuste petit compagnon , & son petit frère , que Louise nourrit toujours , fait déjà un peu dire le nom de monseigneur ; c'est le premier mot que nous leur apprenons , & quand le grand-père boit à la santé de monseigneur , il ôte vite son petit bonnet : cela fait , en vérité , deux gentils petits drôles & presque aussi beaux que leur mère.

Je n'oserois pas raconter tout cela à monseigneur , s'il ne m'ordonnoit pas de lui donner des nouvelles du vieux père , de la jeune femme & des petits enfans.... & de mon flageolet , que j'allois encore oublier ; mais Louise , qui fait par cœur la lettre de monseigneur , me le rapelle. Il va toujours son train ; j'en joue à Louise

pour l'amuser , pendant qu'elle nourrit son petit , & le plus gros danse pendant que je joue ; nous sommes là comme les oiseaux dans leur nid ; le mâle chante à sa femelle pendant qu'elle couve ses petits. Monseigneur voit bien à présent que je suis l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde : tout a réussi chez nous : & quand nous sommes dans la prairie , nous voyons sauter autour de nous quatre veaux , trois poulains avec leurs mères , & je ne fais combien de brebis , de chèvres & d'agneaux , sans compter nos petits enfans : c'est pourtant à monseigneur que nous devons tout cela ; aussi je crois que monseigneur est peut-être encore plus heureux que nous , parce que c'est lui qui a fait le bien , & nous qui l'avons reçu ; mais cela est juste. Il lui manque cependant une Louise : que le bon Dieu la lui donne ! Nous le prions tous les jours pour monseigneur ; car , en vérité , monseigneur est dans notre cœur , tout à côté de Dieu ; qu'il accorde à monseigneur tout ce qu'il peut désirer , & une longue vie ; c'est les vœux sincères de ses très-humbles serviteurs , & concierges de sa terre de Walfstein".

Walfstein , ce 12 Juin 17....

Justin & Louise.

“ Je répondis au comte par le courier suivant. — Reconnoissance , plaisir de lui appartenir de plus près , desir ardent de justifier la bonne opinion qu’il avoit de moi , certitude de mon bonheur , promesse de celui de Matilde : voilà ce que ma lettre exprimoit & ce que mon cœur me dictoit. Le seul sentiment que je n’y trouvais point , étoit l’amour ; mais le comte venoit de me convaincre qu’il n’étoit pas nécessaire au bonheur , & que l’espèce d’attachement que j’avois pour sa sœur , nous rendroit plus heureux. Il avoit trop d’ascendant sur moi pour ne pas me persuader ; je le crus d’autant mieux que l’idée que j’étois aimé donna un petit degré de vivacité de plus à mes sentimens pour l’aimable Matilde. Je ne la revis pas sans émotion , & j’en eus même une assez vive , pour me rassurer tout-à-fait , lorsqu’à la suite d’une conversation , que j’eus avec elle , elle me permit , en rougissant beaucoup , de parler à sa tante , & de tâcher de la faire entrer dans les idées de son frère. Je crus cependant devoir attendre , pour cette démarche , que le comte m’eût prévenu , & lui eût écrit comme il me l’avoit promis : Je le dis à Matilde , qui l’approuva , & qui ne craignit plus de m’avouer un penchant autorisé

par son frère. Je continuai donc à venir tous les jours chez la baronne de Zastrow, & à lui faire ma cour assidue, qui me réussissoit peu : depuis le départ de son neveu, elle avoit entièrement changé de conduite avec moi ; toujours polie, mais très-froide, elle affectoit de me recevoir avec la plus grande cérémonie, & prenoit si bien ses mesures que je ne pouvois dire un seul mot à Matilde en particulier. Ces obstacles, ces contrariétés, auroient dû sans doute augmenter mon amour : j'en avois du moins un dépit secret, qui n'échappoit pas à Matilde, & la consolait de tout, en lui persuadant qu'elle étoit aimée. Ah ! sans doute elle l'étoit ; l'amitié, l'intérêt le plus vif, la reconnoissance, m'attachoient à cette aimable enfant ; & si dans ce temps-là j'avois obtenu sa main, je me ferois peut-être mépris moi-même sur la nature de mes sentimens pour elle.

J'attendois cependant sans beaucoup d'impatience l'effet des promesses du comte, & de sa lettre à sa tante. Il m'écrivit qu'il n'avoit pu la persuader encore de consentir à cette union : qu'elle tenoit avec force à ses projets sur le jeune baron de Zastrow, actuellement en voyage ; mais qu'il tenoit encore plus au sien, & qu'il y

parviendrait sûrement ; il me conjuroit de ne pas me rebuter , d'attendre avec patience. Un héritage considérable , qui dépendoit de cette tante , obligeoit à quelques ménagemens ; mais de manière ou d'autre , il en viendrait à bout , & me regardoit déjà comme son frère. Je voulois montrer cette lettre à ma jeune amie , & je fus tout de suite à l'hôtel de Zastrow ; il étoit exactement fermé , point de portier , pas un seul domestique à qui je pus m'adresser ; cette singularité me frappa ; la veille encore , j'y avois été reçu comme à l'ordinaire , & rien n'annonçoit un départ. Je fus prendre des renseignemens dans le voisinage ; on avoit en effet vu partir une berline de très-grand matin ; mais on ne savoit rien de plus : j'étois dans l'étonnement le plus profond , lorsque je vois venir à moi la femme de chambre de Matilde ; je cours à elle , je veux l'interroger ; elle ne m'en donne pas le temps : ne me demandez rien , je ne fais rien ; je ne puis pas même vous dire où ces dames sont. Hier , quand vous fûtes parti , j'entendis Madame parler haut , Mademoiselle pleurer ; toute la nuit on a fait des paquets , on a grondé , on a pleuré , & on a fini par me donner mon congé , & par monter en berline ; mais Mademoiselle ,

en me disant adieu , m'a mis ceci dans la main , dit-elle , en me présentant un papier chiffonné , à mon adresse.

Je le pris , je l'ouvris promptement , & d'abord je n'y compris rien ; c'étoit une note de vaisselle & autres effets : enfin je découvris entre les lignes & les chiffres , ce qui me regardoit. “ Ah ! M. de Lindorf ,
“ me disoit-elle , nous allons partir pour
“ Dresde dans quelques heures ; nous y
“ resterons long-temps , bien long-temps ,
“ peut-être toujours. Qu'allez-vous penser quand vous viendrez demain , & que
“ vous ne retrouverez plus votre petite
“ amie ? serez vous affligé comme elle ?
“ Oui , foyez-le un peu , je vous en prie ,
“ mais pas trop cependant , car je vous
“ promets de penser à Dresde comme à
“ Berlin , & comme je penserai toute ma
“ vie , & puis , n'ai-je pas un frère , un
“ bon frère ? écrivez-lui tout de suite , &
“ si vous voulez me répondre un mot ,
“ envoyez-le lui ; il n'y a que ce moyen
“ pour que je puisse avoir de vos lettres ;
“ il faut qu'elles passent par la Russie , mais
“ qu'est-ce que cela fait , si elles me parviennent une fois ; je voudrois être aussi
“ sûre que ceci vous parviendra. Je ne
“ savois comment faire pour vous écrire ;
“ heureusement , ma tante m'a donné une

“ liste à copier ; dès qu’elle me regarde
 “ je fais un chiffre , & dès qu’elle sort
 “ j’écris une ligne ; quand j’aurai fini , je
 “ pourrai peut-être le donner à cette pau-
 “ vre Charlotte, qu’on m’ôte parce qu’elle
 “ auroit pu m’aider, parce qu’elle vous
 “ aime ; elle nous rendra bien ce petit ser-
 “ vice. Je suis fâchée d’attraper ainsi ma
 “ tante, mais elle.... comme elle m’a trom-
 “ pée ; jusqu’à ce soir je ne savois pas un
 “ mot de ce départ ; non, je vous le jure ,
 “ pas un mot. N’est-ce pas bien affreux ,
 “ partir ainsi sans vous revoir ? Ah ! je
 “ pleure si fort que je ne puis plus écrire ,
 “ & puis ma tante va revenir ; ma liste
 “ ne ressemble plus à une liste à présent ,
 “ c’est une lettre toute entière, il faut la
 “ cacher bien vite , & en faire une autre.
 “ Adieu, adieu M. le baron ; n’oubliez pas
 “ Matilde, & ne prenez pas mauvaise
 “ opinion d’elle , parce qu’elle vous écrit
 “ la première ”.

Sans avoir même beaucoup d’amour, il
 étoit impossible de n’être pas touché du
 billet de la nièce , & piqué du procédé
 de la tante ; j’éprouvai ces deux sentimens
 dans toute leur force : je revint chez moi ,
 écrire au comte ce qui se passoit , & la ma-
 nière cruelle dont sa tante m’avoit joué.
 Je crois que la colère l’emportoit sur le

regret d'être séparé de ma jeune amie ; moins , j'insinuai à son frère , que je regardois notre projet comme impossible , & que puisque sa tante paroïssoit si décidée , il valoit mieux , peut être , y renoncer tout-à-fait. Je joignis à ma lettre le petit billet de Matilde , & ma réponse , en priant son frère de la lui faire parvenir. Je reçus celle du comte aussitôt qu'il fut possible , & vous la trouverez ici.

No. II.

Le comte de Walsstein au baron de Lindorf.

St. Pétersbourg , 18 Juillet 17...

“ Je suis très-mécontent , mon cher Lindorf , du tour que nous a joué notre chère tante de Zastrow , car elle a beau faire , elle fera la vôtre : je l'ai juré , & ma sœur ne deviendra point la victime de son opiniâtreté ; je n'ai rien à dire contre le jeune de Zastrow , que je n'ai point l'honneur de connoître , & à qui je souhaite toutes sortes de bonheur , excepté celui d'être l'époux de Matilde. C'est vous qui le ferez , mon cher Lindorf , vous que ma sœur a déjà distingué , & que son cœur préfère. Non , ce cœur qui s'est ouvert à moi avec

tant de confiance & d'ingénuité , ne fera point trompé dans son attente , elle n'aura point à combattre une inclination que j'ai cherché moi-même à faire naître , elle n'aura point à rougir d'avoir écrit la première à un autre homme qu'à son époux. Chère petite sœur , comme son billet m'a touché ; je lui écris aujourd'hui pour la consoler , je lui fais entrevoir le bonheur dans un avenir peu éloigné : & nous y parviendrons avec un peu de persévérance : je lui envoie votre lettre , qui , je pense , aura plus d'effet encore que la mienne : j'écris aussi à ma tante , & s'il le faut , je ferai valoir les droits qu'un père mourant m'a remis sur ma sœur. “ C'est à “ vous , me dit-il , que je confie le soin de “ son bonheur”. Oh , mon père ! votre attente ne fera point trompée ; j'unirai Matilde à Lindorf , & votre Matilde fera heureuse. Reprenez donc courage , mon ami , & soyez sûr que notre projet réussira : Matilde n'a que seize ans , dans trois ou quatre elle sera plus formée , plus capable de vous rendre heureux & de l'être elle-même , ma seule crainte est , que pendant ce temps-là , séparé d'elle , ce cœur devenue tout-à-coup si froid , si insensible ; ce cœur qui n'est plus susceptible d'amour ,

ne rencontre l'objet qui doit le faire revenir de cette erreur, & lui prouver qu'il ne le connoissoit pas encore ; du moins, mon cher Lindorf, si ce malheur nous arrivoit, promettez-moi, jurez-moi, que vous ne sacrifierez ni vous même, ni ma sœur, à des engagemens, qui dès cet instant cesseront d'exister ; je ne desire ce lien, qu'autant que je ferai sûr qu'il ne fera le malheur ni de l'un ni de l'autre ; & j'aime mieux avoir à consoler Matilde de la perte de son amant, que de l'indifférence de l'époux que son cœur a choisi : ainsi, du moment qu'elle ne seroit plus la femme que vous préférez à toute autre, du moment que vous ferez convaincu qu'une autre qu'elle peut vous rendre plus heureux, ayez le courage de l'avouer à votre ami, soyez sûr qu'au lieu d'altérer son estime vous la redoublerez. Je crois une passion violente peu nécessaire au bonheur conjugal ; je vous l'ai dit dans ma précédente lettre, & je persiste dans mon idée ; mais je crois, plus fortement encore, qu'il faut au moins que deux époux se préfèrent mutuellement à l'univers entier, & n'aient jamais un instant de regret d'être liés pour la vie : je crois qu'il faut entr'eux cet accord de sentimens, ce rapport de goûts,

cette confiance entière, cette liaison des âmes, qui ne peut exister, si l'un des deux aime ailleurs, & doit nécessairement cacher à l'autre les pensées dont il est le plus occupé.

Voilà, je vous l'avoue, ce qui jusqu'à présent m'a empêché de me marier, & de céder aux desirs de ma famille, qui s'éteindroit avec moi. J'ai craint que ma position brillante & la faveur dont je jouis n'engageassent peut-être la femme à qui je m'adresserois au sacrifice d'une inclination précédente; j'ai craint d'acquérir des droits usurpés sur un cœur engagé ailleurs; de séparer, sans le savoir, deux amans que je rendrois malheureux, & de l'être moi-même à l'excès, quand je viendrois à le découvrir. Vous me connoissez trop, mon cher Lindorf, pour croire que je veuille vous faire des reproches, quand je vous ouvre mon cœur. Vous savez ma façon de penser sur l'accident qui changea ma figure, elle est toujours la même, & je vous jure de nouveau que je me félicite tous les jours de pouvoir me livrer à mon goût dominant, & suivre la carrière qui me convenoit de plus : heureux d'avoir pu, dans celle que j'ai quittée, donner des preuves de mon courage & de mon zèle

pour mon Roi ; & de pouvoir le servir actuellement dans un autre genre : il a besoin de bons ministres , autant que de bons généraux ; je tâcherai de remplir de mon mieux ma vocation actuelle , & je pense avec plaisir , mon cher Lindorf , que je suis très-bien remplacé pour la précédente ; ainsi je ne regrette rien , rien du tout , je vous assure ; mais je me rends justice , je sens que je ne suis pas fait pour inspirer l'amour , & je n'y prétends pas ; peut être est-ce par cette raison que je me suis persuadé qu'il n'est pas nécessaire au bonheur ; mais au moins je voudrois trouver un objet ; je ne m'effrayerois pas même d'un peu de répugnance dans les commencemens , elle est naturelle , & je dois m'y attendre ; c'est à moi à la dissiper peu-à-peu , à me faire aimer d'abord par reconnaissance , ensuite par habitude ; on finira par s'accoutumer à ma figure , & mon unique étude seroit de la faire oublier à force de bons procédés. Comment une femme ne finiroit-elle pas par s'attacher à celui qui n'existeroit que pour la rendre heureuse , qui préviendroit tous ses desirs , qui lui soumettroit tous les siens , & lui sauroit gré des moindres marques d'attachemens qu'elle lui donneroit ?

Voilà , mon cher ami , la douce chimère de mon cœur , que j'espère bien réaliser un jour ; je vois tous les obstacles , ils ne me rebutent point ; je fais la difficulté de trouver une femme dont le cœur n'ait reçu aucune impression , car alors tout mon ouvrage est détruit d'avance ; on feroit sans cesse la comparaison de moi à l'objet aimé & regretté , on me regarderoit comme un monstre ; la prévention , l'aigreur , empoisonneroit tout , mais si je puis rencontrer une jeune personne , telle que je la désire & que je ne cesserai de chercher , dont l'âme simple & naïve ne connoisse point encore l'amour & très-peu le monde ; si je puis la trouver , elle fera à moi , dussai-je la forcer à m'épouser ; je saurai la rendre , malgré elle , la plus heureuse des femmes , & l'obliger à chérir ses liens ; je sens que dans les commencemens on pourra m'accuser de peu de délicatesse , mais mon motif secret me justifiera à mes propres yeux ; je n'ai pas d'autre moyen de jouir du seul bonheur que mon cœur désire , celui d'être époux & père , & de finir mes jours dans le sein de ma famille. Liens sacrés , relations intimes , qui doublent l'existence , sans lesquelles l'homme isolé ne tient à rien dans le monde , traîne une vie inutile ,

meurt sans être regretté..... Oui, vous ferez mon bonheur; je n'y pense jamais sans émotion, & cette lettre de Justin que je vous ai envoyée m'arrachoit des larmes d'attendrissement. Qu'ils soient heureux ces bonnes gens! *Il vous manque une Louise*, me disoit-il, *que le bon Dieu vous la donne!* Honnête & bon Justin, les prières d'un cœur pur comme le tien doivent être exaucées, elles le feront sans doute: oui, je la trouverai cette compagne, que j'adore déjà sans la connoître. Elle & moi, Lindorf & Matilde, Justin & Louise, voilà trois couples heureux dans l'univers: n'en acceptez-vous pas l'augure, mon cher ami: pour moi cette idée me transporte, elle me fait croire d'avance à la félicité suprême.

Qu'est-ce que vous me parlez d'héritage & de privation? Si ma tante étoit assez injuste pour priver Matilde du sien, n'est-elle pas assez riche pour s'en passer? Est-ce le plus ou le moins qui influe sur le bonheur, quand d'ailleurs on est dans l'aisance? & son bien réuni au vôtre, ne vous suffiroit-il pas? Cependant comme le plus n'y gâte rien, & qu'il vaut mieux que les choses se fassent de bonne grâce, attendons encore, mon ami; je ne ré-

pondrois pas d'être jaloux , si vous étiez heureux bien long-temps avant moi , & ma chère petite femme n'est pas encore trouvée ; dans quelque temps je m'en occuperai sérieusement ; à présent je le suis beaucoup ici des affaires du Roi ; je crains de n'avoir pas trop souvent le plaisir de vous écrire , aussi vous voyez que je prolonge aujourd'hui ce plaisir. " &c. &c.

Le reste de la lettre regardoit des affaires politiques , des details sur la Russie , que Caroline sauta ou parcourut à peine : elle avoit bien autre chose à penser ; son cœur ne pouvoit plus suffire à tout ce qu'elle éprouvoit : il lui paroissoit qu'elle étoit transportée dans un monde nouveau , dont jusqu' alors elle n'avoit pas même eu l'idée : cette dernière lettre sur-tout la frappa beaucoup : elle la relut toute entière , d'abord avec une sorte de saisissement très pénible. Cette espèce de prédiction sur Lindorf , cette crainte excessive d'être uni à une femme dont le cœur seroit engagé ailleurs , lui firent une impression cruelle ; mais quand elle en vint ensuite à ses projets de bonheur , aux motifs qui l'avoient engagé à l'épouser , malgré sa répugnance , elle en fut si touchée , que déjà dans cet instant elle crut n'ai-

mer plus que lui dans le monde , ou plutôt elle ne pouvoit démêler le sentiment dont elle étoit agitée ; elle restoit-là , les yeux fixés sur cette lettre , sans penser que le cahier n'étoit pas fini ; enfin peu-à-peu cet enthousiasme se dissipa , l'image du comte s'effaça , celle de Lindorf reprit son empire , la lettre fut posée & la lecture continuée.

“ Le temps s'écoule , Caroline , & les vingt-quatre heures que j'ai consacrées à ce pénible ouvrage , sont prêtes à finir ; j'apperçois déjà les premiers rayons du jour , de ce jour où je verrai peut-être pour la dernière fois , celle à qui , hier encore , à la même heure , je croyois consacrer ma vie entière. Combien j'étois heureux ! comme l'espérance & l'amour me berçoient de leurs douces chimères ! Un instant a tout détruit ; m'a plongé dans le néant le plus affreux ; mais que fais-je , dois-je employer à me plaindre les instans qui me restent pour vous conduire au bonheur , pour vous en montrer le chemin ? Oui , Caroline , vous serez heureuse , & cette certitude peut seule me faire supporter la vie.

Un an à-peu-près s'écoula , sans apporter aucun changement à notre situation. Matilde

tilde étoit toujours à Dresde , le comte toujours en Russie , & moi toujours à Berlin. Une correspondance suivie soutenoit nos liaisons mutuelles ; mais celle de Dresde , passant par Pétersbourg , n'étoit ni bien fréquente , ni bien animée. Matilde , élevée dans la retenue & même avec sévérité , n'osoit pas se laisser aller à ses sentimens , & n'exprimoit tout au plus que de l'amitié : je lui répondois bien naturellement sur le même ton ; mais décidé cependant à l'épouser , dès que sa tante voudroit y consentir ; la préférant sincèrement à toutes les femmes que je connoissois alors , je fuyois avec soin toutes les occasions de rencontrer des objets qui auroient pu me détourner de cette idée & l'emporter sur elle dans mon cœur. Il m'en coûtoit peu de me priver des plaisirs d'éclat ; depuis la malheureuse aventure de Louise & du comte , j'avois conservé une sorte de mélancolie habituelle qui s'accordoit fort bien avec mon projet : tout entier aux devoirs de ma vocation & au soin de faire ma cour au Roi , je consacrais le reste de mon temps à la lecture , à la musique , ou bien à me promener à cheval.

Un malheureux événement vint troubler ma tranquillité & redoubler ma

tristesse : mon père , qui ne quittoit point du tout sa terre de Ronebourg , eut une attaque d'apoplexie ; ma mère , depuis long-temps foible & valétudinaire , faillit à succomber à sa douleur & à son effroi : on vint me chercher incessamment ; j'arrive , je les trouve tous les deux dans le plus grand danger : ma vue parut les ranimer : ma mère surtout , qui me chérissoit avec la plus vive tendresse , se trouva sensiblement mieux , & l'attribuoit à ma présence & à mes soins ; mais l'état de mon père en demandoit de continuels : j'écrivis en cour , pour solliciter un congé : mon motif étoit trop légitime pour ne pas l'obtenir , & je me consacrai entièrement à mes parens.

C'est précisément alors , Caroline , que vous vîntes embellir la cour que j'avois quitté ; & ce fut aussi à cette époque que le comte eut cette fâcheuse maladie , qui le retint en route si long-temps ; je l'appris indirectement. Dans tout autre temps , j'aurois volé auprès de lui ; mais j'étois retenu à Ronebourg par des devoirs trop chers & trop sacrés , pour en avoir même l'idée. Quelque temps après , j'eus le plaisir d'apprendre , par lui-même , qu'il étoit rétabli , & heureusement arrivé à Berlin : sa lettre avoit bien une tournure

énigmatique & mystérieuse, qui me frappa au moment que je la lus.... Il auroit donné tout au monde, me disoit-il, pour me voir, pour me parler. Le cruel événement qui me retenoit à Ronebourg étoit d'autant plus affreux pour lui qu'il ne pouvoit absolument y venir, vu la distance, (Ronebourg est au fond de la Silésie, à quatre grandes journées de Berlin) & le peu de temps qu'il avoit à rester en Prusse, où tous ses momens seroient employés. Il passoit ensuite à Matilde, s'affligeoit de la résistance de sa tante : il étoit résolu, disoit-il, dès que je serois libre de quitter Ronebourg, d'user de tous ses droits de frère aîné, pour terminer mon mariage.

Un nouveau motif le pressoit; peut-être touchoit-il lui-même au bonheur, peut-être étoit-il sur le point d'obtenir ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur; mais il ne pouvoit, ni ne vouloit être heureux sans moi.

Je fis moins d'attention à cette lettre que je n'en aurois fait dans un autre moment; à peine même eus-je le temps de la lire, & ce n'est qu'à présent que je me la rappelle; je la reçus le jour où mon père, après avoir languï quatre mois, expira dans mes bras, en me recommandant ma

mère, en m'ordonnant de ne la pas quitter. Ah ! mon cœur avoit déjà prévenu cet ordre si respectable pour moi ; j'avois déjà promis, juré, à la plus tendre des mères, que son fils unique ne l'abandonneroit point à sa douleur. Dès que j'eus rendu à mon père les derniers devoirs, j'écrivis au comte, pour lui apprendre la perte que je venois de faire, & pour le supplier de m'obtenir une prolongation de congé. Non-seulement le Roi me permettoit de rester à Ronebourg, mais il daignoit même approuver le motif qui m'y retenoit.

Il règnoit dans la lettre du comte un fond de tristesse qui ne me surprit pas ; je savois combien cette ame sensible savoit partager les chagrins de ses amis, & d'ailleurs il étoit lui-même très-attaché à mon père ; il ne me disoit rien qui fût relatif à sa lettre précédente, qui s'étoit perdue dans le trouble de cet affreux moment, & que j'avois presque oublié : il me marquoit seulement qu'il alloit incessamment à Dresde, voulant voir sa sœur avant que de retourner en Russie ; s'il lui étoit possible, il viendrait aussi à Ronebourg, mais il n'osoit me le promettre ; & en effet il ne put y venir. Oh ! pourquoi, pourquoi ne me confia-t-il pas alors ce fatal secret ?

Mais sans doute sa délicatesse ne lui permit pas d'ajouter à mes peines, en m'apprenant un événement dont je pouvois me regarder comme la première cause.

Trois autres mois s'écoulèrent, plus tristes, plus douloureux pour moi que les précédens; je n'avois plus autour de moi qu'un seul objet d'attachement; toute ma tendresse filiale étoit réunie sur ma mère, & je la voyois décliner tous les jours, sans avoir d'autre consolation que celle d'adoucir ses derniers momens, & de lui procurer encore quelques instans de bonheur. Enfin, je la perdus aussi; cette ame pure quitta ce séjour terrestre, en se félicitant d'aller rejoindre son époux & d'expirer dans les bras de son fils.

Oh, Caroline! pardonnez ces tristes détails; j'ai besoin de m'appesantir sur mes malheurs, de me les retracer tous dans ce terrible moment, où je vais me séparer pour jamais de celle qui devoit me tenir lieu de tout; j'ai besoin de me pénétrer de l'idée que l'homme est né pour être malheureux, & que c'est son unique partage; qu'il doit perdre successivement tous les objets qui lui sont chers, tout ce qui l'attache à la vie. Non, le bonheur n'est pas fait pour l'homme; un seul peut-être mais ses vertus lui

donnent le droit d'y prétendre , & je n'ai pas celui d'en murmurer.

Après la mort de ma mère , je me hâtai de fuir ces lieux ; ma terre de Ronebourg m'étoit devenue odieuse , tant par la double perte que je venois d'y faire que par le cruel événement qui s'y étoit passé ; je revins à Berlin & Potzdam , j'y passai l'hiver , & je vécus plus retiré encore que l'année précédente. Le comte m'écrivait peu , son style étoit triste & embarrassé , & je crus enfin entrevoir qu'il avoit un secret qui lui pesoit sur le cœur ; je le lui dis naturellement ; il en convint , mais me renvoya à son retour , pour me le confier entièrement ; il devoit avoir lieu l'automne suivante : c'est aussi l'époque qu'il fixoit pour mon mariage avec sa sœur. Votre sort & le mien , me disoit-il , seront alors décidés sans retour. Puissent-ils être heureux ; & si je dois y renoncer pour moi même , que du moins le bonheur de ma sœur & de mon ami me tiennent lieu de celui que je n'ose espérer. Je pensai qu'il avoit sans doute une inclination en Russie , & qu'il s'y rencontroit des obstacles ; mais respectant son secret , je cessai mes questions : je recevois aussi de temps en temps quelques petites lettres de la jeune comtesse , & toujours par le

canal de son frère. Sa tante persifloit dans ses projets, & se préparoit à faire revenir M. de Zastrow pour conclure; son héritage étoit à ce prix. Mais la généreuse Matilde étoit prête à le lui céder en entier, à me faire ce sacrifice, & me demandoit, avec une ingénuité touchante, si je n'étois pas de cet avis, & s'il ne valoit pas mieux mille fois être moins riche & plus heureux; je le pensois d'autant plus que la mort de mes parens venoit de me rendre maître d'une fortune considérable, & qui s'augmenta encore par la mort & l'héritage du commandeur de Risberg, mon oncle maternel. Il vivoit comme un solitaire dans la terre que j'habite à présent; n'avoit jamais voulu me recevoir chez lui pendant sa vie, & me laissa tous ses biens, sous la condition cependant de me marier dans le cours de l'année, & de faire porter le nom de Risberg à mon fils aîné. Cette condition me parut alors facile à remplir, mes engagements avec Matilde m'en assurèrent la possibilité; & peut-être même ce motif auroit-il pu contribuer à décider en ma faveur Madame de Zastrow.

Depuis lors, ah! Caroline, combien je l'ai trouvée douce cette obligation de me marier dans le cours de cette année;

combien , lorsque j'osai entrevoir le plus grand des bonheurs , je béniffois la mémoire de mon oncle ; à présent , ah ! j'y renonce pour la vie à cette terre , à ces biens sur lesquels je n'ai plus aucun droit , & que je vais demain quitter pour jamais. Des biens , en est-il , en peut-il être pour moi , après celui que je perds ? Non , jamais. Pardon , Caroline ; les vœux , les sermens d'un malheureux que vous devez oublier , peuvent-ils vous intéresser ? J'ajoute à mes crimes , en vous faisant celui de vous adorer toujours , & le but de cet écrit est de les réparer.

Décidé à ne plus demeurer à Ronebourg , qui me retraçoit des souvenirs trop déchirans , & qui d'ailleurs est trop éloigné de la capitale , je fus charmé de l'acquisition de Risberg , & je vins en prendre possession au commencement de cet été , peu de jours après la mort de mon oncle. — Caroline , Caroline ! c'est ici où je vais avoir besoin de toutes mes forces pour continuer ce fatal écrit ; femme adorée , pourrai-je vous parler de vous-même , de mes sentimens , & ne pas mourir de douleur & de remords ? Sainte & pure amitié , toi qui dois expier tous les crimes que l'amour m'a fait commettre , toi qui dois désormais remplir uniquement

mon cœur, viens m'animer d'un nouveau zèle & soutenir mon courage !

Ma nouvelle demeure me plut infiniment ; je comptois cependant n'y faire que peu de séjour, & j'en voulus profiter pour connoître tous les environs ; la veille du jour où je vous apperçus à la croisée de votre pavillon, j'avois déjà passé dessous, & déjà j'en avois entendu sortir ces sons touchans, cette voix si douce, ces accords si harmonieux, qui m'ont fait tant d'impression depuis, & dont je ressentis l'effet dès ce premier instant : j'avois entendu des voix plus belles & plus étendues, mais jamais aucune qui m'eût fait autant de plaisir ; je vous écoutai longtemps, & lorsque enfin vous eûtes cessé, lorsque je me fus éloigné, je croyois encore entendre ces accens qui répondoient à mon cœur ; j'y revolai le lendemain. Passionné pour la musique, je lui attribuai uniquement cet attrait irrésistible qui m'entraînoit malgré moi : j'avoue cependant, que je désirai avec ardeur de voir celle dont les talens me ravissoient, & que je crus aussi d'être conduit par curiosité ; j'imaginois de vous attirer à votre croisée en chantant avec vous ; ce moyen me réussit : je ne fis, il est vrai, que de vous entrevoir, mais dès cet instant vos traits

furent gravés dans mon cœur , & j'aurois voulu ne plus vous quitter. Oh , que ne puis-je m'arrêter sur tous ces détails qui me font si chers , me retracer chaque minute de ce temps trop vite écoulé , & qui laisse dans mon cœur des traces si profondes ! Combien j'étois heureux , quand totalement occupé de ce nouveau sentiment qui remplissoit mon ame , & qui l'absorboit en entier , je n'existois plus qu'à Rindaw , & j'oubliois le reste de l'univers ; quand en vous quittant le soir je n'emportoïis d'autre idée que celle de vous revoir le lendemain , & qu'elle suffisoit à mon bonheur ! Je n'éprouvois ni cette ardeur inquiète & tumultueuse que m'inspiroit Louise , ni cette tranquillité monotone , ce repos du cœur & des sens que je trouvois auprès de Matilde : délicieusement agité , un charme nouveau sembloit s'être répandu sur toute mon existence , rien ne m'étoit indifférent , vous embellissiez tout à mes yeux , je portois votre idée sur chaque objet , ou plutôt je ne pensois plus qu'à vous seule au monde ; & pendant deux mois , la seule lettre que j'écrivis , fut pour demander la permission de passer l'été dans ma terre ; je l'obtins , & je crus que ce temps dureroit éternellement ; j'oubliai le passé , fermai les yeux sur l'avenir ; j'ou-

bliai tout excepté Caroline. Mais pourquoi chercher à redoubler mes tourmens , par la peinture de mon bonheur passé ? Hélas ! dans cet instant encore j'oubliois que je ne dois plus vous parler de moi , & que vous appartenez au meilleur des hommes ! Ah , c'est de lui , de lui seul que je dois m'occuper ! Il y a un mois que j'en reçus une lettre , & ce fut cette lettre qui me tira de ma douce ivresse. Il se plaignoit de mon silence , & Matilde en étoit également surprise. Matilde , son nom seul déchira mon cœur , & me fit sentir qu'il étoit tout à Caroline.... Je posai la lettre ; pendant long temps il me fut impossible de l'achever ; enfin , je la repris & ce qui suivait me rassura. — “ Auriez-vous changé d'idées sur elle & sur nos projets , me disoit-il , & craignez-vous de me l'avouer , mon ami ? Tout ce que vous devez craindre est de nous laisser là-dessus dans l'incertitude , ou dans l'erreur. Je vous renvoie à une lettre que je vous écrivis l'automne passée à ce sujet ; relisez-la , & rappelez-vous bien que la seule chose que je ne pourrois jamais vous pardonner seroit de me tromper , & de me sacrifier votre bonheur. Ecrivez-moi tout de suite , mon cher Lindorf , & sur-tout soyez vrai sur l'état actuel de votre cœur ; c'est le seul

moyen de me prouver qu'il n'est pas changé pour votre ami, &c."

Cette lettre fut un trait de lumière pour moi ; elle m'éclaira tout à la fois sur mes sentimens pour Caroline & sur mes devoirs envers le meilleur des amis. Hélas ! je crus les remplir tous , en ayant pour lui la confiance la plus entière , en remettant mon sort entre ses mains , en le suppliant d'en disposer à son gré. Pouvois-je prévoir que cette confiance même étoit un outrage , & que je lui demandois son aveu pour lui ravir son bien le plus précieux ?—Conduit par une affreuse fatalité , j'étois donc destiné à l'offenser dans tous les temps & de toutes les manières les plus sensibles. Oh ! Wallstein, Wallstein, quel plus grand mal t'auroit fait un ennemi mortel ; mais si cet écrit a l'effet que j'en attends, si celle qui doit le lire sent le prix d'une ame comme la tienne , puis-je encore avoir des remords ?

Je joins ici N°. III, la copie de la lettre que j'écrivis au comte , le jour même où je reçus la sienne ; daignez la parcourir : c'est la dernière fois que vous vous occuperez d'un malheureux qui vous conjure lui-même de l'oublier pour jamais ; pour prix de cet effort, voyez au moins comme il vous adoroit.

Nº. III.

Copie de la lettre du baron de Lindorf au comte de Walstein, ambassadeur à Pétersbourg.

“ Vous n’avez que trop bien deviné , mon cher comte , ce qui se passe dans le cœur de votre ami : oui , sans doute , j’ai un aveu à vous faire , & d’autant plus pénible à présent que j’ai trop différé : mais me croirez-vous quand je vous ferai le serment que votre lettre m’a seule éclairé sur la nature de mes sentimens , & que l’instant avant que de la recevoir j’étois encore dans la sécurité , ou plutôt que je jouissois de l’état le plus doux , le plus heureux que j’aie connu de ma vie , sans chercher à en pénétrer la cause. — Oh ! mon ami , c’est l’amour , oui c’est ce véritable amour dont vous me parliez si souvent en m’assurant que je ne le connoissois pas encore. Grand Dieu , comme vous aviez raison , & combien ce que j’éprouve est différent de ce que j’ai senti jusqu’à présent. — Ah , sans doute , l’amour est la source du bonheur ! du seul bonheur que l’homme puisse goûter : si vous saviez comme ces deux mois se sont écoulés ; ils ne m’ont paru qu’un instant ; & cependant , j’ai des vo-

lumes de détails à vous faire; il n'y en auroit pas un qui ne servît à me justifier à vos yeux.—Ah, mon ami! elle réunit tout, grâces, talens; vertus, ingénuité; & cette modestie qui met tant de prix à tout le reste; une figure charmante est le moindre de ses avantages; on l'oublie dès qu'on entend sa douce voix, lorsque sa main parcourt les touches d'un clavecin, pince les cordes d'une harpe, anime la toile ou le canevas, & elle seule a l'air d'ignorer tout le charme qu'elle répand autour d'elle! Oh, Walsstein! si vous l'entendiez chanter, si vous l'entendiez lire nos meilleurs poètes, & leur donner une grâce nouvelle, par son organe & par son expression; si vous voyiez sur-tout comme elle se fait adorer de tout ce qui l'entoure; si vous étiez le témoin de ses actions touchantes pour une vieille parente, infirme & aveugle; comme elle fait la rendre heureuse, la consoler, lui faire aimer la vie! —Oui, si vous étiez à ma place, j'aurois bien une crainte, mais ce ne seroit pas celle de voir blâmer mon choix.... Oh, mon ami! je le sens bien, sans elle il n'est plus de bonheur pour moi; elle seule me l'a fait connoître; ce n'est qu'auprès d'elle que j'ai retrouvé ce calme, cette sérénité, j'oserois presque dire cette paix de l'ame,

que je croyois incompatible avec l'amour; je ne suis plus le même, elle m'a entièrement changé; le bouillant, l'impétueux Lindorf, content de la voir, de l'entendre, de faire chaque jour quelques progrès dans son cœur, d'oser espérer qu'il est aimé, sans même oser le demander, ne désiroit pas d'autre jouissance: oui, j'aurois passé ainsi ma vie entière, mais votre lettre m'a tiré de cette douce léthargie; elle m'a fait sentir vivement que je ne puis être heureux sans l'aveu de mon ami & sans la certitude que mon bonheur n'altérera celui de personne: Matilde, tendre & généreuse Matilde, conservez-vous votre estime & votre amitié à celui qui put vous voir sans vous adorer, & qui, certain du bonheur d'être à vous, n'a pas su se défendre contre une passion tyrannique; & vous, cher Walstein, pourrez-vous me pardonner & m'aimer encore, moi que vous aviez déjà tant de raisons de haïr, & que vous destiniez à devenir votre frère; moi, qui renonce à ce titre si doux; mais non, je n'y renonce point, je vous remets la décision de mon sort; soyez-en l'arbitre absolu, & recevez le serment que je fais d'être ce que vous voulez que je sois: si c'est l'époux de Matilde, je ne puis vous promettre de

renoncer à mon amour ; il tient à mon existence , mais bien de le renfermer toute ma vie au fond de mon cœur , & de me conduire de manière à vous le faire oublier à vous-même : ce tort involontaire & toujours ignoré , loin de nuire au bonheur de votre sœur , l'assureroit encore plus ; réfléchissez-y bien , mon cher Walstein ; & avec quelque impatience que j'attende votre réponse , ne la précipitez pas ; pensez qu'elle fera l'arrêt du sort de votre ami : l'instant après l'avoir reçue , je m'éloigne d'elle pour jamais , ou je tombe à ses pieds pour lui consacrer ma vie entière ; jusqu'alors je saurai me taire ; elle ignorera combien elle est adorée. . . .

— Ah ! si la voyant tous les jours & tous les jours plus belle & plus sensible , je puis garder mon secret , ne croyez pas que , si vous l'ordonnez , je saurai loin d'elle le garder toute ma vie , si je dois renoncer à elle , vous-même , mon cher comte , vous n'apprendrez jamais son nom , il restera caché pour toujours dans le fond de mon cœur , & jamais ma bouche ne le prononcera ; mais si j'obtiens votre aveu , avec quels transports je vous ferai connoître celle qui mérite les adorations de l'univers ; combien je jouirai de voir mon digne ami applaudir à tous égards à mon

choix & partager mon bonheur ; mais je vous le répète, ce bonheur ne peut exister s'il coûtoit une seule larme à *Matilde* & un seul regret à son frère".

Ainsi tout contribuoit à mon aveuglement, jusqu'à ce mystère que je laissois sur votre nom ; un seul mot qui vous eût fait connoître au comte , prévenoit au moins l'aveu d'une passion criminelle ; il me rendoit moins coupable , mais je crus vous devoir à vous-même votre fatal secret ; de quel droit vois aurois-je nommée quand j'ignorois même si j'aurois celui de vous offrir ma main ? Un autre motif me fit aussi garder le silence ; votre immense fortune , cette fortune dont j'avois gémi plus d'une fois & qui m'eût peut être empêché d'oser vous déclarer mes sentimens , si la mienne eût été moins considérable , pouvoit influencer sur la décision du comte , & je voulois qu'elle fût absolument libre ; c'étoit assez , c'étoit trop même de lui avoir avoué que tout le bonheur de ma vie en dépendoit : j'attendois sa réponse avec la plus vive agitation ; quelquefois , me reposant sur sa générosité , sur ses principes , mon cœur se livroit au plus doux espoir , d'autres instans , connoissant combien il tenoit à son projet & son extrême tendresse pour

sa sœur, je craignis qu'il n'exigeât le sacrifice de mon amour, & ce sacrifice auquel je m'étois engagé me paroïssoit au-dessus de mes forces : mais quel étrange effet de l'espèce de sentiment que vous m'aviez inspiré, ce n'étoit qu'éloigné de vous que j'éprouvois cette horrible perplexité ; dès que je vous revoyois, elle disparoïssoit ; je retrouvois auprès des vous cette même tranquillité, ou plutôt cet état de bonheur & de jouissance continuelle qui ne laisse place à aucune inquiétude : il me sembloit impossible alors que rien ne pût nous séparer ; cette amitié si tendre que vous me témoigniez avec tant d'ingénuité, les bontés marquées de la baronne, les propos mêmes qu'elle me tenoit en votre absence, tout aidoit à l'illusion ; tout me conduisoit à croire que j'allois être le plus heureux des mortels ; mais je l'étois déjà ; & ces trois derniers mois devoient compenser un siècle de peines & de tourmens, si leur souvenir n'empoisonne pas tout le reste de ma vie, il me tiendra lieu de bonheur. — Ah ! lorsque je sentirai trop le poids de cette vie, je me transporterai à Rindaw ; je me dirai : j'ai passé trois mois près de Caroline ; puis-je me plaindre de mon sort. . . . Enfin je la reçus, cette réponse si désirée, si redoutée ; je ne pouvois plus

tenir à mon impatience , je sentoís à chaque instant que mon secret alloit m'échapper ; je courus la chercher moi-même au bureau des postes : mon attente ne fut point trompée, elle y étoit ; je tremblois si fort en la recevant des mains du facteur qu'il s'en apperçut & crut que je me trouvois mal ; je lui demandai une chambre pour la lire , & quand j'y fus seul j'y restai près d'un quart-d'heure sans oser l'ouvrir, & même sans le pouvoir ; comment rendre raison de cette émotion excessive ? Ne devois-je pas connoître le plus généreux des hommes & le meilleur des amis ? Ah ! sans doute , c'étoit un pressentiment de la vérité, & de mon crime involontaire ; enfin cette émotion s'accrut au point que je ressortis sans avoir ouvert ma lettre, résolu de ne la lire que chez moi ; je remontai à cheval , mais je n'eus pas fait cent pas hors de la ville que j'en descendis promptement , que je l'attachai à un arbre & que je rompis ce cachet qui renfermoit mon arrêt, résolu, s'il m'étoit contraire , à ne vous revoir jamais : mon projet , en ce cas là , étoit de partir sur-le-champ , de joindre le comte à Pétersbourg & de chercher auprès de lui les forces dont j'avois besoin pour lui sacrifier bien plus que ma vie : mais le sort ,

pour mieux m'accabler, voulut me laisser croire un instant au bonheur.....—Ah, Caroline ! jugez de mes transports lorsque je lus ce que je joins ici.

Lettre du comte de Walstein, au baron de Lindorf, à Berlin.

St. Pétersbourg, 15 Août 17...

“ Elle, mon cher Lindorf, elle seule au monde ; ne pensez plus qu'à elle dans l'univers entier ; ou si votre bonheur vous laisse quelques instans pour l'amitié, employez-les à vous dire que votre ami en jouit presque autant que vous. Heureux Lindorf ! vous aimez, vous êtes sûr de l'être, vous avez trouvé le cœur qu'il vous falloit, l'ame qui sympathise avec la vôtre, celle à qui l'Etre Suprême dit en la formant sur le même modele : je vous crée l'un pour l'autre ; & tu crains que je ne m'oppose à ses décrets immuables, que je ne t'arrache à celle qui t'étoit destinée de tout temps ! Je n'en doute pas, il n'y a pas un mot dans ta lettre qui ne prouve le véritable amour ; tu fais trop bien le peindre, pour ne pas le sentir & l'inspirer. Le voilà précisément cet état qui m'a toujours paru la félicité suprême,

dont j'avois l'idée au fond de mon cœur, & que je croyois une chimère; j'en voyois bien quelque chose dans le ménage de Justin & de Louise, mais je l'attribuois à la simplicité des champs, & ne croyois pas possible qu'on pût la trouver ailleurs; il m'est bien doux que ce soit mon ami qui la réalise, qui me prouve qu'on peut être heureux sur cette terre, & l'être par le sentiment; tout m'assure la vérité du vôtre, mon cher Lindorf, jusqu'à ce sacrifice que vous m'offrez de si bonne foi, & que je serois un barbare d'accepter; l'intérêt même de ma sœur, son intérêt bien entendu, me le défendrait quand le vôtre ne m'auroit pas décidé. Vous êtes honnête homme & je vous crois, lorsque vous m'assurez de tous vos soins pour lui cacher qu'elle n'auroit pas la première place dans votre cœur; mais êtes-vous sûr d'y réussir? Non, mon ami, je suis convaincu qu'il n'est pas possible de tromper une femme là-dessus, & votre malheur à tous les deux seroit une suite infaillible de cette découverte.

“ Je veux même tranquilliser tout-à-fait votre délicatesse & votre conscience sur notre chère Matilde; elle vous est certainement fort attachée; vous êtes le pre-

mier & le seul homme qui lui ait fait quelque impression ; mais soit que cela vienne de son caractère , de son éducation , ou de sa grande jeunesse ; ce n'est point avec cette sensibilité profonde , qui fait qu'une première inclination décide ou du bonheur ou du malheur de la vie ; je ne fais même trop si l'on doit donner ce nom à ses sentimens pour vous.

“ Il m'a paru que l'imagination étoit plus exaltée que le cœur n'étoit touché , que la contradiction & les obstacles lui avoient fait prendre pour de l'amour ce qui , peut-être , n'étoit dans le fond que la simple amitié. A mon dernier voyage à Dresde , je fus frappé de la légèreté , de la gaieté même , avec laquelle elle soutenait votre absence & ses chagrins ; elle me parloit cependant de vous avec tendresse , mais elle pleuroit & rioit tout à la fois , & juroit qu'elle vous aimerait toujours , en faisant un saut , en chantant une arriette. Je ne m'en inquiétois pas , parce que , je vous l'avoue , je prévoyois un peu ce qui vous est arrivé ; & dans le cas où je me ferois trompé , je voyois bien des bons côtés dans cette façon d'aimer ; je ne doute pas qu'elle ne se console très-vite , & qu'elle ne soit même

charmée de vous savoir heureux. Le jeune de Zastrow est arrivé; on le dit très-aimable, peut-être aidera-t-il à sa consolation. Quoi qu'il en soit, ayez l'esprit en repos là-dessus, & croyez que la sœur & le frère seront heureux de votre bonheur. Je vous rends donc votre entière liberté, mon cher Lindorf, & je ne vous blâme que d'en avoir pu douter; courez dès que vous aurez eu cette lettre, en faire hommage à celle que vous aimez, & qui le mérite si bien, si j'en juge par le portrait que vous m'en faites; je le crois d'autant plus vrai qu'il me paroît qu'avec tout l'enthousiasme de l'amour, vous avez conservé de la raison & de l'empire sur vous même: combien je m'impatiente d'en juger par mes propres yeux, & comme vous le dites, d'applaudir à votre choix; ce plaisir fera peu retardé; je prépare tout pour mon retour à Berlin, & vous ne pouvez plus m'écrire ici: quand vous recevrez cette lettre je serai probablement en route, & bientôt après dans vos bras; alors, mon cher ami, nous n'aurons plus de mystères l'un pour l'autre, car nous n'en sommes encore mutuellement qu'aux demi-confidences: j'apprendrai qui est *Elle*, & vous saurez

aussi le secret de ma vie , que je vous ai caché malgré moi jusqu'à présent, il m'en coûtoit trop de vous affliger , & de vous faire partager un chagrin , que vous ne pouviez adoucir ; peut-être cessera -t-il à mon arrivée , peut-être aussi , suis-je destiné à ne jamais jouir de ce bonheur , que je ne vous envie pas , mais que je voudrois partager avec vous. Oh , Lindorf ! il existe aussi une *Elle* pour moi , & vous ferez bien surpris quand vous apprendrez.... Mais pas un mot de plus jusqu'à ce que je vous revoie ; j'espère de vous trouver heureux ou bien près de l'être : voilà du moins un bonheur dont je suis sûr , & qui peut me suffire. Adieu. Si vous parlez à *Elle* de votre ami , si elle fait qu'elle a remplacé ma sœur , dites-lui que j'ai déjà pour elle les sentimens d'un frère ; peut-être aurai-je bientôt une amie à lui présenter ; qu'elle la rende sensible comme elle , qu'elle vous aime comme vous méritez de l'être , & je n'aurai plus rien à desirer."

P. S. " Si vous n'étiez pas amoureux , j'aurois peine à vous pardonner deux étourderies ; la première est de n'avoir point daté votre lettre ; je ne sais ni combien elle est restée en chemin , ni où vous êtes à présent ;

présent ; j'imagine que c'est toujours à Berlin , & je vous écris à votre adresse ordinaire : l'autre , est de ne pas me dire un mot de votre oncle le commandeur , & de son testament ; je l'ai appris d'ailleurs , & je vous félicite de cette augmentation de fortune , mais ce n'est pas ce qui vous touche à présent ; la clause de la succession , qui vous oblige à vous marier dans l'année , vous paroîtra cependant douce à remplir. Adieu , cher Lindorf ; combien je suis impatient de vous voir , & que nous aurons de choses à nous dire ! ”

J'ai fini , Caroline , vous savez le reste , & les expressions ne rendroient pas ce que j'ai éprouvé depuis l'instant où j'ai reçu cette lettre , depuis celui sur-tout qui m'a découvert combien j'étois coupable : je commençai cet écrit hier en vous quittant ; à peine ce temps a-t-il pu me suffire ; ma main & mes yeux fatigués peuvent à peine vous tracer un adieu effacé par mes larmes , & vous conjurer de pardonner au malheureux qui troubla la tranquillité de vos jours. Puissiez-vous , en l'oubliant entièrement , retrouver cette paix , cette sérénité qui faisoient votre bonheur ! Ah ! croyez-moi , Caroline , croyez l'ami qui vous connoît mieux que vous-même , & qui connoît aussi celui à qui vous devez

déformais consacrer vos sentimens & votre vie : ce n'est qu'auprès de lui , ce n'est qu'en le rendant heureux comme il mérite , que vous le ferez vous-même ; mais vous avez lu , votre cœur à prononcé ; il est sans doute à lui seul , & je n'ai plus rien à vous dire.

Je n'ai pris encore aucun parti sur moi-même ; je ne fais ni ce que je deviendrai ni ce que je dirai au comte ; peut-être lui devrois-je une confiance entière ; mais un mot qui m'est échappé dans ma lettre , un mot que je voudrois racheter aux dépens de ma vie , me l'interdit à jamais.

Non , Caroline , votre nom ne sortira jamais de mon cœur , ni de ma bouche ; je m'interdis jusqu'à la douceur de prononcer ce nom chéri. . . Adieu , adieu , Caroline ; adieu pour jamais , puisque je m'impose la loi de ne plus vous revoir que lorsque j'aurai cessé de vous adorer. Oh ! si cet amour pouvoit s'épurer assez pour ne plus voir en vous que l'épouse du comte de Walstein ! si je pouvois une fois vous ramener un ami digne de vous & de lui ! Il n'y a plus pour moi que cette espérance ou la mort Adieu , Caroline , je cours vous remettre ceci , vous revoir. . . . Non , je ne vous verrai pas , je ne vous regarderai pas ; vous êtes l'épouse de mon ami , la comtesse de

Walftein. Oui , c'est à la comtesse de Walftein que je vais donner ces papiers , ce portrait. Caroline ! elle n'existe plus pour moi ; voilà l'heure où vous devez vous rendre au pavillon. Vous y êtes , j'y vole. Grand Dieu ! donnez-moi des forces , soutenez mon courage !

Fin du cahier de Lindorf.

Nous n'essayerons pas de donner une idée des sentimens de Caroline , après cette lecture : comment exprimer ce qui se passoit dans un cœur partagé entre l'amour & le remords , l'admiration , & peut-être même un peu de jalousie ? Louise & Matilde l'occupèrent tour-à-tour ; elle relut les endroits où il parloit d'elles ; combien elle trouva de feu , d'enthousiasme dans l'expression de sa passion pour Louise , en la comparant aux sentimens qu'il lui avoit témoignés ! Elle fut tentée de croire que ceux-ci n'étoient plus que la tranquille amitié : & cette jeunè & jolie Matilde ? qu'elle est heureuse d'oser aimer Lindorf , le dire ! Oui , mais qu'elle est à plaindre de n'être pas aimée ! Charmante Matilde , généreux Walftein , méritez-vous de trouver des ingrats ? Elle se rappella très-bien que pendant les huit jours qui pré-

cédèrent son mariage , le comte lui avoit parlé de cette sœur , & de l'espoir qu'elles se lieroient ensemble. Comme elle formoit alors son projet de séparation , elle y avoit fait peu d'attention. — Quelle cruelle suite de circonstances venoit retracer à son esprit cette belle-sœur , qu'elle offensoit aussi par l'endroit le plus sensible , à qui elle enlevait un cœur sur lequel elle avoit tant de droits ! mais elle paroissoit peu sentir le prix de ce cœur. Caroline relut la lettre où le comte en parloit à Lindorf ; & quoique la légèreté de Matilde dût être à tous égards une consolation pour elle , elle eut peine à la lui pardonner. Elle étoit encore plongée dans les différentes réflexions qui devoient suivre une lecture aussi intéressante pour elle , & ne s'appercevoit pas que la matinée entière étoit écoulée , lorsqu'un laquais de la baronne vint la demander ; elle n'eut que le temps de rassembler à la hâte tous les papiers épars autour d'elle , & de les renfermer avec soin dans son bureau ; elle alloit sortir lorsqu'elle s'aperçut que la petite boîte à portrait étoit restée sur la table , & fut en courant rejoindre son amie qu'elle avoit laissée trop long-temps.

Elle la trouva tenant un billet de M. de Lindorf, qu'elle ne pouvoit pas lire. Tenez, mon enfant , lui dit-elle dès qu'elle entra ,

voyez ce que dit ce cher baron , que nous n'avons pas vu depuis trois jours : sachons ce qui le retient ; je ne puis exprimer combien il me manque. La triste Caroline , s'attendant bien à ce qu'elle alloit lire , soupira , leva les yeux au ciel , & prit le billet. M. le baron offroit ses honneurs à ces dames ; forcé de partir tout de suite , pour des affaires essentielles & pressées , il n'auroit pas l'honneur de les revoir : mais , en les assurant de sa reconnoissance , il les supplioit de lui conserver leur estime & leur amitié , &c.

Oui , sans doute , Caroline savoit d'avance tout le contenu de ce billet ; elle ne fut pas surprise , mais émue au point de ne pouvoir l'articuler. Cette conviction qu'elle ne le reverroit plus , que tout étoit fini & pour elle & pour lui ; le contraste étudié & froid de ce billet , avec ce qu'elle venoit de lire , avec ces mots d'estime & d'amitié , tracés de la même main qui venoit de lui peindre avec tant de feu les sentimens les plus vifs & les plus passionnés , la contrainte où elle étoit vis-à-vis de son amie ; toute sa situation enfin devint si cruelle qu'elle avoit peine à la supporter.

Auroit-on cru que son supplice pût encore augmenter ? Elle achevoit à peine les

derniers mots de ce billet , en s'efforçant de retenir ses larmes , qui inondoient ses joues ; elle veut les effuyer & fort son mouchoir de sa poche ; la petite boîte qu'elle venoit d'y mettre , & qui dans cet instant étoit bien loin de sa pensée , s'échappe , roule à ses pieds , s'ouvre en tombant , & présente en entier à Caroline , ces traits , cette figure qu'elle n'avoit pas encore osé regarder. Ce petit accident étoit bien naturel , & si l'on veut bien puérile ; cependant il fit une impression incroyable sur Caroline ; elle n'auroit pas été beaucoup plus vive quand le comte en personne se fût offert à sa vue , pour lui reprocher son attachement : un cri lui échappe , elle se jette sur la boîte , la relève en détournant les yeux , & sort de la chambre avec précipitation , sans savoir pourquoi , ni ce qu'elle fuyoit. . . . Un instant suffit pour la remettre ; elle rentra , trouva la chanoinesse surprise de son cri & de sa fuite soudaine , mais bien plus altérée encore du billet d'adieu de Lindorf , & de ce départ subit.

Une cataracte décidée , qui s'épaississoit tous les jours , & lui laissoit à peine distinguer les objets , l'avoit empêchée de voir le portrait : Caroline put dire ce qu'elle voulut ; il lui fut plus facile de répondre

fur cet objet que fur les lamentations , les questions , les suppositions , fur le prompt départ de Lindorf , dont elle ne pouvoit revenir. Il rompoit toutes ses mesures , déconcertoit tous ses projets , & la mettoit au désespoir ; il fallut que Caroline , toute affligée qu'elle étoit elle-même , s'épuisât pour la consoler. La meilleure manière auroit été sans doute de lui prouver , en lui avouant son mariage , combien ses projets étoient chimériques. Caroline , qui crut enfin appercevoir quelle avoit été son idée , en attirant Lindorf chez elle , eut bien celle d'avoir alors pour son amie une entière confiance ; mais cet aveu qu'elle avoit si fort désiré de lui faire , dont elle avoit si ardemment sollicité la permission , lui paroissoit alors tout ce qu'il y avoit de plus pénible & de plus difficile : comment prononcer seulement le nom du comte , rappeler tous ses torts avec lui , oser dire soi-même : je fais le malheur de l'être le plus vertueux , le plus grand , le plus digne d'être heureux ? & quand je devrois m'estimer trop heureuse de lui appartenir , de porter son nom , j'ai pu m'abandonner à la plus injuste antipathie ? cette antipathie n'étoit pas le seul sentiment dont elle eût à rougir. Le nom de Lindorf lui coûtoit bien autant à prononcer que celui de son

époux. Elle résolut donc d'attendre , pour parler , la réponse de son père & la suite des événemens , & de soutenir aussi bien qu'il lui seroit possible les regrets de la chanoinesse , sur le départ de Lindorf : dans le vrai , elle le regrettoit trop elle-même , pour que leurs cœurs ne fussent pas à l'unisson ; & ce sujet continuel de conversation , tout pénible qu'il est quelquefois , ne laissoit pas d'intéresser vivement son cœur , & d'avoir un attrait inoui pour elle ; elle devint plus assidue auprès de son amie , qui , d'ailleurs privée de la vue , avoit plus que jamais besoin de ses tendres soins ; elle n'alla plus au pavillon , tous ses meubles revinrent l'un après l'autre dans son appartement ; mais ses instrumens , la musique , & même ses pinceaux furent long-temps oubliés ou négligés , il faut avoir l'ame tranquille pour s'occuper froidement à quoi que ce soit : tous les momens où elle étoit chez elle , furent employés à relire son cahier & ses lettres , à penser à cette belle Louise , à cette jolie Matilde , au comte , à se perdre dans une foule de réflexions qui n'avoient aucune suite , & qui finissoient ordinairement par un déluge de larmes. Elle s'est aussi familiarisée avec ce portrait qu'elle ose à présent regarder , qu'elle regarde à chaque

instant , & même avec une émotion qui n'est pas sans plaisir. Grand Dieu ! dit-elle quelquefois en le fixant , si à tant de vertus il joignoit cette figure si noble & si touchante , quelle mortelle seroit digne de lui ? Mais le suis-je même à présent ? Ah ! non sans doute , & le meilleur des hommes méritoit un cœur tout à lui.

Laissons quelque temps l'aimable Caroline réfléchir , s'attendrir , lire alternativement le cahier de Lindorf & les lettres du comte , & voyons ce que faisoient pendant ce temps-là ces deux amis ; aussi bien la solitude profonde de Caroline , sa vie monotone , les combats de son cœur , ennuieroient sans doute le lecteur. Pour elle , ce n'étoit pas de l'ennui qu'elle éprouvoit , c'étoit un état d'agitation continuel : au moindre bruit qu'elle entendoit , elle tressailloit ; son imagination , sans cesse occupée de Lindorf & du comte , lui persuadoit que l'un des deux arrivoit à Rindaw. Quoi ! ce Lindorf qui s'est banni pour jamais de sa présence , peut - elle penser qu'il reviendra ? Non , quand elle raisonne avec elle-même , quand elle relit son cahier , quand elle se rappelle tout ce qu'il doit au comte , elle dit de bonne foi : jamais , jamais je ne le reverrai ; mais l'imagination & l'amour ne raisonnent pas

pas toujours; & sans trop se l'avouer à elle-même, elle pensa plus d'une fois qu'il n'auroit pas la force de tenir sa résolution.

Elle se trompoit : au fond de la Silésie, dans la triste terre de Ronebourg, Lindorf gémissoit de son crime involontaire, & trouvoit que ce n'étoit pas trop de toute une vie pour l'expier. Oh ! combien de fois il fut tenté de la terminer cette vie qu'il ne pouvoit plus consacrer à Caroline, & qui jusqu'alors avoit été si fatale au meilleur des amis ! mais il les connoissoit trop tous les deux pour n'être pas sûr que c'étoit leur ôter pour jamais leur bonheur & leur tranquillité. Le fameux roman de Werther étoit presque son unique lecture, & produisit sur lui l'effet contraire à celui qu'il en attendoit, il y cherchoit des forces, des motifs, un modèle pour se décider à mourir ; il ne vit que le désespoir de Charlotte, celui d'Albert, celui de l'ami de Werther ; & plus généreux que lui, il aima mieux vivre & souffrir, que d'empoisonner les jours de ceux qu'il aimoit.

Dans les premiers temps de son séjour à Ronebourg, la vie lui étoit devenue si odieuse & le sacrifice qu'il faisoit, en la supportant, lui parut si grand, qu'il crut par là réparer tous ses torts, & que cette

idée même servit à sa consolation ; d'ailleurs , si ses passions étoient violentes , elles ne duroient pas long-temps : malgré sa subtile distinction sur les différentes sortes d'amours , il avoit adoré Louise. Sans aimer Matilde avec la même fureur , il est certain qu'elle commençoit à faire une impression assez vive sur son cœur , lorsqu'elle lui fut enlevée. On a vu depuis à quel excès il avoit aimé Caroline. Espérons que le temps , ou quelque autre passion le guérira de cette passion malheureuse. Son cœur est trop honnête , il aime trop son ami , pour chercher à conserver un amour qu'il regarde comme un crime.

Il y avoit cependant plus d'un mois qu'il vivoit en reclus à Ronebourg , & que sa guérison n'étoit pas bien avancée , lorsque un jour qu'il essayoit pour la seconde fois d'écrire au comte , sans trop savoir ce qu'il devoit lui dire , il le voit lui-même entrer dans sa chambre , & se jeter dans ses bras. A son arrivée de Pétersbourg , surpris de ne point trouver son ami à Berlin , d'apprendre des gens qu'il y avoit laissés , qu'il étoit à Ronebourg , & qu'il y étoit seul , il soupçonna quelque malheur inattendu , ne se donna que le temps de voir le Roi & son beau-père

le chambellan , & repartit tout de fuite , pour s'éclaircir des motifs d'une retraite aussi singulière , au moment où il le croyoit au comble du bonheur : dès que les premiers instans de surprise , d'émotion & d'attendrissement furent passés , le comte lui fit des questions dictées par le plus vif intérêt. Cher Lindorf , dit-il , hâtez-vous de m'expliquer pourquoi je vous retrouve ici seul , triste , malade même , car vous voudriez en vain me le cacher , votre changement O mon ami , développez-moi ce cruel mystère ! qu'est devenue celle que vous aimiez ? pourquoi n'est-elle pas avec vous , unie à vous ? pourquoi mon ami n'est-il pas heureux ?

Lindorf l'auroit laissé parler plus longtemps , il n'étoit pas préparé à lui répondre , & gardoit un morne silence ; le comte se tut aussi , mais il pressoit les mains de Lindorf , & sa physionomie , attendrie , animée , sembloit exiger sa confiance. Quoi ! lui dit-il enfin , Lindorf , vous ne me dites rien ; ne suis-je plus votre ami ? le dépositaire de vos secrets , de tous les mouvemens de votre cœur , n'ai-je pas le droit d'y lire ? — Oui , oui , s'écria Lindorf , vous avez sur moi tous les droits imaginables ; oui , vous êtes mon ami , le meilleur des amis ; jamais je ne l'ai senti

plus vivement que dans cet instant , où je suis obligé de vous refuser ma confiance. Le comte surpris, recula quelques pas. — O mon cher comte , ne vous éloignez pas de votre ami malheureux ! ne me condamnez pas légèrement ; oui , je suis forcé de me taire , & vous m'approuveriez si vous connoissiez mes motifs : lié par l'honneur , par mes sermens , par tout ce qu'il y a de plus sacré , je ne puis trahir un secret qui ne me regarde pas seul ; n'exigez aucun détail sur cette malheureuse affaire , & plaignez votre ami d'être privé de la triste douceur de vous le confier.

Le comte s'étoit rapproché de Lindorf , il le ferroit dans ses bras , & ses larmes lui prouvoient combien il étoit affecté de sa situation. “ Lié par l'honneur , par des sermens ” , lui dit-il , ah ! tout est dit , je ne fais que trop moi-même à quel point un secret promis nous engage , & jamais aucune question indiscrete. Cependant , vous êtes libre de répondre ou non à celle-ci qui échappe encore à mon amitié ; êtes-vous malheureux sans retour , & ne vous reste-t-il aucun espoir ? — Aucun , reprit Lindorf vivement ; j'ai perdu pour jamais celle que j'adorerai toujours , elle n'existe plus Il alloit ajouter , *pour moi* ; le

comte l'interrompit par un cri. Ah, Dieu ! elle n'existe plus ; quoi ! c'est la mort , l'affreuse mort , qui vous a séparé d'elle ! cher & malheureux Lindorf, ah, combien je vous plains ! Lindorf faillit à le détromper ; mais craignant d'en avoir trop dit , & que le comte ne devinât la vérité , il ne fut pas fâché de lui voir prendre le change , & confirma , par son silence , cette idée de mort , qui détournoit tous les soupçons qu'il pouvoit avoir sur Caroline ; mais il n'en avoit aucun : jamais il ne lui vint dans l'esprit que sa jeune épouse fût cette femme tant aimée & tant regrettée ; depuis longtemps absent de la Prusse , il ignoroit également & la situation de Rindaw , qu'il ne connoissoit point , & celle du château de Risberg , il ne savoit pas même alors que Lindorf l'eût habité , & qu'il eût formé là cette connoissance si fatale à son repos ; d'ailleurs , il savoit que son épouse étoit vivante , se portoit bien , & il demeura persuadé que quelque événement tragique avoit privé de la vie l'amante de Lindorf. Le sombre désespoir, où il demeura quelque temps après cette conversation , ne lui laissoit aucun doute là-dessus ; il s'efforça de le calmer , & lui demanda s'il ne vouloit pas revenir avec lui à Berlin. — Non, non , s'écria Lindorf avec effroi, non , mon cher

comte , je ne le puis ; il faut que je quitte ce pays , il faut que je voyage pendant quelques années ; ne vous opposez pas à un parti nécessaire & absolument décidé ; j'ai compté sur vous pour m'en obtenir la permission , la paix actuelle me la fait espérer ; si le Roi me la refuse , je remettrai ma compagnie : il faut que je parte , il faut que je m'éloigne d'ici.

Le comte ignorant tout , jugea qu'il avoit de fortes raisons de quitter la Prusse , & combattit d'autant moins son idée qu'il pensa que quelques années de voyage le distrairoient de sa douleur ! Il lui promit d'obtenir son congé , & il ajouta après quelques momens ; il est très-possible , mon cher Lindorf , que je parte avec vous. — Vous, Walstein ? — Oui , moi-même , mon ami ; peut-être aurai-je , ainsi que vous , des raisons de m'éloigner de ma patrie , au moins quelque temps ; nous voyagerons ensemble , & nous serons moins malheureux. —

Malheureux , s'écria Lindorf ! est-ce à vous ? est-ce au comte de Walstein à parler de malheur ? — Je comprends votre surprise , lui dit le comte en s'asseyant près de lui ; il est temps de la faire cesser & de vous dévoiler un secret que je vous ai caché malgré moi : Cher Lindorf , puis-je vous

blâmer du mystère que vous me faites , puisque vous ignorez que je suis marié depuis plus de deux ans ? Lindorf ne joua pas la surprise ; il lui eût été impossible dans ce moment-là de feindre ce qu'il n'éprouvoit pas ; mais son embarras , sa rougeur , tout ce qu'il éprouvoit réellement , & qui se peignoit sur son visage , lui donna l'air de l'étonnement. Le comte continua : Oui, mon ami , je suis uni à la plus charmante des femmes , & je suis bien loin d'être heureux ; je vais vous raconter en détail ma triste histoire ; c'est une consolation pour moi de vous ouvrir mon cœur , puissai-je vous convaincre aussi , comme je commence à l'être , que c'est dans l'amitié seule que nous devons chercher notre bonheur !

Alors il commença cette cruelle confidence que Lindorf prévoyoit & redoutoit au-delà de toute expression. Ce récit confirmoit son malheur , ses remords , & déchiroit son ame : quelle impression dut faire , sur cette ame agitée , le nom de Caroline , répété à chaque instant ; ce nom si bien gravé dans son cœur , & qu'il devoit avoir l'air d'ignorer ? Ah ! si Lindorf eut des torts , s'il fut la cause involontaire des malheurs du meilleur des hommes , ce qu'il souffroit dans cet instant , suffisoit pour les expier & pour intéresser tout lecteur sen-

fible à sa situation : le comte prit son récit de plus loin , il lui raconta que c'étoit le Roi qui , sur les grands biens de Caroline , avoit eu l'idée de ce mariage , & lui en avoit écrit en Russie. Le motif , dit le comte à son ami , & même la volonté du Roi , qui paroissoit le désirer vivement , influèrent moins sur sa décision que l'âge & le genre d'éducation de celle qu'on me destinoit.

Caroline de Lichtfield , sortie à peine de l'enfance , élevée à la campagne & dans la plus grande retraite , n'ayant jamais vu d'homme qui pût faire impression sur son cœur , me parut remplir parfaitement ce que je désirois depuis long-temps : vous connoissez mon système , c'étoit sur cette ignorance du monde & de l'amour qu'il étoit fondé. Je saurai bien , me disois-je , pénétrer dans ce jeune cœur , & me l'attacher , si non par l'amour , du moins par une amitié si vive , & une reconnoissance si tendre , qu'elles pourront m'en tenir lieu : le premier moment sera contre moi , mais tous ceux qui le suivront assureront notre bonheur mutuel. Plein de cette douce idée , je repondis au Roi avec transport , en l'assurant que je m'estimerois trop heureux si je pouvois obtenir la main de la jeune baronne de Lichtfield . il ne tarda

pas à m'apprendre qu'il avoit la parole du chambellan, & à m'ordonner de partir tout de suite pour conclure mon mariage.

Je me mis en route, mais je fus arrêté à Dantzic par une violente maladie, qui me mit à deux doigts de la mort : c'est alors, mon cher Lindorf, que vous remplissiez ici, auprès d'un père expirant, le premier & le plus saint des devoirs : ce ne fut qu'au bout de deux mois que je pus continuer mon chemin ; j'arrive à Berlin, & j'eus le chagrin de ne point vous y trouver ; j'appris aussi avec peine, que ma jeune épouse future, trompée sur le moment de mon arrivée, avoit passé chez son père & à la cour, tout le temps de ma maladie. Ah ! combien ces deux mois pouvoient avoir apporté d'obstacles à mes projets de bonheur, & dérangé le plan que je m'étois formé pour y parvenir ! Je ne cacha point mes craintes à mon auguste maître, il me rassura avec sa bonté ordinaire ; lui-même avoit souvent observé Caroline, & toujours il avoit vu chez elle ce même air d'innocence, d'insouciance, de gaieté qu'elle avoit apporté de sa retraite. J'ai répandu sourdement mes intentions, ajouta-t-il, & tous nos jeunes seigneurs les ont respectées : quoique votre future soit charmante, aucun d'eux n'a cherché à acquérir les droits qui vous étoient

réfervés; & Caroline elle-même, fans distinguer personne, n'a cherché qu'à s'amuser.

Le soir même je fus présenté au baron de Lichtfield, mon beau-père futur, & le lendemain à son aimable fille.... Ici le comte parla à Lindorf de cette première visite, dont on a vu les détails; de l'impression d'horreur qu'il inspira à Caroline, & qu'il ne put se diffimuler; il avoua que dès ce moment là, fans doute, il eût été plus généreux, plus délicat, d'abandonner tous ses projets, & qu'il en avoit bien eu l'idée; mais qu'il est facile, disoit-il à son ami, de se faire illusion! Imaginez que ce cri, que cette fuite, ces mouvemens si naturels & si peu réprimés, qui devoient peut-être m'éloigner d'elle à jamais, furent précisément ce qui m'enchantait, & me fit désirer avec ardeur de l'obtenir; je crus y voir la preuve indubitable de cette candeur, de cette innocence de la première jeunesse, que j'avois craint que son séjour à la cour n'eussent altérées. Avec plus d'art, c'est-à-dire, avec plus de fermeté, elle auroit bien mieux pu cacher ce premier mouvement d'effroi, & je lui savois gré de s'y être abandonnée: à peine l'avois-je entrevue; cependant à l'instant qu'elle entra, conduite par son père, sa physionomie ingénue, des

grâces répandues dans tout l'ensemble de sa figure , m'avoient frappé bien agréablement , & c'étoit là l'idée que je m'étois formée de celle avec qui je voulois passer ma vie.

Il ne tint pas au chambellan de me persuader que je n'entrois pour rien dans la fuite soudaine de sa fille : sans le croire précisément , je l'écoutai avec plaisir , & j'en eus un très-vif , lorsqu'il me jura sur sa parole d'honneur , que le matin même elle l'avoit assuré que son cœur étoit libre & qu'elle m'épouserait sans peine : je ne l'ai point contrainte , me dit-il avec serment ; & demain , si sa santé le lui permet , elle pourra vous le dire elle-même.—O mon ami ! qu'il est aisé de croire ce qu'on désire avec ardeur ; je sortis presque persuadé , & ce lendemain & les jours qui le suivirent confirmèrent mon illusion. J'observois ma jeune épouse , elle ne me parut que très-timide ; d'ailleurs , rien n'annonçoit la moindre répugnance : notre mariage fut fixé à huit jours , par le Roi ; elle y consentit sans demander aucun délai , & même une fois qu'il en fut question , elle insista la première pour qu'il n'eût pas lieu.

J'aurois dès ce temps-là cherché à m'attirer au moins sa confiance & son amitié ; mais dans le peu de visites que je lui rendis ,

le baron crut qu'il étoit de l'étiquette de ne pas nous quitter un instant. Elle parloit peu, mais ce peu étoit prononcé avec tant de grâce, & si bien placé, que je m'attachois tous les jours plus à elle, & que j'étois persuadé que je serois le plus heureux des hommes. La veille de la cérémonie, qui devoit se faire à la campagne, je crus cependant appercevoir des traces de chagrin sur son charmant visage; ses yeux étoient rouges, son cœur paroissoit oppressé, on voyoit qu'elle s'efforçoit de prendre sur elle ! j'en fus très-ému, & saisissant une minute où son père nous avoit quittés, je m'approchai d'elle avec tendresse : Belle Caroline, lui dis-je, feroit-ce l'approche de mon bonheur qui fait couler vos larmes ? Elle baissa les yeux, garda quelques instans le silence; enfin, elle dit à voix basse : On ne s'engage pas pour la vie sans effroi; mais je vous crois bon & généreux, M. le comte, & cette idée me rassure; il ne tiendra qu'à vous que je me trouve heureuse.

J'allois lui répondre lorsque son père entra; elle reprit bientôt son ton naturel, & ne me parut pas redouter le moment qui s'approchoit: comment donc aurois-je pu soupçonner le coup qui m'attendoit ? Alors racontant tout ce qui s'étoit passé le jour de son mariage, il sortit de son porte

feuille cette lettre que Caroline lui remit elle-même , & qu'on a vue ci-devant : ... Tenez mon ami , dit-il à Lindorf , en la lui remettant , lisez & voyez à quel point je dus être atterré.

C'est ici où Lindorf eut besoin de tout son courage ; il prit d'une main tremblante & parcourut seulement des yeux cette lettre si naïve , si touchante , tracée par celle qu'il adoroit : en la rendant au comte , il voulut dire quelque chose , il ne put rien articuler ; il se jeta dans ses bras , le ferra contre son cœur , & quelques larmes qu'il ne put retenir s'échappèrent sur ses joues.

Si le comte avoit eu les moindres soupçons de la vérité , cette émotion excessive les auroit sans doute tous confirmés ; mais il n'en avoit aucun & n'y vit que la grande sensibilité , excitée peut-être encore par quelque rapport de situation.

Cher Lindorf , lui dit-il alors , lorsqu'il fut un peu calmé , vous partagez trop vivement ma situation ; je crains même d'avoir rouvert , sans le savoir , la plaie de votre cœur ; peut-être aussi quelque lettre cruelle... Ah ! je devois encore me taire & vous cacher ce fatal secret ; vous avez assez de vos peines ; je vous ai mal connu , quand j'ai pensé que les miennes seroient un motif de consolation : je vois au contraire qu'elles les

aggravent ; pardonnez , cher & sensible Lindorf ; cette preuve de votre amitié , du vif intérêt que vous prenez à ma situation , me pénètre.... — Ah , Walstein , Walstein ! s'écria Lindorf , accablé sous le poids des remords , en se cachant le visage de ses deux mains , & peut-être il alloit découvrir le véritable motif de son émotion & de ses larmes ; mais le serment qu'il avoit fait à Caroline , de ne point la nommer , lui revint dans l'esprit , & lui parut le premier des devoirs. . . . il s'arrêta.

Le comte ne l'auroit également pas laissé continuer : Venez , mon ami , lui dit-il , allons nous promener dans votre parc , nous reprendrons une autrefois cette conversation ; & ils sortirent ensemble : le comte lui parla du pays & de la cour qu'il venoit de quitter ; il entra dans les détails les plus intéressans & les plus curieux ; son génie , naturellement observateur , son rang , les distinctions flatteuses de l'Auguste Souveraine de ses vastes états , qui faisoit le plus grand cas de lui , l'avoient mis en état de tout voir & de bien juger.

Cet entretien qu'il animoit & prolongoit pour donner à Lindorf le temps de se remettre , le calma en effet insensiblement , & lui fit le plus grand plaisir : personne n'avoit l'art de se faire écouter & de

captiver l'attention comme le comte de Walstein : une éloquence douce , persuasive , un son de voix qui alloit au cœur , le meilleur choix des termes , rendoient sa conversation on ne peut plus agréable ; beaucoup de savoir , sans prétention ni pèdanterie ; souvent des mots très-heureux , placés avec goût , & ce genre d'esprit qui fait faire ressortir celui des autres , en faisoient véritablement un homme très-aimable dans toute l'étendue de ce mot souvent trop prodigué : on ne fortoit jamais d'avec lui sans avoir appris quelque chose , & sans être en même temps très-content de soi-même. Depuis son mariage , il avoit perdu de cette gaieté de la première jeunesse que son accident même n'avoit pas altéré ; mais elle étoit remplacée par une imagination brillante , une énergie , un feu qui n'appartenoient qu'à lui , & qu'on ne peut exprimer : en l'écoutant , on ne pensoit plus à sa figure , & plus d'une fois , à la cour de Pétersbourg , il n'avoit tenu qu'à lui de la faire oublier : disons aussi , puisque nous en sommes sur cet article , que cette figure si maltraitée s'étoit raccommodée au point que Lindorf en fut surpris ; & Caroline , qui ne l'avoit vu qu'au sortir d'une maladie de deux mois , l'auroit été bien davantage :
ses

ses cheveux , que la fièvre avoit fait tomber alors entièrement , étoient revenus en abondance , parfaitement bien plantés , & toujours arrangés avec soin ; le temps & un peu d'embonpoint avoient presque effacé les traces de sa cicatrice , & lui donnoient un air de santé , de jeunesse , bien différent de ce teint jaune , de cette maigreur effrayante qu'il avoit lors de son mariage : un œil d'émail , fait avec tout l'art possible , remplaçoit celui qu'il avoit perdu , au point qu'on pouvoit à peine s'apercevoir d'une légère différence : un peu d'attention sur lui-même lui avoit fait aussi redresser sa taille ; elle n'étoit plus remarquable que par une attitude aisée & négligée , bien préférable à la roideur ; il boitoit encore , il est vrai , mais on ne marche pas toujours , & il marchoit peu : on peut donc imaginer qu'avec de très-belles dents , & beaucoup d'expression dans la physionomie , le comte de Walftein , alors âgé de 32 ans , n'étoit pas un objet bien effrayant ; s'il avoit été de même deux ans plutôt , Caroline seroit restée dans le salon , la lettre ne seroit point écrite & ce livre . . . n'existeroit pas : tout est donc bien comme il est : revenons à nos deux amis.

Ils rentrèrent au château presque à l'en-

trée de la nuit ; Lindorf , qui s'étoit laissé entraîner par le plaisir d'avoir retrouvé son ami , & de l'entendre , en revint bientôt à son idée habituelle : impatient de savoir quelle résolution le comte avoit pris sur Caroline , il le supplia d'achever son histoire : elle est finie jusqu'à ce moment , reprit le comte , & les choses en sont toujours au même point : vous me connoissez assez pour savoir , sans que je vous le dise , que je n'eus garde de m'opposer à une demande aussi forte , aussi touchante , aussi raisonnable même que l'étoit celle de Caroline : j'obtins , non sans peine , qu'elle retourneroit à Rindaw auprès de l'amie qui l'avoit élevée. Le Roi fâché , sans doute , qu'une union qu'il avoit arrangée tournât de cette manière , exigea le plus profond secret : mais avec moi , interrompit Lindorf vivement , ne devois-je pas être excepté ? O mon ami ! ne suis-je pas dans le cas de vous faire des reproches ? . . . Quoi ! me cacher l'événement le plus intéressant de votre vie ? Il est vrai , cher Lindorf , & souvent je m'en suis fait à moi-même ; mais un secret exigé par le Roi , l'habitude où je suis de les garder ; malgré cela , je crois bien que si je vous avois vu , je n'aurois pu prendre sur moi de vous faire un tel

mystère : la crainte d'une lettre perdue, & la certitude que cette confidence vous affligeroit, m'a plus retenu, peut-être, que les ordres du Roi : en effet, il est heureux pour vous de n'avoir pas su plus tôt mon secret. Lindorf ne répondit rien ; il sentoît trop vivement le contraire, mais il ne s'attendoit pas à ce qui devoit suivre....

— Mon ami, ajouta le comte en souriant, vous êtes jeune & sensible, ma petite femme est charmante, vous auriez voulu la voir, je vous en aurois prié moi-même ; & votre cœur, libre alors, eût peut-être subi une épreuve cruelle, que je me félicite de vous avoir épargnée : vous souffrez également par l'amour, il est vrai, mais quel que soit l'excès de vos malheurs, croyez que vous souffririez plus encore, si l'objet de votre amour étoit la femme de votre ami ; & Caroline elle-même vous auroit-elle connu sans danger pour son cœur ? (& lui frappant doucement sur l'épaule, il ajouta :) mon cher baron, je vous chéris comme ami, mais je vous crains comme rival. Pauvre Lindorf ! heureusement c'étoit entre jour & nuit, dans une salle assez obscure ; peut-être avoit-il choisi tout exprès ce moment, pour renouer l'entretien. Dès qu'il put parler : J'espère, dit-il, que le comte

de Walstein ne pense pas , n'imagine pas que je puisse jamais être son rival , & qu'il me rend la justice de croire que le seul titre de son épouse auroit suffi pour me garantir.... Oui , si l'on peut l'être contre la jeunesse , les grâces , l'esprit & la beauté : mais ne prenez point au sérieux une plaisanterie que je ne me ferois pas permise s'il y avoit eu quelque danger Vous n'en êtes que trop à l'abri dans ce moment ; d'ailleurs , vous ne verrez point la comtesse , & peut-être que moi-même.... — Vous-même. — Mon ami , je ne fais ce que je dois faire ; peut-être , tant de difficultés irritent un sentiment que huit jours de connoissance ne devroient pas rendre bien vif , cependant il m'occupe sans cesse : je sens plus que jamais que le bonheur de ma vie seroit de vivre avec elle , de faire le sien , d'en être aimé autant que je puis l'être ; & jamais je n'eus moins d'espoir d'y parvenir.

Lindorf écoutoit en silence , les yeux baissés : elle est toujours à Rindaw , continua le comte , d'où elle n'est point sortie depuis notre séparation ; elle y vit dans la plus profonde retraite , sans voir jamais personne , ni goûter aucun des plaisirs de son âge ; son petit séjour à la cour lui avoit cependant appris à les connoître ;

elle avoit paru sur-tout (m'a-t-on dit) aimer la danse avec passion ; & cependant , le croiriez-vous ? tous ces goûts si naturels à 16 ans , cedent à l'antipathie affreuse qu'elle a conçue contre moi ; elle lui donne une force , une fermeté incroyable , & Caroline ensevelit avec plaisir sa jeunesse & ses charmes dans la solitude , pour ne pas vivre avec un époux qui lui fait horreur. — Avez-vous de ses nouvelles depuis votre retour , lui dit Lindorf , à voix basse ? êtes-vous sûr qu'elle persiste dans cet injuste éloignement ? Je n'en suis que trop sûr , reprit le comte , en cherchant des papiers dans son porte-feuille : voici une lettre d'elle à son père , il l'a reçue depuis peu & me l'a laissée ; vous verrez qu'elle lui déclare qu'elle veut rester à Rindaw , & qu'elle n'a *pu soumettre encore ni son cœur , ni sa raison aux liens qu'on lui a donnés.*

Lindorf la prit , la lut comme il avoit lu la précédente , remarqua la date , & vit qu'elle avoit été écrite le jour même qu'il écrivoit le cahier : il soupira amèrement & la rendit en silence. — Le chambellan , reprit le comte , m'a dit qu'il y avoit répondu comme il convenoit & de lui ; cette phrase m'a fait trembler : ce sera sans doute avec dureté , avec despotisme ;

peut-être en ce moment ma jeune épouse , noyée dans ses pleurs , m'accuse de cette nouvelle tyrannie , & sa haine s'augmente encore : heureux du moins dans mon malheur , que cette haine ne provienne pas d'un autre attachement ! O mon cher Lindorf ! parlez , guidez-moi ; que dois-je faire dans une circonstance aussi délicate ? j'attends de vous un conseil salutaire :—un conseil ! dit Lindorf en hésitant ? le comte de Walfstein n'en doit recevoir que de son propre cœur : je t'entends , mon ami , reprit le comte , & ce cœur m'a déjà dicté ce que je devois faire.

Nous saurons dans la suite ce que c'étoit : laissons respirer Lindorf , qui n'avoit jamais souffert autant que pendant ce pénible entretien. Laissons respirer le comte des fatigues de son voyage , & revenons à Caroline. Elle avoit en effet reçu cette terrible réponse de son père ; non-seulement il lui permettoit , mais il lui ordonnoit d'apprendre son mariage à la chanoinesse , & de se disposer à la quitter incessamment pour venir habiter l'hôtel de Walfstein. “ Depuis trop long-temps , lui disoit-il , cet époux complaisant vous laisse suivre un caprice que son absence seule m'a fait tolérer ; il est temps qu'il finisse , le comte est arrivé & ne prétend

plus être privé de son épouse ; il réclame ses droits , & je vous declare que vous serez à jamais privée de tous ceux que vous avez à ma tendresse & même à mes biens : si vous faites la moindre difficulté de revenir , n'attendez aucun appui de personne ; je vous parle au nom d'un Roi , d'un époux & d'un père , également irrités d'une trop longue défobéissance &c. " —

Tout cela n'étoit point vrai ; le chambellan agissoit de son chef , il n'avoit pris ni les ordres , ni les conseils de personne pour cette fulminante démarche ; mais il vouloit essayer s'il n'obtiendrait pas de l'effroi & de la crainte , ce que la complaisance , la raison & l'ennui n'avoient pu faire : il étoit d'ailleurs outré de cette résistance qu'il n'avoit pas prévue. Témoin des honneurs que le comte avoit reçu au retour de son ambassade , de l'amitié que le Roi lui avoit témoigné , de la haute faveur dont il jouissoit , il brûloit de pouvoir le nommer son gendre & partager sa gloire. — C'étoit dans un vif mouvement de ce désir contrarié , qu'il avoit écrit à sa fille ; mais elle , qui ne soupçonnoit pas qu'on pût jamais altérer la vérité , prit tout au pied de la lettre , & la colère du Roi & celle de son époux , & s'affligea d'autant plus , qu'elle ne reconnoissoit pas

à cette tyrannie ce généreux comte de Walfstein , que le cahier de Lindorf & sur-tout ses lettres lui avoient peint si différent , & qu'elle commençoit à aimer , à force de l'admirer.

Ces sentimens firent bientôt place à la crainte & à la terreur , dès qu'elle crut qu'il vouloit abuser de son pouvoir : ah ! combien il faut que son caractère ait changé, disoit-elle , en relisant ses lettres à Lindorf ; autant que ses traits , ajoutoit-elle en fixant son portrait qu'elle refermoit bientôt avec colère. S'il est déjà si irrité de ma résistance , grand Dieu ! que sera-ce donc , quand il apprendra le fatal secret de mon cœur , & qu'il est tout à son ami ? Il ne pourra l'ignorer long-temps , & dès qu'il saura que je connois Lindorf , c'est comme si je lui disois que je l'aime Alors son désespoir redoubloit ; l'idée d'aller vivre avec un époux déjà prévenu contr'elle , peut-être jaloux & sûrement despotique , puisqu'il ordonnoit son retour , la révoltoit ; elle ne lui savoit plus aucun gré de sa condescendance à la laisser s'éloigner le jour de son mariage , & à consentir qu'elle passât à Rindaw tout le temps de son absence : il étoit bien aise , sans doute , que je fusse enfermée là pendant son séjour en Russie ; & il prouve bien

que la délicatesse & la complaisance n'y entroient pour rien.—Ah, Lindorf, Lindorf! votre amitié vous égare, & le comte de Walstein n'a pas les vertus que vous lui supposez. —

A tant de tourmens se joignoit encore celui d'avoir à raconter son histoire à la chanoinesse: aussi souvent qu'elle voulut l'essayer, la parole expira sur ses lèvres; elle ne put jamais prendre sur elle d'affliger cette sensible & malheureuse amie, d'exciter à-la-fois & sa colère & sa douleur, en lui apprenant le mystère qu'on lui faisoit depuis si long-temps, & le prochain départ de sa chère élève. Depuis la perte de sa vue, la compagnie de Caroline étoit sa seule consolation; elle disoit souvent que le moment où elle en seroit privée, seroit celui de sa mort; & l'idée d'être obligée de la quitter, étoit peut-être encore ce qui désespéroit le plus la sensible Caroline: elle ne put donc se résoudre à lui plonger le poignard dans le cœur, en lui parlant à l'avance de cette cruelle séparation; quoiqu'elle lui parût inévitable, elle se flatta qu'elle seroit peut-être encore différée; son père ne lui fixoit point de temps précis; il lui ordonnoit seulement de se tenir prête à partir lorsqu'il viendrait la chercher, sans doute, avec ce redoutable époux.

Elle leur laissa le soin d'instruire la chanoinesse , & attendit d'un jour à l'autre ce moment dans des tranfes mortelles ; ayant pour unique espérance celle de mourir , avec sa bonne maman , du chagrin de se quitter. Elle étoit dans ce trouble , dans cette agitation continuelle , qui influoit même sur sa santé , lorsqu'un jour elle reçut une lettre dont elle reconnut à l'instant l'écriture & le cachet , & qui lui causa une émotion incroyable ; elle étoit du comte lui-même , de cet époux si redouté ; elle trembloit avant de l'ouvrir , & faillit à s'évanouir en voyant d'où elle étoit datée : c'étoit du château de Ronebourg , chez M. de Lindorf. . . — Grand Dieu , il est chez Lindorf , il est avec Lindorf ! elle eut besoin de rassembler toutes ses forces pour pouvoir lire ce qui suit.

Lettre du Comte de Walsstein à Caroline.

Du château de Ronebourg , chez
M. de Lindorf : ce 17 Oct. 17...

“ Si j'étois assez malheureux pour que cette lettre fût reçue avec un sentiment de crainte ou d'effroi , je conjure celle à qui elle est adressée de se rassurer , de la lire avec bonté , d'être convaincue que celui qui

l'écrit perdrait plutôt la vie que de lui causer un seul instant de peine.

“ Oui Madame ! vous à qui je n’ose donner un nom plus tendre ; oui , je suis votre ami , je veux l’être , & c’est à ce titre que je vais m’entretenir avec vous de l’objet qui m’intéresse le plus au monde , du bonheur de Caroline. Il n’est rien que je ne sois prêt à faire pour l’assurer ; daignez me prescrire des ordres , des sacrifices ; tout me deviendra facile si je puis parvenir à vous rendre heureuse.

“ M. votre père doit vous avoir écrit , j’ignore le contenu de sa lettre , mais quel qu’il soit ; s’il vous impose la moindre contrainte , il est démenti par mon cœur : vous êtes libre , madame , maîtresse absolue de votre sort & du mien : je vous remets à mon tour l’entière décision de ce que vous voulez que je devienne , & je jure de me soumettre à l’arrêt que vous prononcerez : mais puis-je me faire là-dessus la moindre illusion , ou conserver le moindre doute ? ne l’ai-je pas sous les yeux cette lettre cruelle où vous declarez à votre père que votre cœur n’a point changé , que ce malheureux époux est toujours détesté , & que votre unique désir est de vivre loin de lui ? Eh bien , Caroline , vous serez satisfaite , vos desirs doi-

vent être des loix pour moi , je n'ai que trop écouté les miens , lorsque je vous ai enchaînée pour la vie ; je dois m'en punir , & mériter à-la-fois votre estime & votre reconnoissance , en m'éloignant de vous aussi long-temps que vous l'ordonnerez....

“ Non , Caroline , vous ne ferez point condamnée à vivre dans la retraite pour m'éviter ; la cour ne fera point privée de son plus bel ornement , & votre père d'une fille qui fait sa gloire : revenez auprès de lui jouir de ces innocens plaisirs que vous êtes si bien faite pour goûter , & ne craignez pas qu'ils soient empoisonnés par ma présence : mon parti est pris ; je suis ici chez un ami , qu'une passion malheureuse oblige à voyager quelques années , & je suis décidé à partir avec lui : ma compagnie adoucira ses peines , & les miennes le feront par la consolante idée que vous êtes plus heureuse , plus tranquille , & que je répare , autant qu'il est possible , tout le mal que je vous ai fait. Vous êtes la maîtresse du nom que vous voudrez porter ; si le mien vous est odieux , si vous préférez d'être encore pour tout le monde Caroline de Lichtfield , & de vivre chez votre père , j'obtiendrai facilement & de lui & du Roi que le mystère de notre union soit encore prolongé ; mais si , comme il le paroît par

vosre lettre , il en coûtoit trop à vosre ame franche & ingénue de cacher un tel fecret, fi vous consentez à m'avouer pour vosre époux, prenez, en arrivant à Berlin, le nom, le titre & le rang de Comteffe de Walftein : cette légère condescendance, en satisfaisant vosre père & vosre Roi , vous rendra peut-être encore plus libre & plus heureuse ; vous habiterez mon hôtel , ou plutôt le vôtre ; vous engagerez cette tendre & respectable amie, que vous ne voulez & ne devez jamais quitter , à venir l'habiter avec vous ; & moi , je m'engage ici par les sermens les plus solennels , par la parole d'honneur , à ne revenir à Berlin que lorsque vous m'y rapellerez : heureux si vous me laissez entrevoir dans l'avenir la possibilité de notre réunion ! je me reposerai sur vosre vertu , sur vos principes, sur vosre générosité , & j'attendrai , non sans impatience , mais sans crainte & sans murmure , le moment où vous la fixerez : il viendra , ce moment ; oui , j'ose encore l'espérer ; vous sentirez une fois le besoin d'un ami véritable ; & croyez-moi , Caroline , vous n'en trouverez jamais de plus tendre , de plus sincère , qu'un époux qui vous chérit , qui veut vosre bonheur, qui ne peut être heureux que lorsque vous serez vous-même heureuse & tranquille.

“ J’attendrai votre réponse avant de partir ; adressez-la à Ronebourg, chez M. le Baron de Lindorf : c’est cet ami dont je vous ai parlé, & dont je vous parlerai souvent si vous daignez consentir à une correspondance qui seroit une bien grande consolation pour moi : ne craignez rien ni du Roi, ni de votre père ; je saurai donner un prétexte plausible à mon voyage & à mon absence, qui sera peut-être bien prolongée, mais on n’en saura jamais le vrai motif. Adieu, madame ; vous approuverez sans doute l’arrangement que je vous propose. . . . Hélas ! ce projet est bien différent de celui que je formai en demandant votre main : mais s’il vous rend heureuse, mon but est également rempli.”

Ed. Aug. comte de Walstein.

Quel sentiment dominoit dans l’ame de Caroline, en finissant cette lettre ! Etoit-ce la surprise, l’admiration, les remords, l’attendrissement ? Ah ! tout étoit confondu, elle ne savoit ce qu’elle éprouvoit : pendant long-temps elle resta immobile, les yeux fixés sur ce papier qui venoit de changer toutes ses idées, & dont elle avoit peine à croire le contenu. En sortant de cette espèce d’anéantissement, son premier mou-

vement fût de se lever, d'ouvrir son bureau, de rassembler tous les papiers que Lindorf lui avoit remis, de courir dans l'appartement de sa bonne amie, de lui faire connoître cet homme étonnant, de lui apprendre par quel lien elle étoit à lui; de chercher dans son amitié la force de les supporter : depuis quelques instans elle la trouvoit presque dans son cœur; ils ne lui paroissoient plus si pesans, ces redoutables liens. Ah ! Walfstein, dit-elle à demi-voix, généreux Walfstein, nontu ne partiras point; tu ne feras point la victime... Elle s'arrêta, craignant de s'engager trop avec elle-même; son cœur étoit combattu, son ame oppressée, mais d'une manière moins douloureuse; & lorsqu'elle eut joint son amie, ce fut sans trop de peine qu'elle la prévint sur la confidence qu'elle avoit à lui faire; & véritablement il falloit la prévenir; ses idées étoient si loin de ce qu'elle alloit apprendre... Caroline, sa Caroline, mariée depuis plus de deux ans, sans qu'elle s'en doutât, étoit un événement si singulier, si inattendu, que tous ses romans ne lui en avoient pas offert un pareil, & qu'elle pouvoit en mourir de surprise.

Ce fut donc après quelques préparations & les plus tendres caresses, que son élève

lui apprit enfin ce grand secret , & les raisons qu'on avoit eues de les garder. Lorsque la bonne chanoinesse eut exhalé tout à son aise sa surprise , sa colère , ses reproches , lorsqu'elle se fut tour à tour attendrie & fâchée ; lorsqu'elle eut bien grondé & bien pleuré ; lorsqu'elle eut répété cent fois qu'il étoit affreux qu'on se fût défié d'elle , & plus affreux encore qu'on eût sacrifié cette pauvre enfant ; Caroline demanda & obtint avec peine une demi-heure de tranquillité ; elle l'employa à raconter tout ce qui regardoit Lindorf , ce fut sans doute ce qui lui coûta le plus ; mais elle voulut avoir pour son amie une confiance entière & sans réserve.

Non , maman , lui disoit-elle avec tendresse , non , votre Caroline n'aura plus de secrets pour vous , j'ai trop souffert de cette affreuse contrainte , ce n'est que depuis peu de jours que j'ai la liberté de la faire cesser , & depuis bien peu d'instans que j'en ai le courage : c'est au comte à qui je le dois ; oui , c'est à lui seul que je dois le bonheur d'oser vous ouvrir mon cœur & de n'avoir rien que de consolant à vous apprendre : oh ! quand vous saurez à quel ange je suis unie , & combien j'ai de torts avec lui , ce n'est pas votre Caroline que vous plaindrez ; elle ne vous demande

qu'un peu d'indulgence & de patience pour un récit bien long , car je ne veux rien vous cacher , non , rien du tout , je vous le jure : en effet , elle lui dit tout & ne la surprit point en lui avouant son penchant pour Lindorf.—Hélas ! je l'ai bien vu , reprit la chanoinesse ; & moi , pauvre insensée qui m'en félicitois ! Je croyois.... j'avois arrangé dans ma tête.... Voyez à quoi vous m'exposiez avec ce beau mystère ! ne fais-je pas ce qui arrive toujours : on se connoît , on s'aime , parce qu'enfin on est fait pour aimer , & c'est pour la vie , car une première impression ne s'efface jamais.—Ah ! j'espère qu'elle s'effacera , dit vivement Caroline ; je ferai du moins tous mes efforts pour la détruire. — Et tu n'y réussiras pas , pauvre enfant , je fais ce que c'est ; plus on combat une inclination , & plus elle augmente : est-il possible de cesser d'aimer ? — Oui sans doute , quand un attachement nous rend coupables.... Ah , maman , maman ! vous ne savez pas encore à quel excès nous l'étions tous les deux ; j'offensois le meilleur des époux ; & Lindorf , un ami comme il n'en fut jamais.—

Alors elle commença la lecture du cahier , & crut ne pouvoir l'achever , interrompue à chaque instant par des exclamations.

mations de la chanoinesse; elle se passionna d'abord pour le brave général tué en défendant son Roi. Le jeune comte aussi l'intéressa, mais son cher Lindorf lui tenoit encore au cœur; comme il écrit bien, disoit-elle! quel style tendre & sentimental! ah! je le regretterai, c'est là l'époux qu'il te falloit:—cependant, dès qu'il fut question de Louise, cette grande amitié baissa considérablement. — Quel éloge il fait de cette fille! est-ce qu'un gentilhomme, un baron, s'avise de regarder si une petite fermière est jolie? — Mais lorsqu'elle le vit sérieusement amoureux & projetant d'épouser, elle n'y tint plus; sa colère fut au point que Caroline se repentit presque de l'avoir excitée. — Ne m'en parlez plus, disoit-elle; comme il m'a trompée! Aimer une paysanne, penser à l'épouser, & oser après cela faire la cour à Mlle. de Lichtfield! En vérité c'est odieux; tu dois te trouver trop heureuse d'être mariée & de n'avoir pas été dans le cas de succéder à sa Louise: le bel amour qu'un second amour! & après une fermière encore! comme cet homme m'a trompée! à qui peut-on se fier? Caroline, plus attendrie qu'humiliée d'être l'objet de ce second amour, ne répondoit rien, soupiroit & reprenoit sa lecture quand

la pétulante baronne le lui permettoit. A mesure que Lindorf perdoit dans son estime, Walstein au contraire y gagnoit considérablement ; bientôt ce fut son héros par excellence : cette noblesse, cette énergie, cette grandeur d'aine, l'enchantèrent : vous êtes trop heureuse, répétoit-elle à Caroline, d'être la femme de cet homme-là. Mais qu'est-ce que vous disiez de sa laideur ? moi, je le vois beau comme un ange, & des sentimens d'une noblesse !... Comme il parloit à ce petit Lindorf : ah ! ce n'est pas lui qui auroit aimé une fermière. — Elle en eut cependant peur un moment, & ne savoit plus que penser ; mais lorsqu'elle en fut à la terrible catastrophe, lorsqu'elle vit le comte blessé, défiguré ; lorsqu'elle fut à quel excès il avoit porté la générosité & l'amitié, elle fit les hauts cris, & ne pouvoit plus se contenir ; Lindorf étoit un monstre, & Walstein un dieu devant qui on devoit se prosterner : son enthousiasme augmentoit à chaque ligne, & ses lettres à son ami y mirent le comble.... Elle jura que le ciel avoit créé cet homme exprès pour sa Caroline : ce n'est point une ame de ce siècle, disoit-elle ; il ressemble à Cyrus, à Orondate, à tout ce que j'ai lu de plus sublime : & votre petit Lindorf ressemble

à tous les hommes ; vous le voyez , il aimoit encore Matilde , il en aimeroit une douzaine à-la-fois : passe pour celle-là , elle étoit comtesse au moins ; mais jamais je ne lui pardonnerai cette Louise : sans doute qu'à présent il reviendra à la jeune comtesse ; mais j'espère qu'elle fera comme je fis quand ton père m'offrit sa main après la mort de sa femme , & qu'elle aura , comme moi , la noble fierté de le refuser. — Ah ! j'espère bien que non , s'écria Caroline ; & ce mot partit du fond de son cœur : elle en fut surprise elle-même.

C'étoit la première fois qu'elle éprouvoit un désir bien vrai , que Lindorf revînt à Matilde , qu'il l'aimât , l'épousât , & ne fût plus que son frère : par une révolution singulière & presque subite , elle sentit que son attachement pour lui n'étoit pas actuellement le sentiment le plus vif de son cœur : il est vrai qu'elle étoit dans un moment d'enthousiasme , & que celui de son amie l'excitoit encore ; mais nous laisserons à celle-ci le soin de l'entretenir. Lorsqu'elle en vint à cette dernière lettre que Caroline avoit reçu ce jour même , cette lettre où le comte parloit d'elle , pensoit à elle , & lui assuroit le bonheur de vivre toujours avec sa

Caroline ; lorsqu'elle eut entendu cette phrase : “ Vous engagerez cette tendre & respectable amie , que vous ne voulez & ne devez pas quitter , à venir “ vivre avec vous ” elle ne put modérer ses transports : elle embrassa tendrement Caroline , en l'appellant sa chère petite comtesse , & lui disant , la larme à l'œil , nous ne laisserons pas partir cet ange , n'est-ce pas ma fille , il ne partira pas ? — Non certainement , reprit Caroline , je serois la plus ingrate des femmes si j'y consentois : permettez même que j'aie lui répondre tout de suite , le courier part ce soir Elle sortit & laissa la bonne chanoinesse tout émerveillée de ce qu'elle venoit d'entendre , & ayant bien assez à penser ; pour ne pas s'ennuyer d'être seule.

La seule idée d'écrire au comte auroit fait mourir d'effroi Caroline , si on la lui eût présentée la veille ; à présent rien ne lui paroissoit plus facile à faire que cette réponse ; son cœur , pénétré & rempli de reconnoissance , d'admiration , ne demandoit pas mieux qu'à s'épancher ; son imagination exaltée lui dictoit mille choses , & à peine fut-elle dans son appartement , qu'elle courut à son bureau : le premier objet qui se présente en l'ouvrant , est la petite boîte qui renferme le portrait de

son époux : pendant sa colère contre lui, elle l'avoit cachée sous le tas de papier qu'elle venoit d'ôter ; elle la prend , elle l'ouvre , elle fixe ces beaux traits , cette physionomie si noble & si douce , avec un sentiment qu'elle n'avoit point encore éprouvé ; elle oublie combien il est changé , croit le voir tel qu'il est réellement , & s'étonne d'avoir pu refuser son cœur à l'original de cette charmante peinture : insensiblement elle s'attendrit , ses larmes coulent , elle approche le portrait de ses lèvres , & sent une véritable émotion : elle étoit , comme on le voit , très-bien disposée pour sa réponse ; si elle l'eût faite dans cet instant , elle eût sans doute été plus tendre que le comte n'eût jamais osé l'espérer , mais voulant s'affermir encore dans ses nouveaux sentimens , qui lui paroissoient d'autant plus doux , qu'ils n'étoient pas accompagnés de remords , elle voulut relire la dernière lettre du comte : quelle cruelle idée vient la frapper tout-à-coup ! c'étoit lui qui avoit eu celle de cette longue & peut-être éternelle séparation ; c'étoit lui qui la proposoit , qui paroissoit insister pour qu'elle eût lieu. . . . Sans doute il craignoit de vivre avec une femme capricieuse , injuste , qui se laisse prévenir ; avec un enfant volontaire , opiniâtre , dé-

raisonnable , car c'est ainsi qu'il doit me voir , & je l'ai bien mérité : le mot qu'il disoit de Lindorf , & qu'elle avoit à peine remarqué , lui fit aussi une impression cruelle : — Ils demeurent ensemble ! le comte peut-il ignorer quel est l'objet de la passion de son ami ? non sans doute , il le fait ; Lindorf ne l'a point confié , mais le comte l'a deviné , c'est impossible autrement. — On se persuade presque aussi facilement ce qu'on craint , que ce qu'on souhaite : voilà l'imagination de Caroline qui travaille , qui lui peint tout en noir. Plus elle relit actuellement cette lettre qui lui paroissoit si tendre , si flatteuse , plus elle est convaincue que c'est la générosité seule du comte qui a dicté ses expressions , & qu'il veut d'ailleurs s'éloigner d'elle à tout prix : quelle apparence que sans ce motif il voulût renoncer à sa patrie , à ses emplois , à la cour , à la position où le plaçoit la faveur & l'amitié de son Souverain ! S'il avoit le moindre désir de vivre avec elle , n'en auroit-il pas du moins fait la tentative ? n'auroit-il pas cherché à la voir , à pénétrer ses sentimens actuels , avant que de prendre cette cruelle résolution ? ... Ah ! dit-elle , en posant tristement la lettre & le portrait , j'ai eu un instant d'illusion & presque de bonheur ;

il faut y renoncer , il n'est pas fait pour moi , & je ne puis m'en prendre qu'à moi-même. Comme il m'auroit aimée ! mais il ne m'aimera jamais , il ne veut pas me connoître , il me méprise , il me hait peut-être ; & cependant quelle bonté , quelle générosité ! mais dois-je en abuser ? & après l'avoir si cruellement offensé , le bannir encore de son pays ! Non , mon parti est pris , je passerai ici ma vie entière loin de lui , loin de tout le monde : il sera libre alors de rester à la cour , d'exercer ses vertus dans sa patrie , de faire le bonheur de tous ceux qui l'approcheront , & Caroline ne troublera plus le sien ; il oubliera qu'elle existe ; alors elle prit vivement une plume , une feuille de papier , & traça ce qui suit avec rapidité.

Lettre de Caroline au comte de Walstein.

Rindaw.

“ Non , Monsieur le comte , je ne retarderai pas d'un instant cette réponse que vous me demandez ; puisse cette promptitude vous prouver ma reconnoissance & les sentimens dont je suis pénétrée pour le meilleur & le plus généreux des hommes ! Je n'examine point les motifs qui vous portent

portent à la proposition que vous me faites ; croyez que je les sens tous , & pardonnez-moi , de grâce , si je m'y refuse absolument ! Ce voyage , cette longue absence qui vous dérangerait sans doute , ne changeroit rien à mon sort : puisque vous avez la générosité de m'en laisser la maîtresse , je suis décidée , quoi qu'il arrive , à rester ici , mon absence de Berlin ne nuit à personne ; n'intéresse personne , on a sûrement oublié cette petite fille qu'à peine on a vue , & mon père doit être accoutumé à se passer de moi : madame de Rindaw , cette chère amie , ou plutôt cette tendre mère , est le seul être au monde à qui mon existence & ma présence puissent être utiles & agréables ; je ne puis ni la quitter , ni lui faire abandonner le genre de vie qu'elle a choisi depuis si long - temps . Permettez donc que je me consacre entièrement à elle , & que je rende à sa vieillesse les soins tendres & soutenus qu'elle a pris de mon enfance ; votre lettre m'assure de votre consentement ; pourvu que nous soyons séparés , qu'est-il besoin que ce soit par une distance immense !

“ Je dois , je veux vivre ici oubliée & tranquille , s'il m'est possible : pour vous , M. le comte , vous vous devez à votre patrie , à votre Roi ; rien au monde ne doit

balancer de tels motifs. Est-ce à Caroline à y apporter le moindre obstacle ? Ah ! c'est alors que je serois vraiment coupable , & que les reproches les plus amers empoisonneroient mes jours ! Non , je me rends justice , & je me soumets à mon sort ; il n'a rien de fâcheux , pendant que je puis habiter dans le sein de l'amitié , & dans le séjour paisible où j'ai passé toute ma vie. Ces plaisirs dont vous me parlez sont effacés de mon souvenir , ou du moins ils y ont laissé une trace si légère , que je ne puis ni les regretter , ni les désirer. Ah ! je ne regrette rien , que de n'avoir pu faire le bonheur du meilleur des hommes , & mon seul désir est d'apprendre dans ma retraite , qu'il est heureux comme il mérite de l'être. Ma résolution doit y contribuer , j'y saurai persister , je vous le jure ; la solitude n'a rien qui m'effraye ; au contraire , je borne tous mes vœux à y passer ma vie entière ; & s'il est vrai que vous vouliez mon bonheur , vous ne vous y opposerez point : le comte de Walfstein à Berlin , Caroline à Rindaw , feront tous les deux placés comme ils doivent l'être."

Mon amie fait enfin depuis ce matin , les liens qui nous unissent : & puisque vous consentez que je prenne votre nom , je

me ferai gloire de le porter ; je serai désormais , pour le peu de personnes qui me verront , & pour ceux à qui vous voudrez le confier ,

*Caroline de Walstein ,
née baronne de Lichtfield.*

Fin du Tome premier.





